

**Correspondance
originale et
inédite de J.J.
Rousseau, avec
Mme. Latour de**

Jean-Jacques Rousseau

LIREGRATUITEMENT.COM

**Correspondance
originale et inédite de
J.J. Rousseau, avec
Mme. Latour de**

Franqueville et M. Du (2)

Jean-Jacques Rousseau

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Correspondance originale et inédite de J.J. Rousseau, avec Mme. Latour de Franqueville et M. Du

xs Ieîtres.de Rousseau qu'on a piiiUieés jiuqv'k présent dans la
cdlecdon de ^esAUTnas yjofreat ra« remênt un xxîhvSÈéût^ et
sont 'peu 'pop^es k fiûro connoître le caractère de cet ecrÎTàio,
x°« ,parc» qn elles ont étéiécrites pour être pabliées-i^ . parce
qu'elles soirirv pbur la. ^bpart^ 'isolées j sans soîte ^ sans jrap-
parts. eiir'elles.^ et qtielles ne presenteat presque yaaxa iqiiun '
franaent *de. xtoriespolidance \ qni ne .'pemet. point du ^^ lec-
teur' de .porter un juge* ment. Lei lettres qu'on donne mij-
berdlmn au poble ^ns est pa^Q plna^pro^ea a satufiâtre ,1» cu-
riosité desledèm mgtkéé^ on ntme^tempe qu'elles pett^ ^nt fon-
mir pfns de lumières a ceux. nui. Toudront joger «ii.J«,am.e .«a»
lemanj^H^ p.r ««n^ et son caractère, que par ser!ecrit8>.et'Be-
siipMHoaa Nous avons ^\ mie ces lettres, efoient. propres a
sa*tisfairèlàTùnosKe.^ En effet, comme eWcs forment «né «oire-
flpoiidkiiQé qttr a' daur pksienrsbiihèès , elles obtcel ensemble et
oetts svbe «ulî^it naître ttjentre»- 'iienneni: Knité^t^iC'est
imecorredsondianoe dont tout lejiiondepjeuts«sirrèb)et; elle nm-
lesfrdesseBtimenB 'dont M est Ciicile de dîstîn^er le caractère ^
etxle suÎTre ies progrès. 'Yoila la part de la -cnnesilé; foilkpoar

AVIS DES EDITEURS

ceux qui ne lisent que des romans, et qui pourront lire ces lettres dans le même esprit qu'elles ont lu la Nouvelle Héloïse, Mais cette correspondance offre un intérêt plus réel, plus fait pour être senti par les observateurs fidèles. Us y trouvent le cœur et toute entière d'une femme qui écrit d'après les sentimens qu'elle éprouve, et qui écrit sans savoir qu'elle sera jamais lue du public. On y verra découvert le caractère d'un homme qui se livre d'abord avec une confiance de l'humanité et qui, sans raison, se repent ensuite d'avoir ouvert son cœur. Les lettres de Rousseau ont été écrites « dans des circonstances différentes. On y trouvera tour à tour les diverses impressions de l'amour-propre blessé ou des flatteuses épanchemens de l'amitié. Une plus confiance, et en même temps toute une défiance que peut inspirer la plus sauvage misanthropie. Nous ne pouvons nous empêcher de juger de Rousseau, qui nous semble très-bien caractérisé par ce vers :

Il n'est à lui seul comparable à l'homme.

M. de Laharpe avait fait allusion ici aux opinions politiques et religieuses de l'auteur d'Émile ; nous oserons étendre plus loin le sens de ce vers et ne craignons pas de dire que Rousseau porta quel-

quefois l'inconstance jusque dans ses affections. Il a ni par se défier de tous ses amis, et par rester seul.

AVIS DES EDITEURS.

En la ferre, en proie à tous les tourmens (Toute une soap-mense. Il seroit difficile d'expliquer cette idée si bizarre, si

ce ir est en disant que Rousseau fit tout le coup porté à l'âge de quarante ans , dans un monde aux usages duquel il n'étoit point préparé par le genre de son éducation; il jure» sembloit à un étranger, à un voyageur qui est jeté par le hasard ou par la tempête sur une terre inconnue; mais peut «être cette humeur même qui lui fit dire et être tant de folies , - lui fit-elle parvenir à duire aussi les plus belles choses toujours persuadé

r'il étoit en guerre avec tous ses contemporains , s'exerça à soutenir une lutte qu'il croioit formidable. A mesure qu'il étoit attaqué , il «sembloit de» Tenir plus fort. Chaque coup > qu'il croioit lui être porté , sembloit doubler son énergie-. B* en est sorti vent des écrivains comme d'un néant) leur force s'agrandit sur le champ de bataille , elle «énerve dans le repos. Qui pourroit compter les chefs d'ouvrages et ses grandes actions qu'a produits enfin les hommes par l'ambition de surmonter les obstacles? Rousseau fut misanthrope par caractère. On ne sait pas à quel point ce caractère pût donner de la gloire à un homme , et à la chaleur d'un cœur vain < Rousseau ne valoit peut-être pas mieux que les hommes qu'il méprisoit ; mais il s'efforçoit de paraître meilleur qu'il étoit.

AVIS DES EDITEURS

légère, moins susceptible d'enthousiasme ; elle se condamna au silence , dès qu'elle connut le caractère de Rousseau. On a plusieurs raisons de croire que cette Claire étoit M^{lle}. de Solar.

Le recueil que nous donnons au public renferme encore plusieurs lettres écrites par Rousseau à M^{lle}. du Pejrou. Deux ou trois

ont déjà été publiées ; mm nous les ayons rappelées ici , parce qu'elles ferment nne suite , et qu'eues ne sauroient être détachées , sans perdre de leur intérêt. Les lettres les plus intéressantes sont celles que Jean-Jacques écrivit dans son séjour en Angleterre , 'au sujet de sa querelle avec David Hume. On y voit combien il étoit' malheureux par son caractère défiant. M. du Feyrou lui-même ne lut point exempt du sort qu'avoient éprouvés tous les amis de cet écrivain , aussi éloquent dans ses écrits, que singulier dans sa conduite. H fut traité comme W^{^^} de Franqueville. On dit que sur la fin de sa vie , Rousseau se défioit de sa femme elle-même , et quelques personnes dignes de foi ne craignent pas d'assurer que, dans son désespoir, il se donna la mort dans ces mêmes jardins à Ermenonville où ses cendres sont restées longtemps ensevelies. Au reste nous n'osons point affirmer ce fait , quelle que soit la source respectable d'où nous le tenons , et nous l'abandonnons entièrement au jugement des lecteurs»

AVIS DES EDITEURS. ix

Nous ne croyons pas qu'on puisse douter de l'authenticité de cette correspondance ; les preuves en pareil cas sont dans l'ouvrage lui-même ; et , si nous avons besoin de recourir à des démonstrations étrangères , dès lors ces démonstrations elles-mêmes deviendroient inutiles. Nous nous contenterons de donner ici la copie des dernières dispositions de U. du Peyrou, en tuteur de M. Fauche-Borel , libraire à Neuchâtel , à qui il a légué ces manuscrits.

Copie d'une des pièces annexées au testament de feu M, Pierre-Aléxandre du Peyrou bourgeois de Neuchâtel ^ y légué le 12 novembre l'an 1793»

Instructions et directions pour M^{re} le notaire Gruet laume
Jeannin, que je commets spécialement pour les objets ci-après
le munissant, à cet effet , de tous pouvoirs nécessaires.

Je rends que tous les papiers manuscrits de Jean- Jacques
Rousseau , cahiers et lettres par lui écrites ou celles à lui adressées ,
qu'il avoit déjà transcrites et rassemblées en pièces
justificatives , soient recueillis et rassemblés en paquets étiquetés
et cachetés , pour être déposés dans la bibliothèque publique
bien assurée.

Les lettres à moi adressées seront également déposées après
leur copie tirée et imprimée , mais resteront dans le dépôt sans
pouvoir être réclamées. M. Jeanneux

ii AVIS DES EDITEURS.

en remettre la copie à Fauche-Borel pour leur insertion

La correspondance originale de Jean -Jacques Rousseau et
M^{re} de Latour de Franquetot , que celle-ci m'a léguée , sera
aussi déposée avec les autres papiers. "Mais la copie de cette cor-
respondance devra être imprimée , et pourra aussi être remise à
M^{re} Fauche-Borel , qui , pour cet article , comme pour le précédent
 , fera bien de consulter , s'il le faut " de Gbarrière, soit MM. les pas-
teurs Chaillet ou Meuron , en un mot) quelques personnes
lettrées.

Ainsi fait et passé le Vendredi vingt* deux
juillet mil sept cent quatre-vingt-huit ; en foi de quoi j ai écrit et
signé la présente de ma main,

<S^{re} P^{re} B^{re} R^{re}|-Al.BXANDaB DU PEYAOV.

Moi sonsôgné, notaire public et juré dans cet état^ crefEer de la noble coor de justice de cette tille de rfeudifttel , certifie avoir fidèlement extrait la copie ddessM et flevant ^ de rcriginal qui est déposé au greffe de cette ville, laquelle , après avoir été par moi duement coUationnée , reconnue juste et parÊitement conforme y j'ai vidîmée audit Neuchitel ^ le septième septembre mil hnit cent on.

iSîgnéC, F. PiTER.

7*. (f . Confonnéoient k ces dîsríositibns , les tnantucrits des lettres ont déposés à la bibBomèqUe de Neu<MteL

mmm t m i
m^i%t^i^»^^^^^%o^^^%,^^^^>m^m^^^^^*^Mo^ ^
^m

•RIOIITAKI IT IHiDiTS

ilf'". *** à J. 7. Rousseau.

Le 98 «ptcmbie 1761.

jAlh! que voilà bien Tincoitséquence des femmes ! En lisant la Nouvelle Iféiow f je m'étcÂs promis* de n'écrire de mes j^Qz^ ; je Tai jiit: à (oui le mondei^

Il CORRESPONDANCE

bien décidée à ne pas clianger de ré^ solution.

JPro/els évanouis aussitôt que formés^

Voilà que j'écris , et à qui ? à M. Rousseau lui-même. Je ne puis plus sauver mon amour- propre y quen gardant Tanonyme : une chétive créature qui sait à peine assembler les vingt-quatre

lettres de l'alphabet , ose entrer en lice à visage découvert avec. la plus célèbre plume des siècles passés, présents , et sans doute futurs \ cela seroit d'une audace par trop insoutenable. ' Vous ne saurez donc pas , Monsieur , qui je suis ; mais vous saurez que Julie n'est point morte , et qu'elle vit pour vous aimer.

Cette Julie n'est pas moi \ vous le voyez . bien à mon style : je ne suis tout au plus que sa cousine , ou plutôt son amie , autant que T étoit Claire. Si je n'ai pas

DE J.-J. ROUSSEAU. i5

le mérite de celle-ci , j'en ai du moins les sentimens et le zèle. J'ai soutenu à ma divine amie que Tame de Julie respiroit en elle , à sa faute près ; tons ceux qui savent Tapprécier/le lui soutiennent comme moi ; elle s^'en défend par excès de modestie y et nous assure avec cette belle candeur , qui ne la caractérise que mieux, ce qu'elle n'a Vouepas être, qu*elle voudroit au prix de la faute de Julie, lui ressembler en tout point, et qu^elle n^est sûre de ne la pas commettre^ que parce qu'elle Test de ne jamais trouver un St.-Preux (en supposant toutefois qu*elle ne fut pas ma* née.) J'ai dit que je tous le dirois ; on xn^en a déliée ; je vous la dis, vcUà le Sttjet de ma lettre. Si cette action vous paroît une folie , tant mieux ; Vous ne me croirez donc pas folle \ en parlant de l'argfiment de la bonne Ghailot à la

i6 CORRESPONDANCE

charmante Glaire. Au reste ^ croyesHoioi tout ce que vous voudrez : il n'est pas ici question de moi ; je n'y figure que comme une admiratrice de plus que vous avez dans le monde 5 et dont le suffrage est si fort au-dessous de vous ^ qullne.peut que vous être indifférent Je reviens à ma Julie, dont sûrement tous n avez

jamais supposé Texistence que dans votre brillante et féconde imagination. Soyez pourtant certain que Voua lavez calquée y d après mon original ,* trait pour trait , comme sll vous étoit connu. Même sublimité dans 'Tame ^ même délicatesse , même piété envers ses parehs , linême ton avec ses gens , dont elle est adorée , même sensibilité pour les mallieureux y autant d'esprit ^ autant de grâces , autant de talens , au* tant de sagacité', autant de facilité à s'énoncer, et plus que tout cela, les

DB J>J. ROUSSEAU. ' vj

proches les plus généreux pour au maribien différent de Wo-
lûiar* Grojes* esk une femme*, qui eaïoue une autre , dont elle
sent si .bien la «upMorité de* puis dix. ans qù'ellefc épñ% Hée»
ÎAtîiité^ mentJ Julie exitft^ i Monsieur^ a*en doutez pae; et-
pourciaoi exi doutenezFTous ?

M.' 'Rousseau! existe, bjsn ;• ' Tùn est - il pliss surpxenant que
Vautre ? Clette Julie qui, a une antipathCè idécidée pour les tou-
TeUesconnoissaBces, donnèrent tooC au midode pour fairela
tôtre. Elle vl^à s*en âatter; maireiie. espèce eu mokie que je» lui
montreraï une réponse de TOUS : ce n*est que dans cette
confiance qu'eHfe Dft'à périiii^ de irbus parier d'elle. Si vous
roulez bien ne la pas décevoir , adressez votre lettre , à qui ? Oh !
voici rembarras ^ attendez ; laissez , s*il vous plait , le dessus en
blanc ; cela ne signifiant rien, signifiera que c'est pour

i8 courespondancb

mol y non pas au facteur qui n*a pas lé mot de rénigme , mais
à M'b*. la mar* quise de Solar, au parc aux Cerf^ , visâ-vis M. de
Séjeaa, à Yersailles ; adresse que TOUS aurez la bonté de mettre
sur une enveloppe qui renfermera la lettre.

Elle me sera fidèlement rendue y et M^{""}, de Solar ne vous dira pas qui je «ûis , elle ne me eonnôît pas plus que TOUS , de qui j u l lionneur d'être avec tous les sentimens que tous savez si bien inspirer, Monsiêur^ la très-humble et très-obéissante, servante.

Mon mari Je ^ ^ t et m'approuve.

ji M ^ '.**\

AMoDCmorend^le 998epteiBbre 1761.

J*£8PBRE) Madame, mialgré le début de Totre lettre^ cpe TOar n'êtes point auteur , qae vous n eûtes jamais intention de Tête , et ^ue ce n'est point nu combat d'esprit auquel tous me proTo*^ 4fu«t , genre d escrime pour lequel f ai autant d'arersion que d'incapacité. Gepràdant , tous tous êtes promis , dites* TOUS y de n'écrire de tos jours ; je me svis promise la même chose , Madame ; et sûrement je le tiendrai. Mais cet engagement n est relatif qU'aii public ; il ne s'étend point jusqu'au commerce de lettres > et bien m>n prend sans doute; car il seroit fort à craindre que la Totre ne me coûtât une infidélité. A*

*o CORRESPONDANCE

1 éditeur d'une Julie , vous en annoncez une autre, unV réellement existante, dont vous êtes la Claire. J'en suis charmé pour Totre sexe, et même pour le mien ; car quoi qu'en dise vbtre amie , sitôt:

quiVy aura de(JuUeâ et dies Claires ^ les St.-PreM3(ne manqueront pas ; aTer<»

tissez-Ja ^e déiàf^e tous .supplie. ^'afijai <m*&],\o sç Uonp^
 6ur;ses gardes; etrous^ XB^me y fussie^yv'ous (ce que je tie'pré-
 ^ aume.pas) , aussi folle que Totrç nKH déle I n'aU4% paà croire
 , â son exemple , qv6 cela sulfite pour être à Tabri des folies. Peut
 •* ^ix» tout ce que je ,Touff dis ici, rouç p4iro|&dr|4-iil &Mrt in-
 coii'- \$i4écé y ma|^ . c^sjtl YOtre fai]^te. Que dixi» à dies .
 p^r^onnei qu on aime â cro^e tjrés-aimableis e.| tares«>Tèr-
 tueuses> maia qu'on ne c^nooit point du tout ?. Char* mantes
 ami^l si- iroue êtes* telles que I9P10 <:gi^ .ux le.supp^ose, puis-
 siez-vous ,

DE J^ . ROUSSEAU. si

pcmr llionneur de Totre sexe^ et pour le bonheur .de votre
 Tîe^ ne trouver jamais de St.-Prettx ! Mais , si tous êtes comme
 les autres , puissiee * vous nef trouver que des St.*Preux !

Vous parles de faire connoissanco avec vous ^ vous ignorez
 sans doute que niomme à qui vous écrivez , afflige dViÀe maladie
 incurable et cruelle ^ lutte tous les purs de sa vie entre la douleur
 et là mort, et que la lettré même qu'il vous écrite est souvent in-^
 terroiupue par des distractions d*un geni^ bien différent. Toutef-
 bis je ne puis 'vous cacher que votre lettre mé donne un désir se-
 cret de vous cos^' noitre toutes deux; et que si notre commerce
 finit là , il ne me laissera pas sans quelqu'inquiétude. Si ma curio-
 sité étoit satisfaite , ce seroit peut-être bien pis encore. Malgré les
 ans , les maux ^

ai CORRESPONDANCE

la rahon y rexpérience , un solitaire ne doit point s exposer à
 voir des Julies et des Claires, quand il veut garder sa tranquillité.

Je vous écris /Madame , comme tous me Favez prescrit , sans m'informer de ce que tous ne voulez pas que je sache»

Si j'étois indiscret^ il ne seroit peut* être pas impossible de tous connoître ; mais fussiez- tous M"^^. de Solar ellemême , je ne saurai jamais de votre secret que ce que j'en apprendrai de tous.

Si Totre intention est que je le devine , Tous me trouverez fort bête ; mais vous n'avez pas dû vous attendre à me trOu- Ter plus d'esprit.

J. !• Rousseau.

De JVf-*.***.

tiC 95 octobre i 61.

JN ON y Monsieur , je ne suis point auteur, et n'eus jamais , comme tous dites fort bien , Tintention de Têtre : je n'ai d'esprit que la juste dose qu il m'en faut , pour sentir à cet égard toute mon insuffisance. J'ai très«bien compris que TOUS comprendriez très-mal le début de ma lettre -, mais je ne me suis apperçue de cette balourdise , qu en en ap« percerant mille autres. Il auroit failli refondre ma lettre en entier ; plus je Taurois refondue , reTee ^ réfléchie , plus elle auroit été mauvaise et inintelligible. Je lai laissée comme elle étoit ; j'en ferai autant de celle-ci. C'est mon usage de dire ce que je trouve , &ute de

li CORRESPONDANCE

trouver dans mon étroit génie ce que je cherche : votre pénétrationy suppléera.

Vous ne voulez plus écrire pour le public^ j'en suis fâchée pour lui et pour votre libraire. Quant à inôî , je m'en consolerais , en relisant cent et cent fois ce que vous avez écrit ^ et j'Y trouverai toujours les grâces de la nouveauté. Les raisons que j'ai :eues de garder Vin* cognio subsistent plus que jamais. Je ne désire point que vous me deviniez* Il faut que vous m'ayez cru bien peu d'esprit , si vous h'avez pas cru que je vous en crusse assez pour être bête à {iropo9. Je vous rends , à cet égard , comme à tous les autres , la justice que vous méritez ; et pùt Vous le prouver, je vais , en{4eine coniiianGe^ vous don<xier le moyen de vous oter à vous-même celui de me découvrir par hasard. Ne

DE J^. ROUSSEAU. iS

montrez nos lettres à personne ; il Ta chez TOUS des gens qui connoissent Técriture des inséparables. Osez croire à présent que ferre sur Totre compte.

Non-seulement je ne suis pas M^. de Solar, mais il est même dans la plus exacte Térilité que je n'en suis pas connue , et que c'est d'un second bond que Totre lettre m'est parrenue^ Je ne tous dis rien de Julie \ elle tous écrit ; vous la jugerez. Nous nous sommes promis de nous écrire séparément , sans nour communiquer nos lettres, quau mo-' ment qu'elles seront prêtes à partir, et de n'y pas retoucher , eussions-nous dit les mêmes chose(f. Elles seront du moiny très - différemment dites ^ je lavone à ma honte. Je lui laisse le soin de ré* pondre à l'article dans lequel tous me^ aurez vo£re incapacité à votre aver^ *ion pour un combat d^^Ht-, éUe

i6 CORRESPONDANCE

aura une assez belle matière : j'auroi* dû lui laisser répondre aussi à tous les autres^ admirer et me taire. G est à Monsieur que j'écris , ma lettre partira à côté de celle de Julie ; tout cela de-Troit me faire trembler ; mai^ le sentiment remporte sur la vanité. Si je n'ai pas riionneur d'être connue de vous ,) ai celui de vous connoître ; vous conconnoître et prendre à vous le plus vif intérêt , ne renferme que la même idée.

Je veux donc joindre mes effrts à ceux de mon amie , pour vous engager à n»

refuser aucun des secours qu on peut apporter au rétablissement de votre santé. Avez-vous pu croire que nous en ignorassions le déplorable état ? Etesvous fait pour qu'on vous ignore ? Nonseulement nous vous savions malade , mais nous savions encore que vous vous obstinez à l'être. J'ai a^sez vécu.

DE J.J. ROUSSEAU. tj

âites-rous» A mon secours , éloquent mylord! Cruel, Tousrépondroit-il^ si lu as assez vécu pour toi , ne dois^tu pl([è vivre pour les autres l etc. etc.

N est-ce que pour nous en imposer ^ Monsieur y que vous avez écrit cette divine lettre ? N'êtes-vous pas fait pour pratiquer ce que tous prêchez si bien?

Seriez • tous capable de plonger , par votre exemple , le public dans une erreur dont vous ayez semblé Toulloir le tirer par tos conseils ? II n'est dé)à que trop porté à croire que votre intention a été de faire prévaloir les raisons de St.-Preux sur celles de Milord. Malgré TOUS j'adopte les dernières , et Julie veut que vous les adoptiez. Pour Tamour d'elle , Toyez le frère Gôme , expert en

plus d'un genre , et nommément en celui du mal qui vous tourmente et nous

désespère. Votre réponse me décidera à continuer ou à rompre le commerce épis* tolaire que vous voulez bien accepter.

\$i vous ne voulez prendre aucun soin d'une vio précieuse à toute TEurope , je ne veux pas , moi, me préparer. denou« veaux regrets : voilà mon dernier mot.

j« CORRESPONDANCE

Vous ne trouverez dans mon style, ni la légèreté , ni Tenjouement qui embellisse|t celui de mon aimable Glaire.

J'ai in^niment moins d'esprit qu'elle ; je n'ai qu'un façon d'être>^, ~de penser, de sentir, de parler, et je ne sais pas , CQ^me elle , .choisir entre tous lestons

possiblesîV c^Iuî f[ui convient à chaque circon3itanGe.JD
'ailleurs , je suis née plus sérieuse , et je n'i^i pas le courage de badiner avec vous ; je suis même toute prête à . izie'> repentir d'avoir autorisé Tempressement de mon ardente amie.

Je vous la voue, je croyais que vous n'y répondriez piEis. L'opinion- qu'on m'aurait donnée de vous m'a fait tenter cette épreuve , par pure curiosité , et je ne comptais pas sur son succès. J'aurais cependant dispensé qu'il n'est pas idse de résister aux grâces que ma Glaire met dans^ ses expressions^ et qu'un

DE J.JR. ROUSSEAU. 51

homme qu'à s'annoncer comme tous par ses ouTrages , ne pourroit pas le ▼ou»

loir. Mais...;- mais pourquoi vous ié<^ns^ je donc , puisque je n'ai pas le talent de TOUS amuser , et que je ne prétends pas à TOUS intéresser ? Pourquoi ! c'est que je n'ai pas dit que je n'écrirais plus , parce que Julie écrivait, et que Glaise écrit mieux que moi , et que je croyais avoir beaucoup de choses à tout dire. *

Un./après la nouvelle Héloïse , ne m'a fait autant d'impression que votre lettre, Monsieur ; Thonneté , la délicatesse , l'aménité , la discrétion qui y régnent m'ont enchantée ; mais j'ai été pénétrée de ce que vous dites de votre santé. Il ne falloit pas publier la nouvelle Héloïse , ou il faut que vous donniez tous vos soins à la guérison d'une maladie que vous rendez incurable , en

UN CORRESPONDANCE

vous persuadant qu'elle Test y car vous ne l'êtes sûrement nuire à personne ; et tous me> nuisez plus , à quoi y en affligent mon âme par le partage de vos douleurs , ' que vous ne m'avez* servi en rectifiant mon esprit par là comme auparavant de vos lumières.

' 3e Suis bien flattée ^ Monseigneur , de la disposition où vous semblés être de con* •venir à l'air de connaissance avec moi y mais je ne veux point vous connaître.

(L'omjbië^ftiià CHaire-a aussi Thonneur de' ToiM éciâiB , je ne parle ici que ^ur sâéii) iQii nous en reviendrait-il ? Je n'ai rien de honte qu'il l'ê^cosur'; à l'elne trôtrv^-Ml dans toute vie une occasion* eion xle se montrer :

gen 8*ode il ragonar y si Y«de il volto Ma dentro u petto , mal
gîudicar puossS.

Voud hy gagnerez donc rien. Quant k

moi , je n^admire pas asses froideinent pour m 'exposer à
vous Toir» Seroit-ee là être sur mes gardes j comme rwkt me le
conseillez dans TOtre lettre à mon amie ? Un homme qui a fait
parler St.-Preux seroit trop dangereux pour une Julie engagée
dans les noeuds du mariage. Je conviens qu'il n« diroit pa\$ les
mêmes choses; mais tout doit être intéressant dans sa bouche.
Jesén* déjà trop les dé^agrémens de ma'situation y pour me
mettre sous les yeux un objet de comparaison aussi désespérant
que vous .; et puis , quelle femme peut es»

pérer de paroître estimable à oeui^d'un homme qui a cozm
oy imaginé Julie ?

Non y je ne veux point tous cpnnûtté ; cela est de la dernière
inconséquence , après avoir souffert que mon amie vous expri-
mât Tenvie que j avois de vous voir ' , vous me prendrez pour une
folle ^

5Ji .CORRESPONDANCE

•et vous aurez rakon. Croyez cependant que si je suivais mon
premier plan , je serois plus folle encore. ' •

De tous les avantages que ma séduisante-Claire' a sur moi , je
ne lui envie que celui d avoir obtenu une lettre de vous , Mon-
sieur; et je vous prie en grâce dé me traiter aussi favorablement
qu elle. Je craindrois que cette prière fût indiscrete , si mon in-
tention étoit de prendre plus d'une fois sur un temps aussi pré-
cieux que le vôtre. Mais je desire passionnément d avoir une de

vos lettres, et je ne tous écrirai plus. Que la cessation d un commerce que je n'aurois pas dû entamer , ne vous laisse au* cune inquiétude \ est-ce à vous qu'il peut manquer quelque chose ? Si Julie a réellement existé , vous êtes certainement St.-Pseux ; et dans ce cas, sa mémoire doit vous occuper tout entier \ A

3S CORRESPONDANCE

h^ i6 detobie 1761.

I^U'Of! monsieur, Totii qui possédez si bien' lei scieAce en cœur , Vous avez pu TOUS méprendre aux sentimeias de ma Jolie et aux miens I II faut en vérité que cela soit y puisqu'il tous plait de nous tenir une rigueur si mortifiante. Il n'est pas possible de supposer que nos lettres ne vous sont point pârréniies ; il Test encore moins que tous ayez aucun Heu de douter de Tîntérêt Tif et sincère que nous prenons à Torre santé ; s'il nous a emporté jusqu^â combattre la résolution où tous paroisses être de succomber sous les douleurs, plutôt que (Vemployer le seul . remède efficace /

81 éJlMtRESPONDXTiCB

Uyemettltcfe Qu'elle Vôns -écrit j'peséi bhàcuhé <te ses réflexions , remoiitèz &ù Principe ; plaîghcz-Tons , si vous ToseÀ îthî point de réponise. Non , '>]e he ààu*- Jrols en revenir ; il n y a que les alanncs fjue'-yoft'e^ètât actuel *uie donné , qti puissent suspendre m^ juètW Reproches, le hé Vd(]§ en* quitte fms / à îïioins que V<msFhci répareiez proiÀbteikient tous vdi torts-. Dans lé vtai , tïous sommes ex^ trêméàSétit inquiets dé^us , monsieur^ «t^ous^ildiîé&ttBZ le plus setisîble plai^ sir de iioUs'^h^ii^uilUser sans dêlaf ;pâi^ la voie indiquée de M***, de Solar^W parc^v Gérf , ' à Versail W

* P. S, Tèifiifez ', rougissez J mettez- vioùrf à genoux , si vous êtes '<5apablé dc'iieinords. Au moment qîie je Fermois'tna^ lettre y'èctittet prête. à partir 'âl^^ de tnoir ainie ^ ftn reçois uné'd'ëilé qui

40 CORRESPONDANCE

De maù

Aonile i6ocMlire it^i*

Ji!h! que vous ai-je fait, monsieur , pour me refuser une réponse ? Êtes-vous indigné de 1 application que lenthou* siasme de Tamitié m'a faite d'un nom à qui vous avez donné la valeur d'un éloge ? Une Julie telle que moi ne tous paroît - elle mériter aueun égard ? La teinte de sentiment que j'ai mise dans ma première lettre , vous a^t-elle rebuté ? N est-ce que de Tesprit que vous voulez recevoir des hommages ? Est-ce celui de Claire que vous avez favorisé ?

Vous ai-je paru trop ambitieuse , de souhaiter d être traitée comme elle ?

Vous ai*je parlé trop franchement ? La vérité ne peut-elle se Aatter d être bien

DE J.-J. ROUSSEAU. 4f

recne de tous-, parce qu'elle blesse toujours Totre modestie ? Ou bien , êtes* vous plus malade ? Quoique cette dernière raison de rotre silence f&t la plus Supportable pour mon amour-propre ^ c'est celle que je crains le plus. Mais m- je besoin de cj^cher ailleurs qu'en moi-même , la cause de la désobligeante distinc-

tion que tous faites de inoi? J'y reconnois le caractère de mon étoile , Tienne me réussit.

iVon comineiajortuna mai per poco

Qwumdo un moruUiipigUà à scherno etàgieoë.

Adieu , monsieur ; pardônez-moi de m'être accordé la satisfaction de vous faire partager la peine que vous me faites. Peut-être aurois-je dû me la refuser ; mais qui n'attend rien des autres, est bien excusable de se permettre les consolations qu'il peut se procurer par soi-même.

4s ÇOftfiESBOI7DÂJ96Q

AT

à Montmorency y le 19 octobre 1761.

XiE plaisir que j'ai , inaçlame , de rece- Toir de vous une second^e lettre , seroît;

tempéré ou peut-être^e augmenté par vq^e .rjeproches , si je pouvois les concevoir^e mais c'est à quoi je fais, de rains efforts.

Vous me parlez, d'une lettre de votr^e amie ; je n'en ai point, reçu d'autre que celle qui accom{>agpioit la» vôtre du, 16,^e et qui. est de même date ; e|: cette ljettr^e ne;Vo.us déplaît, nest point d'une femme , mais ^eeulem^ent d'un hommç^e ou d'un, ange , ce qui est tout un pour mon dépit.' Vous seiiiblez tous plaindre de ma négligence à répondre , et plus je mérite ce re-

proche de toute, au t;e part^ plus votre' ingratitude en
ai^gmente^ puisque j'ai répondu à votre gremièr^

LeiUafe le siurkiidemam de la réception'^ ^t que f par un progrés, de diligence dohc Je me passerois bien , roilà que niés le lendemain je-réponds à la seconde.

' iLe'giiâiid nmlr est qu*en TOUS' donnant 'un homme pdùr ami, tôU^ êtes^ restée 'femmp ; ®t 1^ trcirroperieest d'autant plus «cimdw, que vous he m^avez trompé np»*)4cB^i* Dâu» hommes me feroient -mille pareils tours' , que je n'en ferois ^qut'ribé'^Utiais je ne sais pourquoi je -tte^piiis '«<»ilslifi-her tété à tête avec 4li4> JliBé y^tobéttabttt-os lettreis et tout 'W^rb»fflitge^adi^sé-à'ra pauvre dupe^y -tan^^^rabU-Véaiehs^ dé colère', c^ j fè 4Sttolk^^ déqttehpie cH^se-dé pfts ^'èi , {^oui: «sè'ir^gèl^ jcj vbiddis i^iïëinnaiginerliortibldv Vous vous cloutes bien que 'cela itte!ràukdit>it*méA ; je me>6b-gé'dbnbs 4iii>c^m^irè ,*e)a^ TdusâÉnàgtntant si cbuf-

U CORRESPONDANCE

mante ^ gii(s^ comme que tous puissies être , j ai de quoi vous rendre jalouse de vous. Tout ce qui me déplaît dans cette vengeance est la pieur de la prendre à mes dépens.

Nouvelle folie qu^il vous faut avouer.

En lisant cette lettre désolante y en Teza* minant par tous les recoUis, ponr y chercher cette chimérique Julie , que je ne puis m'empêcher de regretta presque jusqu'aux larmes,. j'ai été, découvrir que le timbre de la petite, poste avoit fait impression au papier., if traxefs I enveloppe ; d'où j'ai conclu que Tauteur de cette lettre ne l'aYoit.poiioit écrite dans votre chambre. Cette dé-

couverte a . sur-le-champ d&sax^é ma furie ; et j'ai compris
par^là que je vont pardonnois pl^utôt le complot de jn« trom-
per, que le tête à tête de Texéçu- :M:on. Pour DitQt^
xnftcl^e|.ypiu qui

DE j.^ . RoirssEÀi;: 4S

, èèveB faire det miracles, tolères Tin* discrétion de ma prière
; je tous de« mande à genoux de rechanger ce mon»

•ieor en femrme. Abusez^moi, menteA^ moi ; mais de grâce ,
reiSûtes-ei^ comme vous pourrez , une autre Julie , et je ▼ eus
donnerai à toutes deux les cœurs de mille St>Preux dans un seul.

Quantaux lettres que TOUS dites m'avohr été précédemment
écrites , et qu'il est , a joutes- vous, impossible de supposerne
m'être pas parrennes , il nerfaut pas , madame , le supposer , il
faut en être persuadée. Je nai point reçu œi lettres ; si je les avois
reçues ^ j'aurois pu n y pas répondre , du moins ^t&t , ear je suis
paresseux , souffrant , triste , <M;cupé , et de ma ▼ !« J6 n ai pu
avoir «Inexactitude dans les correspondances qui: m'intéres-
soient le plus^ mais je n*«ft

. «orais point tdé laréoeption^ è^ je ii-âi|«

Ai CORRESPONDANCE:

vcvU point désavoué mon tort. Je jugb pair h tour de ^o3 xep-
KQches qu*il étoik question tlu soiti de dia santé , et je suis touo-
bi dé rintécêt tiue.vous vouks inesk Y prendrai XoÎA. que mon
dessein iK>i(de mourir , rc'est poi^p vivre jusqu'à inademièrre
heure qiie)'âi renoncé aux impostures des médecins. Vingt ans
de lourmens. et d expérience m'ont suffisamment instruit de 'la
nature de moB^ mal et de rinsuffisânoe de-leur art. Ma vie. ,

quoique triste et douloureuse ^ ne Oi'est poi|Eit à charge'; elle n'est point «ans douceurs , tant que des per^nnses Celles que TOUS me. paroisses être , dai- ^gnent y prendre intérêt ; mais lutter en yain pour la prolonger > c'est lusér et l-aocourcir le peu qui m*en reste m'est dsnooÉeassee^.cher pour en vouloir jouir jeii.paix; Mon parti esi pris^ je n'ain^e pas:la;disipute , et je n'ea yeux, point

B£ X-X RatJSSEAtL 4f

soutenir contre «ycms ; mais je ne changerai pas de réso] ution. Adieu , madame^ ici finÈraproblablisinent notre courte correspondance ; jouissez du triomphe aisé deme laisser du regret é la finir. Je tvth sttEisable^ facile , et natbrellemefit fort aimant ^ je ne sais point Teststet oux^ca* rosses. D'une seule lettre vous m*aviei déjà^^cAjugiiévi'avoue aussi que vdti^ fràote Julie ajoutott beaucoup à Votr^ ÉBÊipire 9*Qt maintenant encore , que je sais qu'elle n'existe pas , son idée aiijgfmte le senrément de cœur qui mtf reste , en songeait ^u tour que yout m'ii-vea^oué.. • •

it CORRESFONSAKCir De M^. ♦♦**

Le »4 «octobre l'fité

Jbff Vbîd bi«n d'une autre.* Oh'S fétrail« gleroisM* de ChauT-Blinèt toussescoU'»

iBÎs ^ei je lèa tenôis ; oui » je me délec^* f erois .4 leur broyer les os. J envt>ie à ce mçiiDent mettre à la .qu^ticm, tous ces gens-là» Si nos lettresse retrouTeiit, vo»us lesaurea& en propre original , et si elles ne se retrouvent pas , Vous aurez les co* pies que nous avons Julie et moi , ejd« gées Tune de Tautre. Elle veut

que vous ayez la mienne ; je veux ^ moi ^ k bien plus juste titre ,
que vous ayez la toenne , et sbrement ce paquet-ci vous parvien-
dra ^ à moins que notre ambas* sateur ne meuze en chemin.
C'est pour le coup que TOUS prendrez ma Julie femelle pour un
mâle; plus tous verrez

DE J^; ROnSSEALT; ^

dft^on st^Ie^ plils TOUS j trouertrt cè
nef£ qui «n impose. J adjnaixe la petite
Tasité de ces Messieurs , qui font un Sf*-
ponjtne dW houime et d'un ange. Je
le pardciinneroïs au vulgaire ; mais j'ai
de la peine à le passer au grand , au sa*
|;>lime Rousseau > qui sait si bien dire
qufi les /itnes nfonl poiao de ssxèi^'
Non , monsieur , elles n'en ont point ^
•ojrez-en toujours persuadé! Julie joint
^ toutes les grâces du sien ' , toute la so^
Isdité du vôtre; lanatore s'est épuisée^
rassembler en elle les perfections des
çUillB f ^ à écarter délie' la frivolité dé
Tonet la féroctié.de 1 auire^ ^Jé né puif

f <^ vous la montrer^ puis^ elle ne vent

pas iêtre vue ^ mais si vous voulez venir

à Paris ^ je vous inotreraï seulement

sonpied à travers unechattiére , et vovs

convienzrez que ce joli peton ki'ap*

parûent pas à ua homme. J avoue que

moi^ qui vois dopiMs-loog-tem^lps'pM^ que tous ' Ies< jours
ce rfo^e asseinblàge* ^)-«nstti&enooce si étonnée^ que fe né-
sauf^ roispas plus que vous à quoi m'ent^mv) &i monsieur Ju}ie
n'avoît pe&sè taoUrti^ ea couche* Vous voilà conTaincu^f6s«»

père;. à moins que.^ par opiniâtrétié ^ icousu n'alliez vousv-
meitre en cetréU^ gué la hache de Yulcain s'en est mêlée« U'est
encore fprceYulcains'dans \\$ monde ^ mais il n'est plus de Jn-
pifër; Ce qui m'enchant?ô , c'est que vi>us |>rë^ niez les femmea
pour des hooBte^s^ef les hommeé pour defrfeilmnes ; car
enfilé^' je m'étois promis de vous en faire TtiVeit un jour du
rautre^'atiliéidu qâ« fé ^é(veux pas me parer des fiâmes dn'^M;
et voicLle ca& du jamais'de .cet aveu %> matroisiémeiictftrev-
qui'escla secOndiEf que vous ayiez reçue, étoit toute entière' de
luon mari ; eiccepté le P<}S^Serip\

DE J.J. ROUSSEAU. Si

ium, Yoici oomment : Yoyant Julie yéritab^ment affligée, di^
votre silence, noms iinagiii4p?gsJi>û ^% moi , de voi\\$ en de-
mander raison ;. je dis^gc^ cfJa ^'eini>arr4S8o;(t » partie, t^.
pavois amiçiiçjk que moi^ 4^xiier zqo^étoit de ne Toua plus
écrire , si. tous -ne^me prometties de trava^ler à la C9n\$exTa-

tion de To9]^our\$. X^ui de comb^u^e ipori scrupule j ^iPÂ. de.
 le, sout^r^ lui d'insister , moi de ^ne p^^^.^n 44'^9^dre. Enfin
 | çncfv l^QipViVe^ { c«f ^ç^^ieurs sont in^^ trçs] prend
 Jaj^uQv^ ,, gpfi^onne la lettre que To\is.avçz.y:uç,:e(.Ie pistolet
 sous Ift ^okffi » me force à la. copier ; note» que ee3. iji^tqlets
 sont dçs sappliques affecr tueuses : le o^oyen de tenir à cela ! If
 on^ je ne Sàis rien de û 4^spotique que ces diables de gens qui
 ^'exigent)ami^4>^< Admirez le bon caraç^tère de nion m^xi^

il n est pas plus hunùlié.dêtre pris pour

52 CORRESPORUANCE

une femme ^ que Julie n'est vaine d*a« voir été prise pour un
 homme. Gsla lie prouve-t-il pas un peu , qu'en effet les âmes
 n*ont point de sexe ? Cette petitf chienne vest emparée de votre
 lettre ; je ne Tai pas sous lés yeux pour y ré^ pondre à ma fcIntai-
 sie ; elle s'en charge :

vous y gagnerez de toute façon. Adieu, monsieur y je n*ose
 combattre en vous un parti pris; mais votre résolution me désole.
 Je ne vous fei'ai pas moins' 1|b sacrifice de la mienne y tant que
 vou3 ne vous ennuierez pas de mon bavardage. Fiére des
 moindres rapports que je puisse avoir avec Clatirie , je ne veux
 pas vous laisser ignorer que je me dodnd les airs d'avoir comme
 elle une fillé unique , qui se nomme Henriette , et qtti appelle M.
 Julie sa belle maman :

N'est-ce pas là , ma sœur , tousser et cracher comme elle.

DE J.^ . ROXfSSEAttr. SS

De moi.

le 95 octobre 1701.

J X n'ai point r'appris de détail , et je crains bien de me tirer fort mal de celui que j'ai à tous faire , monsieur ; mais ce n'est pas ici le moment d'écouter kt conseils de ma vanité ; un intérêt qvA m'est bien plus cher qu eHe , m'obUgé k jeter le plus grand jour sur mes projets et ma conduite à Totre égard. Ainsi , ad risque de m'expliquer mal , de tou»

ennuyer , et d'essayer encore le plus^ mortifiant reAis , je vais vous tendre un compte fidèle , et de ce que j ai fait ^ et de ce que je pense par rapporta Tous.

En conséquence de votre première réponse , qui étoit bien capable d'encourager ma Glaire à continuer un corn-

14 COaRBSPONDÂNGB

merce auquel vous vous prêtiez avec tant de grâces , elle vous récrivit une lettre ^ par laquelle 6lle vous prioit de faire tous vos efforts pour prolonge To8 joutd , et cette lettre étoit ellè-mêma im lien de plus pour vous attacher à la vie. J'osai j enjoindre une : je ne vous dirai point CQ queUe eohtenoit , le»

choses que "fe dis ne veulent pas être dites deui^ fois. Ces deux lettres furent portées ,^us la même enveloppe, mardi 6 de ce mois , ehés M. de-Ghaqvelm. Je oe sais quel hasard âialheureux ppur nous a empêché qu'elles ne parvinssent Jusqu'à vous ; làais f quoique la légèreté de vos soupçons 8urmabonne*£oi m*att« tprisâc à douter de la vo(re , je crois qu^ vous ne les avez pas reçues. Je vous les envoie ces lettres^ afin. de vous corri^ ger ou de vous punir. Nous en avions gasdé copie , > parce . que «loos noutf

DE J. ^..RO»SSEàUi \$&

sommes promis , ma Claire et moi f d^ xious confier réciproquement des 'dou* l>les de tçut ce que Bf^us tous écriroiua ; et-Toilà le seul accçrd qq'il j aijt, eatr9

nous^relativementàQ^sle^i^e&JTayani pas TaYantage de de-jgoeurer ensemble g nous les écrivons sépar^èmjçnt ^ sai^s ^ut cune communication d'idées , ,et nouf ne nous les comxo^iquons quâ Tinar tant où elLes patent y le plus souvent même sans nous voie . Je suis femme , monsieur y* et je n'îa point la ridicule prétention, de ip'élev€9 au-dessus de ma sphère, Stre honnétis femme dans tous les \$ens^ meparoituna tâche asse% honorable ^ quand elle es^ bien remplie : je ne. veux rien de moins ^irien de plus j'et je ne crois pasm'ètra écartée , dans 1^ peu que vous ave^ vu de moi / du caractère de doucêuj: , de limPLICITÉ et de inpdesiie; q;ui convieilk

56 COÏRESPONDANCE

à ce titre. Je serois sensiblement offbisée de rotre prétendue incrédulité , si je pouvois la regarder comme une censuré de mes démarches , et s'il n étoit pas clair qu'elle n'est que le prêtècte de Totre silence. Vous paroisses douter que je sois femme , afin de tous dispenser vis-à^vis de moi , des égards que votre sexe doit au mien (égards trop achetés toutefois pour être contestés) ; et ce n'est que pour avoir moins à rougir de me jouer , que vous feignez de croire que je vous joue. Mais permettez-moi de vous le dire , Monsieur , vos jeux sont trop cruels pour être considérés comme les délassemens d une belle ame :

celle qui s'occupe à faire du bien , ne s'amuse point à faire du mal ^ et vous m'en avez fait. Oui , vous en pouvez jouir, rien de

ce qu'il peut y avoir de désobligeant pour moi dans la méfa-

' " - am^

tiidrplosê que tous demandez , n'é-* ehappe à ma sagacité. Cependant je ne^ m^en pbâhs pas ; mon rœur n'est point dé ceux qtli s'irritênt, et je ne dirai point : Mon objet^itoit que M. ^ùHS'^ ean m'ectivii ^ mon 'coup estman'^.

éfué-; il refuse oàsihtémènù de m^é^ crire; que ee soti parce qu'il craint que je ne sois trop aïnahle , oupatco qu'il crois que je ne le suis pas assem^

ê^EST To17T DK POUR ICOK DÀFiT. Eh

biëi ! Mox^ieùr y me ' ffiresB-vous l'hon* neur de me répondre? Y6us résoudrez* voQS à déterminer é mûn avanUge la signification àb tââtèsles phrases équfi* Tûqués que renferme votre dernière lettre à ràati amie ? Mon estime pôût Toiis m'est si précieuse , que f# tremble d'ajouter , par uie% instances , à destoru dont Tapcumulation laffoibliroit sans doute ; ainsi je ne vous presserai phis*

<;• GOfiRESèONBANCE

que je te confie ; ton mari aura dlcil li , le temps de le^ed^iek. 9!aiaie l>eaucoup ta recommandation de ne te rien escamoter : la disettiè ne' me rend point voleuse^ Mademoiselle i^et votre trésor esc lout .^niier. fcms Tenveloiq^e . qui xe^fierjne mon df^nier. de, veut^e» Ainsi • pqinf;, de mauTai^ plaisanteries sur !•

^fiffovçL que ^>i de^ jriclieSMS d autrui*

•>."» -'7" * fi ni'^T*' i •". ', .! .-...* .*:-...

vJ. :'^: " r ...ri! i .1» l'v :>îl * ■ '• •» •^ - •!' f ,,

l.[,} . • ,. lli M'î'* (">t • j •*' ..",

pu i^ . IlOCSSfiAU. <t

Jiux insépàrahles . Hommes ou

Femmes»

L fau(vous Varonex. .Memeurs joux Mesdames , me roilà toat auui fou gue TOUS Tarez roulu. Votre commerce me devient plus intéressant qu*îl ne convient à mon âge , à mon état , à mes principes. Malgré cela , mes soupçonf mal guéris ne me permettent plus de le eontmuer sans défiance. Voilà pourquoi je n'écris point nommément à Julie ^ parce qu'en effet si elle est ce que tous dites , ce que je désire y ou plutôt ce que je dois craindre ; lof-fense est moindre de ne lui point écrire , que de lui écrire autrement qu'il ne faudroit.'Si elle est femme , elle est plus qu'un ange , il lui faut des adorations ; si elle est homme , eet liomme a beaucoup d'esprit ^ mais

l'esprit est coip me I4 puissance , on en abuse toujours quand on en a trop. Encore un coup, ceci devient trop vif pour continuer Tanonyme. Faites-vous con^ ncAttéi du je înetals : è eft inbiiclerxiier

CSelimdiKnr.

î ol) T*» » ■» " ^ ■ » " •!' i-ff • .':l ' » • •

*i ••. J«. ..!♦ -, i. IGl. . ' r. _ , ' • ' U

!;• .1 -' - 1 ' t • . • ' : ? II.; »i» . . >— . ^ .

/f»if^ » -.1 »)<>

De moi.

.'...Il é .. i * , . - . j

I^<a8 oetfaf>r« i^i* \ *

OU K ççttèfois, Monsi^^ yplis m'é-, crir^Zr aommémenf,^ p^
JÇf^ p'^cmre»

point 4vi tout. Pu moi^s jjç x^e pféaume pas^.que Tpus pous-
siez)e \$omdç. maf* fli^er j[usgu'4. r^ppnare à Claire , quan4
c'est moi qui tous écris. Cette complaisanté amie Veut bien me -
laisser .cett9 ^e^piçre ressou^ce ,. et suspendre, pouç yn ^emps
, le ressentiment qu'excite en elle Toptrage que. vous faites à. |na
sincérité ; car^ da^s notre jiaisoc oom^^ ^anSiCelle de j,ç,\$
hér^ifnes > c>^t Claiv^ qui est utile â Julie.

Dans quelque classe que- votre ima-< gina^ign, me range ,
vous, me voyez souf)e jour le plus désavantageux ; je vous parois
une femme iiprudente , ou un

ii CORRESPONDANCE

homme impertinent; l'altematiTe n'est assurément pas flat-
teuse » et llxumeur qui éclate dans rotre lettre , prouve bien que ,
qui que je sois , je ne suis pas ce qu'il faudroit étiré , pour obte-
nu' quelque chdsé de ydtiS. J'avoue que j'ai tort \ niais ce n'est
pas à' voûs'â vous en plaindre. Â qui ai-je nui^ en my pré* nant -
assez gauchement ' pour doîiAer lieu à votre défiance ? C'è&t cer-
taine* tâEnt 'à moi ^' puisque inà maladresse lù'a valu de votre
part des procédés presque dursIfNe pensez pas pourtant que je
(ïroie les avon: mérités : non , âes iritentioils très-innocente\$
in*ont conduite à une démarche qtië j ai chiTétrè aussi.; elle a
produit dès effets auxquels je ne pou vois pas m'attendre : c est

vous iç[ui avez fait' tout' lé mal y. et c'est suf m6i' qu'il est tombé.
Quelque choqualitô que soit rotré conduite à mon égard ,

Î)E J.^ . ROIFISSEAU. «5

i'ànterois bien mieux aroir i vous en gronder , qu'à la pardon-
ner à la tristesse de Totre situation. Je suis cependant peut-être
la seule auprès de qui elle pût TOUS excuser; car enfin, le malaise
qui vous rend les objets ou désagréables, ou insipides , ne change
pas leur nature :

pour être souffrant , on h'est pas dispensé d'être juste ; et
obligation en est encore plus étroite pour tous que pour tout
autre , si Ton doit à proportion de ce que Ton promet. Quoi! tous
êtesi répreuTe de la persuasion ! Vous ne Toulez ni me croire , ni
m'écrire! L'ame qui se montre dans vos ouTrages n'est donc pas
la Tôtre ? C'est donc à de fausses apparences qu'etai accordé Tes-
time la plus vraie ? Mon culte , que j'ai cru si pur , n'étoit donc
qu'une idolâ* trie ;et comitient un cœur qui paroît si

fait aux sentimeiu honnêtes, peut -il

66 GORRESPONDÂNCB

être. insensible au respectable intérêt que vous m avez inspiré
? Ne vouloirni

me croire , ni m écrire !.o Mais quo:

trouvez-vous donc dans ce que je tous ai adressé , de si supé-
rieur à Tidée que vous avez des femmes ,pour vous obsti«« zicr à
douter que je le sois ? Les femmes ne peuvent-selles connoître le
mérite , Io chérir , le chercher ? Les entraves qu*oi^ leur a mises
doivent- elles i^esserrer leur^ . lumières et leurs senti mens ; ou j

en leur permettant d'apercevoir Iç bien, leup a-t-on défendu de raimet ? La tyranniâ des préjugés s'é|en4-elle en un mot sur les plus pré'^ieuses faculté^, de i'ame'3 Vous m'apprenez que mon goût ponv les grands talens peut être malheureux,^ ^lais rien ne me persuadera qu'^i soit condamnable» ^e suis femme, Mohh sieur ; malgré cela, je sacrifie moa ^mo^r-proprei^ celui de tous lç\$ l^omméà

qui Fa le plus maltraité. Votre éutm^affecte encore plus que^ vos injustices ne me blessent; je vais.vouç, lepro\iTer* Vous paroissç^ avoir la plus grande envie de savoir qui je suis ; si voujf vouleai acquiescer à la proposition que j'^i 4 vous faire, je vous jure que la joie de vous avoir servi, arrachera le masque qui me cache à vos yeux ; et ce qui vous Çaroitra bien plt|s intéressant encore, ma Claire se fera conpoitre aussi* Pour acheter deux avantages, dont 1 un est important par lui ipéine, et^^utre par le prix que vous y mettez, il ne voua en coûtera que de consentir à voir ux^ homme, dont j'esp^ tput pour. YçtW santé. lia fait ,>ipa,CQnnpi94fUiç<ç y.des> cures pli^s étoxuiantes que ne le seroH la vôtre ; je. suis, s.ûxe de sa capacité /de sa prudence, et de son désin^téf essemi;

Mais ce ^'e#t pas vis-à-Tis 4? JQV^<l>f

6J CORRESPOMITAWeE

je prétends faire valoir cette dernière' qualité : il n'y a point d'homme au monde qui ne dut croire son zèle et ieê soins suCfi-sammént récompensés, par le seul bonheur de Vous arôir été utile.

Je vdus en conjure, Monsieur, consentez à le voir, vous ne risquez nen. Il est aussi éloigné des dangereuses hardiesses de la

charlatannerie , que de la trop sensible observation des régies ; et s'il ne juge pas que son art parvienne à vous guérir , il vous le dira avec toute la franchise qui convient à la fermeté de votre caractère. Ma proposition vous révoque j je crois le voir , et j'en gémis« ^ Mais- quelles bonnes raisons pouvez -^ * Vous m'opposer ? Si vous êtes désabusé ^s- médecins , Fêtez-vous aussi de cette tendre Condescendance aux désirs des ' autres , qui doit être la disposition habituelle d'un bon: cœur ? Oubliez pour

DE J.-J.. ROUSSEAU? 69

un ii&taït vos répugnances j vos maux mêmes et votre constance à l'ci souffrir, ne VOÏS occupez que de* moi ; regardée le consentement que je Vouls deiiiâ(iiê comme un acte de complaisance absolument indifférent } Pour Vbas, et qui dissipera les inquiétudes d*Un(eKféiime, bien plus digne (quoique yôus en pen- ' ûe:D)des déférences^ de VOtre^ estime-, ' t(à des soupç-dii&dont vous Faccablez, je ne tous dis rien qUe ma Claire ne le pen^e /et qu'elle ne vous l'eût dit aussi , sans là' généreuse cession qu'elle m'a faite de ses droits. Ce que je sollicite comme une grâce^, j'iet'<êt]iè me le de- ▼ei-vou»à titre de réparation, et "pâis , je vous le déclare , votre sort est entré ▼os mains , relativement à ce qui me concerne. Jamais vous n'entendrez parler de moi ; vous ignorerez toujours qui a si sincèrement pris part à vos souff-

7<> CO&RESFONDALGE

fir^iiiçe^, si 5^ négligeant de mériter sa voir.). vous |ef;minez f).pt^^ cpjumçrf

^^^ 9R®. With l^î W*^? ' iRwiw^g f^^ 3
y?,"?,flî»*;ifV|9prpit xmisibjg. -A^ieu,

Moiîšiie^r.i ailresse^-inoi , s'i^yousplait;. vofjre r^po;ç^p^ j
.par kvpie de. M'': de ?.^}f,i^h^P6^ H^f cette réponse œf
^^?i:l9>Bifl?>jšïï^>d plaisir o^ la; plus grapidepeiî^e^ J^on ,
je pe puis me fĳ^ice^ yoq^ voir douter de mon se*,e et accjusçr
ma bon^ie foiî Je suis xm^tWĳjacke-y^if vous dip ,yraU:OU je
suif un inoîistĳçe.?

jam^i^ieprojef de vous^upeç i'^^st jçnv tĳfé .çl^^la,xe.tp
dui^litonmie.d esprit»

Il -faut^ençpr^ que je tous* dise que }« n'ai aucii^,^^^//,r
d'esprû k inerep^* <çhev, Çquyez-v^us rendre le même té*
moignage?,^.

•r ^ ti r

DE M. ROirSSBAW fi

.jĳT i J* • /.^ ■* «... '» .i£i^j> . ■' éOi . -1^

u I . Madame , vous êtes fojnme , i en SUIS persuade ; si sur
les indices cou* tfaîréé que je y^ous dirai quand il vous plaira , je
m obstmois après vos proies^ tat^ons, a en douter encpre , je ne
feroiji plus de tort qĳitâ inoi. Cela bosè., ie sens que) ai a reparer
près de vous toutes les offense^ qu'on peut ^ire à quelqĳTuri
qu^^on ne connoit que p£r soa espnt : mais ce , devoir ne m ef-
fraie point y et il Ea^udra que vous sôyiez bien inéxiôrable , si la
disposition où je suis

1K C^İLRES^OND'ÂNCfi'

de m^huinllier devant vous ne vous ap»

paîse.|tt9s D^oilleurs, vous vous trom* pez fort y quand vous
regardes Totre amour-propre coinĳne^ offensé par mes cloutes ;

la frayeur que j'avois qu'ils n't fussent Bandés vous éh Veilge ar^W, et ^dnse%-Vdu> qnfcè' ste Al'rfèx^/^fuànjr vous avez osé prendre le nom de Juliey de n'avoir pu vous ledisputer?

La condition sous laquelle vous ààì* gnéz satîs.iTaire'l enipres-si^eht que j'ai ie savoi^ qui vous êtes ,^ nie confirmé quli vous est bien dix. le. "vôos rends donc fustice ; mais vous ne me^ la reni^ pas . qàm d vous me supposez plus cufieù^ qjofi sensible. Non , madainé ^ êê que \e n*auróis pas fâit pour vous com-plaire^ lene le ferois pas pour vou^ cpnnoitre^ et je ne vous ven-droisi paè

un bien que vous voulez me faire, pour en arracher un plus g[ranâ malgré vous:

Je suppose goe Thoinme que vont rw^ lez que je TQÎe.est le Èrère Cojiie ^ dont Tous m*aTes parlé précédemment; si la, chose étoit à faire , je vous ohé^ rois , .et tous resteriez incoimae \ mais TamUié a préyenu riiumanké* *Af. ib maréchal de Luxem-bourg exigea Tété dernier que je le Tissie ; f obéis , et il 13a fait venir deux fois. Le ûrère Come a fait ce que n'aroit pu faire avant lui nul homme de Tert ; je nai rfep tu de lui qui ne soit très-conforme âea tépii* tation et au jugement que vous en-pot'tez ; enHn, il ma délivré d'une. evreilr fâcheuse , en vérifiant que mon m^l n étoit point celui que je crqyois avoir* Mais celui que j'ai n'en (çst ni moins inconnu , ni moins ificurable qu'auparavant , et je n'en souffre pas moins depuis ses visites ; ainsi , tous les sdins humains pe servent plus qu Â me toar-

fji CORRESPONDANCE

menter.Ce n'est sûrement pas votre in* tention qu'ils aient cet usage.

Vous me reprochez Tabus de Tesprit •qu'en tous supposant homme j'avois cru Toir dans tos lettres. J'ignore si cette imputation est fondée ^ mais je n'ai jamais cru avoir assez d'esprit pour pouvoir en abuser, et je n'en fais pas assez de cas poHr le vouloir. Mais il est vrai que dans l'espèce de correspondance qu'il vousâ plu d'établir avec moi^ l'embarras desavoir que dire apu me faire recourir -è de mauvaises plaisanteries qui ne me T(HH point f et dont' je me tire toujours gauchement. Il ne tiendra qu'à vous , Madame , et à votre aimable amie, de connoître que mon cœur et ma plume ont un autre lai>gage , et que celui de l'estime et de la confiance ne m'est pas absolument étranger. Mais vous qui pariez ; il s'en faut' beaucoup que vous

soyez disculpée auprès de moi sur ce chapitre ; et \e vous avertis que ce grief n'est pas si léger à mon opinion , qu'il ne vaille la peine d'être d*abord discuté , et puis tout-à-fait ôté d'une correspondance continuée.

Après ma lettre pliée , je m'apperçois qu'on peut lire l'écriture à travers le papier > ainsi je meu une enveloppe..

De moi.

Lie 5 iioTeD4>re 1761.

jSToN y Monsiepr y ce n est point du frère Gôme que j'ai Toulu vous parier :

il est trop célèbre pour que j aie ptE penser qu'entre toutes les personniidA recommandables qui doivent s'intéresser à vous, aucune n'eût exigé de votre amitié que Vous le consultassiez.

L'homme que je desirerois que vous vissiez , quoique bien moins connu que lui , le sera bientôt davantage , si vous voulez

vous confier à ses soins ; et sa réputation sera d'autant plus flatteuse , qu'elle aura pour fondement la reconnaissance publique. Mes espérances^ à cet égard ne sont pas sans un appui capable de les justifier :

M. Sarbourg a opéré plus d'une guérison que le frère Corne n'en avoit jamais voulu entreprendre. -Vous voyez bien, Monsieur , que je ne suis pas dans le cas de le lier, rabattre de mes prétentions ; j'en suis sûr que vous ne pouvez «dispense de céder à mes instances ^ et que vous vous êtes fort trompé', si vous avez voulu par votre soumission sans que cela tirât à conséquence je dis plus, votre opinion où vous étiez, que c'étoit le frère Game que j'en avois : en effet , vous avez peut-être mené plus loin que vous ne vouliez aller ; Mais il est constant, que l'apathisme du Bureau de voir Jetté , vous reconnoît un engagement ; et vous en contractés un aussi. C'est pourquoi que vous avez bien des torts à réparer vis-à-vis de moi ^ c'est ce que vous n'avez pas fait tout ce que j'en pourrai prendre - pour votre réparation ^ tien ; et / après n'en être satisfait assuré que

75 CORRESPONDANCE

de votre Terreur le frère Goume , à moi »

prière , si vous ne saviez pas que vous ne refusez de voir l'homme que- je Vous, prie »

pose , ce seroit revenir indignement sur vos pas. Ainsi y Monsieur ; vous »

n'en êtes pas quitte ; vous consentirez à voir Monsieur Sarbourg ; vous me l'écrirez j'en ai je TOUS renverrai : ou, je reste pour y aller dans les ténèbres ^ d'ailleurs vous pouvez faire sortir d'un seul mot.

En . vérité ^ si ^'àvois lé trœur de-rire y je rirois , même en tous ki faisant , de la menacé que je vous fais. Il est bien important pour vou3>^ kqai si peu de choses important , qui n*êtes .pas eu*rieux , et qui ne pouvez pas être sen^ sihle, jusqu'à. un certain point, à un intérêt que vous inspirez -à tout le monde ^ il est bien important pourvois , ^dkrje > de savoir qui je. suis!; D ailleurs y quelque déterminée q^e î«i

sois à remplir les conditions 46 notes marché ^ -cela ne me paroît pas trop facile : car , enfin , si mon mari n'a pa* Thonneur d^etre connu de vous y ce qui pourroit fort bien être , malgré ce que fen ai pensé ^ Traisemblablement jeme noBjimerai y sans cesser de gcirder- la* nonyme.

Je n'ai point osé prenJre, le noflot de Julie ,. Monsieur (ceci est uil cha« pitre sur Ic^el il ne faut pas équivo-*

quer) > je vous Tai' dit , c'eit mon «mie qui me Ta donné. L'amitié a ses exy reurs ^ » comme le\$ ' autres seotimAm ; mais eUes^sont toujours pajcdjonnables^ et ne peuTent jamais être dangereuses ,> quand elles sont aussi vis^lesque Tesb celle<i. Oser prendre le nom d4 JuUe!

ce seroit renoncer â le mériter. Qitoiquer je ne manque pas d'estime pour moi^ |j3 ne me mettrû jamsis k cpté d'un»»

9« JCOaRESFONfiANeË

Ësmme y à qui toutêft tûs affectioni éboient réservées y ou dont roua avez è plaisir imaginé le caractère.

Vous m'obligereé infinîment de vou* loir bien* me dure eut quels indices ,

flatteurs OU non y vous in^arez prise pour un homme , et dur
quoi portoit là frayeur que vous aviez que vos âoutes 3M fussent
iBoiidés; Tous inè laisses trop à Bouhaitef ; l^r je souhaité dé

Mvbir tout içe qûé vous pêasez de moi s j*y trouverai des èn-
côuragétiiéhs et del^ IficoAS y que lopinion que j ai de vouir pO-
Dorrâ^Ué rendre- bléh utileV. Oh ! je xogreCT»f«â éternelle-
ment de vous avoii^ iorit trois fois , ^ans ^Ue irous exl âye^ tttni
compte. Quelqu'énèrgique qui ' Ton soit ^ on he répôhd point
à.^% lés' .koïlM» oirdinaires d une lettré ^ à toitt oo qtté* diM
pages , que Fésprit n^a pas "" j c(>htêiment.dé choses ^ui me-
^

DE J.-J. ROUSSEAU. Zi

ntent réponse. Me Toilà , je crois ^ dis* culpée de laccusatidn
d'abuser de mon esprit , et ménie d'en avoir : à moins qull ne
vous plaise encore de m'en accorder , pour me contester ce que je
prise cent fois plus., et ce que je pos* séde ^.'habitude dedfrevrai.
Assurément, si j avois de Tesprit , si j'en faisois cas , si je croyois
qu'il fut un droit i la con-* sîdérotation , qu'on dût même y prendre
garde , chez une personne qui a beau-»

coup mieux , Ce seroit à vous que)'au« rois voulu en montrer ;
et Je ne vont dirois pas que vous avez reçu de moi dix pages que
lesprit n a pas dictées.

Adieu , Motisieur. J*atiroi^ eu riiôn« neur de vous écrire plu-
tôt, sans uii événement fâcheux qui est arrivé ces jours-ci dans
ma famille , et qui a demandé de moi des soins , qui dévoient
avoir la préférence sur mes

plaisirs. Gela est encore rrai. Tout ce que je vous ai dit le toit ^
et tout ce que je TOUS dirai le sera. Ne croyez pas que ma Claire ,
qui sait se faire pardonner d avoir infiniment d esprit , veuille se
priver pour toujours des' charmes de votre commerce. Elle
consent à me laisser achever son entreprise ; mais quand vous
m'aurez donné votre consentement , nous vous écrirons toutes
aeux ; et j'en serai bien aise , parce que vous lui dites pour moi
des choses plo9 satisfaisantes qu'à moi.

Ta ujours par Jkf"*' de Solar.

Je vous demande en grâce de per« mettre que j'affraçohisse
cette lettre.

On m'a assuré qu'elles parvenoiën& plus sûrement.

m J.-J. ROUSSEAU. 8S

. ji moL A Montmorencî , le xo oorembre 1 761.

J £ crois , Madame , que tous Kvet deviné juste , et que je me
serois moins avancé , à Végard de Thomme en ques- ' tion , si ,
malgré ce que m'a voit écrit Totre amie, j'avois cru que ce ne fut
pas le frère Corne. Non , ce me semble ^ par le désir de me faire
honneur d'une déférence que je ne voulois pas avoir, mais parce
qu avant d'avoir vu le frère Corne j il me restoit à faire un derni^
sacriHce , que vous: eussiez sans doute obtenu , quoique j'en
susse le désagrément et 1 inutilité. ^Maintenant qu'il est fait^ ce
sacrifice a mis le terme à ma complaisance , et je ne veux pl^s
rien faire ^ à cet égard , que ce que j'ai pro-ç

ti correspondant;»

mis. Je ne me souviens pas de ma lettre ; mais soyez vous-même juge de cet engagement : si je ne suis tenu à rien , je ne veux rien accorder ; si vous me croyez lié par ma parole , envoyez M. , Sfgqrbpurg » il fiera consent de ma docutiéi 1 Mais , au reMe , de quelque ipaaniase qufs \$e pusse cette entrevue , :6lle ne peut aboutir de sa part qu'à un * ejçamen de pure curiosité ; car s'il osoit entreprendre ipa guérison , je ne serois pas assez fou pour me livrer à cet^e ^treprise , et je suis très-»ur daja'avoir rien promis de pareil. J'ai senti àèg renfance les premières atteintes du mal qui me consume ; il a sa source dans quelque vice de conformation né avec moi^ les plus cruelles dupes de la médecine ne le furent jamais^ au point de penser qu'elle pût gu^^ de ceux-là.

die a son utilité > j'en conviens; elle

DE J^ . ROUSSEAir. »

sert à leoirer Tesprit d*uiie vaine espérance ; nais les ^mplâtre\$ de cette es** pece ne mordent plus sur le mien.

A regard de la promesse conditionnelle de TOUS faire connoître , je vous en remercie^ mais je vous en relève,* quelque parti que vous preniez au sujet de M. Sarbourg. En y mieux pensant , fai changé de sentiment sur ce pCHn^ } si , selon votre manière dlnterpréter , vous trouvez encore là une indifférence désobligeante , ce ne sera pas en cette occasion que je vous re^nrocherai trop d'esprit. Mon empresse^ ment de savoir qui vous êtes , venoit de ma défiance sur votre sexe ; elle n^xiste plus; je vous crois femme, je n'en doute point , et c'en pour cela que je ne veux plus vous connoître ; vous ne sauriez plus j gagner , et moi j'y pour- TcÂs trop perdre.

Ne croyez pas , au reste , que jamais j'âie pu vous prendre pour un homme ; il n'y a rien de moins alliable que les deux idées qui me tourmentoient : f ai seulement cru vos lettres de la main d'un homme ; je lai cru / fondé sur récriture , aussi liée , aussi formée qu« celle d'un homme ; sur la grande régularité de l'orthographe ; sur la ponctuation plus exacte que celle d un prote d'imprimerie ; sur un ordre que les femmes ne mettent pas communément dans leurs lettres , et qui m'empéchoit de me fier à la délicatesse qu'elles y mettent, mais que. quelques hommes y mettent aussi ; enfin , sur les citations italiennes , qui me déroutoient le plus.

Le temps est passé des Bouillons , des la SvLze y des la Fayette, des dames -françaises qui lisoient et aimoient la poésie italienne. Aujourd'hui , leurs

DE J.-J. ROUSSEAU. Sj

oreilles racornies -à votre opéra , ont

* perdu toute finesse , toute sensibilité :

ce goût est éteint pour jamais parmi

elles»

Neppiii il vestigio appar , ne dir si po6 Egli^foe.

Ajoutez à tout cela certain petit trait accolé de deux points , qui finit toutes vos lettres , et qui me fournissoit us indice décisif an gré de ma pointilleuse défiance. Oû diantre ayez-Yous aussi pêche ce maudit trait qu'on ne fit jamais que dans des' bureaux, et qui ma tant désolé ? Charmante Claire , examinez bien la jolie main de rotre amie ; je parie que ses petits doigts ne sauroient

faire un pareil trait sans contracter un durillon. Mais ce n'est pas tout ; TOUS voulez savoir sur quoi por- -toit aussi ma frayeur que cette lettre ne fût de la main d'un homme : c'esl

^ue votre Glaire vous avoiù donné la vie , et ^ne cet IkOfhTne
- là Vous

tuoit*

Il est Trai , Madame ^ que je n'ai pas répondu à tos dix pages , et que je n'y répondrais pas en cent. Mais , soit que TOUS comp- tiez les pages, les choses, les lettres, yt serai toujours en rest«; et si vous exigez autant que rdus donnez , je n'accepte point un marché qm passe isMA forces. Je xie sais par quel prodige j'ai été jusqu'ici plus exact avec TOUS , que je ne cônnois point , que je ne le^us de ma rie avec mes amis les plus intimes. Je reu:» consais ver ma liberté jusque dans mes atta- •cfaeraens \ je veux qn^une correspondance me soit un plaisir et non pas uti devoir : je porte cettis indépendance dans l'amitié même ; je veux aimeft:

librement mes amis pour le plaisir que

Yf t>rMds ;m^H,sifAt quils mettent les èétifité à la ^lacé des seAtimens , et (fût la tet<mnoh\$atiee m'est imposée , Tâtâtâche- metit en soixttté , 6t je ne fois ^us Âveô l^lâisif ée qtre je suis for- cA de faife. Ten^ - Vatt^ eêlâ pout dit y quâhd rous in'atitéz en- royé roirè M. Sarbourg. Je comprends que fous h^eiigerez riefn'^ ë^est pouf c'ela même que Jé vous de^ai dêatratitage, et que Jè in^âtqc«iitтерd d'âiitane plus mal. Ceé dispositions rite font peu dlionnétir , iatis doute ; tnaïs les ayant malgfëi moi , tdtit (^é que fe puk Êîife, est de le* àitUtet : je ne t^aut pâ< inieût que tjéU. Kêtteuâtii âôhc à nds lettres, ^ét persuadée <^e Je tète^rai tou-

jours léflf f Atréf et c'élts de VÂtre amie , açec ^uél^iàe chose âé plus ^ue du ptaï'Hr\ qu éltÉS pèiVéAt charriér itieh

manac et pArér ttÂ sbttfudé ; ûiais , que

9s CORRESPONDANCE

ne Teuz avoir de simples Gonnôissan<3e>; je ne sais ^ ni ne rsax. savoir toUimealt oh leur écriti II se peut que je mette mon commerce à trop haut prix , toaii je iCèa veux iSen rabattre , sur *- toui ^VBo vous^ ffaaifueJB ne vous oon^ hoisse pas , Car je présume qu'il m^eat .]plufli aisé de tous aimer sans tous connoiûré , que de Vous conncâtre sans -TOUS âtdier. Quoi qu il eii soit , c'est ioi -une affaire de conrentioii : n'attendez de moi niilk exactitude , et n'allés plus ^xloguant sur mes mois. Si je ne roqs Actis mir^gulHvem^t y ni bonTenad^le* snenit , je irov>'éooïs pourtant r c^la dit jMutV et €oxvigé>tout le reste. YoiU dms le^plications ymes'ponditioliBv aceep€iiz ou refiasezy;l6a[is'ne:tâa>bhanAaE pas; JœkirGeroît inutile^ ;/ . ' *'^

3e voi» pâEtf ce qtiè '^Atki me iûhtcfjàét , 'et par la^cooteâir d^ véM cachet] que

DE J.-J. ROÏÏSSEAÏÏ.- 95

TOUS ayez fait quelque perte ; et je sais par votre amie que vous n'êtes pas heureuse : c'est peut-être à cela que \e dois votre commisération et 1 intérêt que vous daignez prendre à moi. Lln-r fortune attendrit lame; les gens heureux sont toujours durs. Madame ^pltis le cas tfue je fais de votre bienveil" lance augmente , plus je la trouve trop chère à ce prix*

Je vous dirai une autreGois ce que je pense de raffranchissement de votre* lettre , et dé la mauvaise raison que TOUS in en donnez. En attendant , je TOUS prie, par cette raison même, da^ ne plus continuer d'affranchir , c'est le yiû, mo^eii de faire perdre les lettres.

Je suis à prtéent î^ti riche , et le serai , j espère , long-^teàips pour cela \ tout eé que }'6(e à la Vanité dans ma dépense , c*est pour le donner au vrai plaisir.

J>^ JJfme. ♦♦

Le i4 noTembre 1761.

X5arbarf.! rendez-moi ma Julie : elle n est malade que de vos contrariétés qui lui ont allumé le sang. Julie tous aime , Monsieur ,

» Non d'*an amour conçu par les sens en tomnlte , » A qui-Tame applaudie sans qu*elle se consulte , ' » Et qui , ne oonnoissant que d^avei^les désirs y » Languit dans Tespëranoe^et meurt dansles plaisirs. »> Sa passion pour tous , généreuse et solide , >> A la Tertu pour ame , et la raison pour guide , » Pour ob-jeHe mérite , etc.

Si Julie étoit impératrice et libre , la suite de cette tirade qui vous est sure*, ment connue , iroit au sujet aussi bien que le commencement. Partez de là pour juger si vous ne poiuriez pas cou-

. DE J.-J. ROUSSEAtJ. 95

, tribuer au rétablissement de sa santé , en vous prêtant à celui de la vôtre. Je n'examine point si vous avez engagé votre parole ou non. Julie est malade ; puis^je approfondir^ et voie clair dans

quelque chose ? D'ailleurs , " vous la- 1 riez donnée cette parole , ou toute autre, que je vous la rendrais , si vous étiez capable de vouloir la reprendre. 11 ne s'agit donc pas ici des engagements que ' vous avez eu l'imprudence de prendre , ou l'adresse d'esquiver. Il est question ;qu6 vou5 veniez à notre secours en allant au vôtre. Quand je vous ai pro- ^ posé le frère Côté , c'est que jugeant \ -pât les discours du public que vous '^ n'aviez voulu voir personne jusqu'à ce moment , il me parôissoit plus convenable de vous proposer un homme connu universellement , qu'un qui ne Test encore que médiocrement. Ce der-

^6 CORRESPONDANCE

nier a fait cependant ^oi^s mes jeux trois cures ipixaculeiises , ufiu qui n'étant pas d'écl^t > ne Tont p«\$ tiré d'une espèce de néant , dont on ne fort qu'en travaillant à la cour , ou dans U haute finance. Ce n>st point par obsti* nation que tous refusez de le consulter ; ce n'est point par obstinifition 90SI plvKS que j'in- siste encore k roviifi Venvojfr»

Me permettez «vous , topte brouillée qu'est ma pauvre tête , d'essuyer de rai* sonner avec vous sur ce su^et ? Ke ^ pourroit-il pas que le frère C^e » quel* que célèbre qu'il soit pour les maux attachés à l'humaine nature , n'eût riea connu au vâtre , qui peut être d-uqi genre plus rare ; et que le trouvant au* dessus de ses lumières , il ait imaginé^ pour l'hoDiieur de son art , de dira qu'il dérive d'un vice de conformation , qui le rend incurable? Si la chose est

DE J.-J. ftOUSSEAU. 97

«nâ y aéro4C-il donc imposable^le que Sarl^c)m:g f pcM^ d«3 lumières plus distinctes^ par bonkeur , par hasard , y vit plus

daix" y et put y remédier ?. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, s'il n'y(»t goutte^ î pense d'une façon trop supérieure à son état pour vous amuser. Malgré tout' 19 biexi qu'il mérite que je lui veuille, j'aiToi\$ sacrifié sa gloirice à To\jfe ay^- %»g\$f em Toias pri^posant le frère Come par pj?é£kence ; cdui-ci a manqué son coup; ne ve{use« pas d'écouter Sar* l^ourg* L^nne de fe^ cmces , étoit un liomme abandonné de la Facuhé , et blessé ,. dboit-QA , i mort, par un ëbi* rurgien qui lui ^voit p^cé la réssie.

Dans une autre occasitm , il a opéré , ^t réussi y contre Tayis duo fameux médecin: , let dnn accoucheur à la mode y dont je tais les noms pour leur komsueur ^ «t .malgré Topposition d«

9S CORRESPONDANCE

toute une famille qui revint à lui , ne fiachant plus à quel saint se vouer.

Enfin , c'est sur la parfaite connois-^ Sance de ses talens , de sa prudence et de son activité , que M. Moreau , pre-^ mier chirurgien de THôtel-Dieu , où celui-ci a travaillé long-temps, vient de le donnei' comme un Vrai présent à M. de Montmartel , chez qui il est installé à demeure , et adoré. D'après tout cela , si vous* ne consentez qu'à lo voir, il est^tcomme dit mon amie , assez inutile de vous l'adresser : mais si vous daignez Tentendre, vous soulagerez Julie ; et , 's'il parvient à vous guérir, il fera deiix cures d'un coup.

Je ne crains point , sur*tout vis-à-vis de vous , de compromettre mion amie , en m'expliquant ainsi. Si elle étoit capable , ou bien même coupable d'un sentiment que condamnent les lois di*

yines et humaines , peut-être le sauroisje , mais vous ne le sauriez pas. Il en est un plus vif que celui de lamitié , plus épuré , plus raisonné que celui de Vamour , . supérieur à tous deux , que le vulgaire ignore ou conteste. J y ai toujours cru ; vous êtes fait pour y croire , pour y applaudir , pour le faire éprouver , pour ré-proouver vous-même.

C'est celui-là que vous lui avez inspiré !

Que ne mérite- t-il pas de la part d un homme comme vous , vis-à-vis d^une femme comme elle ? Elle désire que TOUS écou- tiez Sarbourg ; écoutez - 1q donc de bonne foi , que vous l'ayez promis ou non. De toutes vos pro^ messes, nous n exigeons que .celle du cœur df mille S t,- Preux dans un seul.

ponnez-nous-le , . nous saurons ne pas le profaner, et nouç le partager sans le déçliirer. Vous ne nous écrirez que

ioo CORRESPONDANCE

quand vous voudrez , et comme vous voudrez. Nous sentons , comme vous y dans notre cœur de quoi nous passer d'être polies , et nous sommes enchan* téés ^ue vous nous mettiez à notre aise là-dessus. J'avois dit à Julie y non aussi bien que vous le dites , mais enfin tout ce que vous lui dites dans mille endroits de votre lettre. Je suis passable»

ment fière d avoir eu sur elle Tavantage de vous deviner mieux : il y a long-temps que je lui ai cédé tous les autres , et que je ne len aime pas moins. Vous trouvez qu'elle écrit bien :

si Tous Fentendiez parler, vous trou<-^ yeriez qu'elle écrit mal. Elle a eu tort néanmoins de vous dire que je sais nie faire pardonner d avoir de lesprit z j'aurois été plus flattée qu'elle eût

dit , et c'est ce qu'elle devoit dire ^ que je tais lui pardonner d'en avoir infini-

DE J.jr. ROTSSEÂ'tf. 101

ment plus que inpi, Jeo^ai, par exemple , pas plus qu'elle celui de démêler si vous aimez mieux savçir qui elle est que de rîgno- rer. Ainsi , malgré sa permission , je ne dirai encore mot lâ-des- sus 'p<n>f cette (iyis. P^lcz-moi dâir èf ;Êrançaîf , Je répottdl-âf dfé Aiéntè. ' * • '

;vi fl^ i9t9Cin»i|fr|^q^f>4ple a pMwif

rj^ «'Ici M . :, , • -- »

; ' . . . , j ; "" '!.Vi 1 ?" ' î

iffif &oKBE&PON GANGE

' (Brtlet inclus dans la précédent* lettre.]

' X^e i3 novexobre 1761.

'est dans monlit^etapftès.a^Foîrété saignée deux fo^s du. pied^i^i^otir m^ grand mal de gorge y accompagna d'une grosse îièVrè ^etidTaii vioiéliVnial de tête , que je reçois la réponse de Saint-Preux , ma chère amie. Je me hâte de tel^enTOyer; je crfÂs que tu en conclueras comme moi ^ qu'il est au moins inutile d'exigev de sa complai-* fiance qu'il voie M. Sarbourg. C'est une triste impuissance que celle de faire du bien aux gens à qui Ton s'intéresse! Il faut pourtant que nous nous Favouions malgré nous. Ecris-lui ; dis-lui ce que tu voudras , et envoie-lui ce billet , il sera TexpUcation et l'excuse de moa

BE J.'^, RODSrSEAU^ io5

silence à son égard. Adieu. Je ne puis pas t'en dire davantage, parce que je suis perpétuellement entourée de ma famille > qui , comme tu sais , n'est point dans mon secret. Aime-t-il i^iepx savoir qui je suis que de l'ignorer ? Fais, à ce sujet, ce que tu crois qu'il désire* -,

lui CORRESPONDANCE

liui^ i6k

An! ce^ maudits médecins, ils me I»

tueront avec leurs saignées! Madame y, fia été très -'Sujet aux esquînanôies , et toujours par les saignées elles sont devenues pour moi des maladies terribles. Quand , au ^ lieu de me faire saigner , je me suis contenté de me gargariser , et de tenir les pieds dans Teau chaude, le mal de gorge s'est en allé dès le lendemain : mais , malheureusement, il est trop tard ; quand on a commencé de saigner,- alors il faut continuer, de peur d'étouffer. Des nouvelles, «t très-promptement , je vous en supplie; je ne puis, quand à présent, réfCADre à votre lettre ; et moi-même À)« suis encore moins bien qu'à

6e J.^ . ftOVSEÄÏÏ. 165

mon ordinaire. J'ajouterai seulement, sur votre aildxiyiiie, m^'^^ ^^^^ guère étonnant que vous ne puissiez deviner ce que je veux ^ car , en vérité y je ne le sais pas trop moi-même. J'avoue pour-^ tant que toutes ces enveloppes et adresses me semblent assez incommodes , et qUè je ne vois pas Tînconvénient qu'il Y auroit à s^en délivrer.

Je B*ai montré vos lettres & personne au monde. Si vous prenez le parti d'à vous nommer, j^approbve très-fort que nous

continuions à garder Yincpgniio dan\$ notre correspôndaxlce.

\o\$ CORRESPONDÂNCB

Le iSnoveiibrê 1761.

jN 09 y non , Us ne la tueront pas ; elle se porte beaucoup mieux : je n'approuve pay pour cela plus que vous, Monsieur , la route qu'on a prise. Aussi > n'esM^e pas Sarbourg. Il auroit suivi celle que voiiis indiquez , à laquelle . il joint y quand Tinflammation est considérable ^ des remèdes de nénuphar.^ ËnHn , nos vœux y le hasard y ou plutôt un Dieu y qui veille avec complaisance sur son plus bel ouvrage , nous le conservera.

Vous n'en saurez guère plus aujourd'hui. Vous voulez de promptes nouvelles : je reçois votre lettre à huit heures du soir , }j répons à huîl

Dĩ J.-J. ROUfiSEAU. Îo7

heures et une minute. Si je n'ai paé deviné just|uici que tous désiriez connokr* Jtilie , je m^étois du moins doutée que tout '<;e fratrias d'indications' indirectes Voûs'gênoît ; allez , je m'étoiâ doutée de tout ce que tous Touliez que je me doutasse ; et si je n'ai pas satisfait vos désirs dans ma dernière , c^est qua je me suis, doutée que vous tous dour^ teriez que cela ne se pouvoit pas danitf celle-là .^ Elle pouroit se pei'dre. CeU ne se -peut guère plus d^ns éelle-cî, par la même raison. Yoys en^ vecetreu une qui la suiTra de près , où il sera question de ce qoeTOus Voulez saToir ; si elle s'égare, ou tombe en d'autres mains que les vôtres , oh ïie trouvera qu'une relation. Je n'ai pas le bciriheur de loger avec Julie ' , ni Tbêij^ â sa portée : lune habite le qiafrtîer dii Palais-Royal, l'autre celui du MaraîS»

loS CORRESPONDANCS

ypgs comprenez bien que cestmoi (pu syis la Dame du Marais. Ceila ne sn empêchera pas de vx)ler demain ch» «U^ à 2S.on lever : je lui porterai VQtie lettam ^ ma réponse ; } ajouteraï à celle-ci c^ qu elle voudra , si elle ne Vous écrit pa« 6lle - même. Verre* - vous Sarbowrg ?

Vous me demanderez peutp^tïï^ pourqucâ il n est pas son chi-jnirgien. Pour* ^uoi ? parc^ qu'elle en aycât un autre avant de conn<Mtï« œlui-ci , et. qu elle passe sa vie à tout sacrifier , i la cranta ^ mortifier quelqu'un.

Elle est totalement remise ; on Ja purge demain , pour la première fois. Si vous lui aviez écrit , elle vous fôTOît réponse. Quelque tard qu'il fut bier ,}y serois venue ^, « cela avoit

avancé le départ de ma lettre. Pour TOUS délirrer des enveloppes) en attendant mieux , TOUS pouTsz adresser les vôtres à M***, à

iiio CORRESPONDAKCI

Le ai «ofemfiM l^6i«

Vous desirez, Monsieur, de connoître une femme dont je vous ai ranté le caractère dans quelques-unes de mes lettres; il est plus facile de tous dire qui elle est que ce qu'elle est. Je sais l'admirer et Taimer ; mais il ne m'appartient pas de la peindre. Vous démé-* lerez une partie de ce qu'elle raut , dans quelques traits dont ce narré sera semé : peut-«tre sufHroit*il de tous la nommer; ses Tertus , son mérite, ses talens , ont étendu sa réputation assez loin , pour aToir pu percer jusqu'à vous. Mais je vous ai promis

un détail ; et je serai d'autant plus volontiers fidèle à ma parole^
que je ne parle jamais

wi

DE J.-J. ROUSSEAU: iit

â elle y ni trop , 'ni trop long-temps à mon gré. Attendez -tous
donc à une longue èpître; je ne tous en fais point d*excuses. Le
sujet est a^z intéressant pour vous faire passer sur les défauts du
style. Mon héroïne est

^•..tels sont les traits de ma dirine amie.

J*ea pourrais citer mille autres qui rimmortalisent, à Tégard
de ce mari, de ses parens, de ses alliés , de ses amis^ deses
connoissanceS)êt degensinconnus. J'en pourrais aussi citer mille
autres d'ingratitude de la part de presqueux tous j qui ne se
lassent pas de les accu* muler ; mais je m'apperçois que tous de-
vez 1 être de voir tant de Tertus si mal récompensées.

J^e ne dirai donc plus qu'un iHot sur une phrase de vos
lettres; ne cherchez

tii CORRESPONDANCE .

pas ailleurs que dans la plo^s belle ame qui ait jamais existé ,
cette tendre sensibilité que vous attribuez à ses malheurs. Dans
les plus heureux insians de sa vie , les infortunés ont toujours ea
des droits sacrés sur son cœur.

Comme je publie hautement , malgré elle , les obligations infi-
nies que je lui 'ai , il en pourroit transpirer quelque chose jusqu'à
vous ,. et me rendre suspecte d'enthousiasme. Ah ! gardez* vous
bien de le penser ! long-temps avant que de lui en avoir aucune ,

je lui étois aussi dévouée que je le suis aujourd'hui 4 La reconnaissance me porteroit sans doute à taire ou pallier ses défauts, , s'ils m'avoient frappé les yeux^m^s non pas à. lui prêter des qualités quelle n'auroit point. J'ai pour garant de ne l'avoir point flattée y tous ceux dont elle est connue un peu à fond y et qu'une

DE J.-J. ROUSSEAU. ii5

basse «n vie n'empêche pas de lui rendre^ justice.

Comment vous portez-vous ? J'aurais commencé par là , si cela me fût fait savoir plutôt. Mon* Dieu ! consultez donc Sarbourg !

Vos lettres, toujours rue. . . . jusqu'à Bouvel ordre.

ii4 CORRESPONDANCE

Le 23 novembre 1761.

J'EN VOUS passons , Monsieur , de ne nous écrire ni soutenir , ni conséquemment ; cela est convenu ; nous n'en appellerons pas : mais nous ne saurions vous passer de nous laisser dans l'inquiétude sur votre état ^ après nous avoir marqué qu'il étoit empiré»

"Des nouvelles , en très-promptement, je vous supplie. Rien de plus , soit , si ce n'est de m'accuser la réception d'un bulletin des 18 et 19 , et d'un in»

folio du 21 ; mais des nouvelles sur* tout. Eli bien , Sarbourg ! sera-t-il dit que nous ferons tout ce que vous voudrez , et vous rien de ce que nous voulons ? Une fois , deux fois , 'trois fois , des nouvelles , fut-ce de main étrangère , à M""*- ***.

DE J.-J. ROUSSEAU. ii5 jti Julie, Montmorenci , i4 nouveibfe
i^.

V ou s serez peu surprise , Madame , et peut-être encore moins flattée, quand Je TOUS dirai que la relation de Totre amie m'a touchée jusqu'aux larmes.

Vous êtes faite pour en faire verser, et pour les rendre délicieuses -, il n'y a xvQXi là de nouveau , ni de bien piquant pour vous. Mais ce qui sans doute est vXk peu plus rare , est que votre esprit «t votre orne ont tout fait, sans que votre figure s'en soit mAk^ . ; et , en récit > Je suis laien aise de vous connoître sans vous aVoir vue , afin de lui dérober un cœur qui vous appartient, ei de -vous aimer aubçement q|e tous ceux qui 'TOUS approchent. Providence inunortdUe 1 il 7 a donc encore de 1.

ti6 CORRESPONDANCE

vertu sur la terre ! il y en a chez des femmes ; il y en a jen France , à Paris , dans le quartier du Palais^Royal ! Assurément , ce n'est pas là que j'aurois été)a chercher. Madame , il n'y a rien de plus intéressant que vous : mais , malgré tous vos malheurs , je ne vous trouve point à plaindre. Une ame honnête et noble peut avoir des afflictions ; mais elle a des dédommagemens ignorés de toutes les autres j et je suis tous les jours plus persuadé qu'il n'y a point de jouissance plus délicieuse que celle â# soi-même , quand on' y porte un coeût content de lui.

Pardonnez* moi ce moment d'enthoifslasme. Vous êtes au-dessus des louanges^ elles profanent lé vrai- mérite /et je vous promets que vous'nen recevrez plus de moi. Mais , en revanche , attend de« - V9US à de Tréquehs reproches;

TOUS ne sarez peut-être pas que plus TOUS m'inspirez d'es-time, plus vous me rendez exigeant et difficile. Oh ! je TOUS avertis que tous faites tout ce qu'il faut, tous' et Totre amie y pour que je ne sois jamais content de tous.

Par exemple, qu est-ce que c est que ce caprice , après que vous aTez été rétablie , de ne pas m^écrire , parce que je ne vous avois pas écrit? £li ! mon Dieu , c'est précisément pour cela qu'il falloit écrire, de peur que la commerce ne languit des deux (CÔ-tés ?

Avez-Tous donc oublié notre traité , ou est-ce ainsi que tous en remplissez les conditions? Quoi! Madame , vous alléB donc compte^ mes liéttres par numéro , un, deux , trois, pour savoir quand vous devez m^écrire «et quand Vous Hé le devez pas. Faites encore une fois ou deux un pareil calcul 1 et je pourrai

^iS CORRESPONDANCE

TOUS adorer toujours , mai\$ je ne tous écrirai de ma Tête.

Et Tautre qui Tient m'écrire bêtement qu'elle n'a point d esprit. Je suis donc un sot ., moi > qui lui en trouve presque autant qu'à vous? Cela n'est-il pas bien obligeant? Aimable Claire, pardonnez - moi ma franchise ; je ne puis m'empêcher de tous dire que les gens d esprit se mettent toujours à leur place, et que chez eux la modestie est toujours fausseté.

Mais y si elle ma d(mné quelque prise en parlant d'elle , que d'hommages ne m'arrache*t-«lle point pour son compte en parlant de tous ! ATec quel plaisir son cœur s'épanche siur ce charmant texte / Avec quel zèle , aTec quelle énergie elle, décrit les

malheurs et les Tertus de son amie ! Vingt fois en disant sa dernière lettre, j'ai baisé sa main tout

au moins , et nous étions au clayecin.

Encore,, si cetoît là mon plus grand malheur! mais non : le pis est qu'il faut vous dire cela comme un crime , que je suis obligé de tous confesser.

Adieu , belle Julie ; je ne vous écrirai de six' semaines y cela est résolu:

Voyez ce que vous voulez faire durant ce temps-là. Je vous parlerois de moi j si j*avois quelque chose de consolant à vous dire : mais quoi ! plus souffrant qu'à Fordrûaire , accablé de tracas et dé chagrins de toute' e^éce, mon mal est le moindre de mes maux. Ce n'est pas ici le moment de M. Sarbourg. Je n'ai pas oublié son article, auquel votre amie revient avec tant d'obstination ; il sera traité dans ma première lettre.

ua CORRESPONDANCE

De moi.

Le 34 novembre 1761.

y ous êtes bien heureux , Monsieur , que votre dernière lettre m'ait trouvée assez affoîblie par mes maux ^ et leura^ remqdeç , pour ne pouvoir pais me liyrer à la colère qu'elle m'a inspirée.

J'ai été piquée au dernier point de Tair d'indépendance dont elle est remplie , et qui contraste on ne peut pas plus maussadement avec la disposition , où peu de jours avant vous prétendiez être de. vous humilier devant moi.

jicceptez ou refusez , mais ne mar^ chandez pas , cela seroit ' inutile»

Tenez-vous cela pour dit : et questce que c'étoit ? Ma complaisance a trouvé sonjerme. Quelle soumission ,

DE J,^J. ROUSSEÄ.Ä. i2t

^and Dieu ! quel t(m! je le trouyerois trop absolu dans la bouche de mon maître* . £h ! qui vous parle de recon^ naissance , pour tous défendre de pi'en devoir? Vous n^aVez pas ^oulu que j Y donnasse lieu ; votre inflexibilité Ta emporté sur mes instances. Je crois pourtant que nous devons moins corap* ter nos obligations , par les services quV>n nous a rendus , que par ceux qu'on a voulu nous rendre : mais je n'exige rien de vous, non, pas même de la reconnoissance. Vous pensez avoir pourvu à tout, en déclarant que vous n'êtes pas poli y et , comme si un défaut pouvoit en réparer un autre ^ vous dites , avec une ostentation très-peu philosophique, y« sans dans mon cœur de qiioi me passer d'être polL £h bien ! Monsieur , je trouve dans le lanien ^ et jç ne m'en targue point , de

tii CORRESPONDANCE

quoi rétie sans effort ; l'attendrissement que me cause la persuasion da malheur de tous les êtres sensibles , Tenvie de contribuer à la -satisfaction de tout ce qui m'approche, la crainte de désobliger^ le caractère de mon ame enfin, rend mes manières affectueuses; et c'est là la politesse. Quoiqu'on soit contenu dé donner ce nom à un ennuyeux fatras de cérémonieuses fausse»

tés , je sais supprimer une révérence , un compliment, etc., et je ne m'en crois que plus polie-, parce que je tâche de remplacer

ces bagatelles par des pré* Tenances plus satisfaisantes quelles ,
et pour les autres et pour moi.

C'est bien choisir votre champ de bataille , que d'appuyer sur
le tort que notre Opéra fait au goût de nos lemmes , en me par-
lant à moi , que Vousderez supposer touché des beautés

DE J. ^ . ROUSSEAU. it5

deJa poésie et de la musique italiennes, et qui ne connoit pas
d'autre Opéra que le nôtre. Est-ce que les oreilles peuvent être in-
capables d'impressions , tant que le coeur en est susceptible!

Vous m'objecteriez en vain , que c'est aux oreilles étre passer
les sons et les paroles jusqu'au cœur. Indépendamment de ce
que la poésie a une harmonie , qui , s'il m'est permis de parler
ainsi , retentit aux yeux, cette objection ne peut être solide que
relativement aux sourds. 6'il est vrai qu'on ne peut sentir ce
qu'on n'entend point , il ne Test j)as moins que toutes les fois que
les oreilles portent au cœur , soit un discours , soit une succes-
sion de sons , c'est à la disposition du cœur à prêter à l'un ou à
Vautre le charme qui doit affecter agréablement les oreilles.
Mon-

neur, le plus grand mérite d'une ob-

jii CORRtISPONbANC'E

servation , cesl detre bien placée ; mais vous ne perdez pas
une occasion de vous déchaîner contre notre mu^ sique et nos
femmes. Quant à la musique ^ je vous l'abandonne ; oii nest pas
organisé comme on veut. A Tégard de votre acharnement contre
mon sexe , je trouve votre condamnation et celle de beaucoup
d'hommes dans une source , où vous prétendez que les femmes

ne puissent plus. Un poète italien , frappé de la férocité des hommes ,

a dit :

Xatti gli altri animai d:\e sono m tem O che viyou quieti, e stanno in pace ^ O se vengono à rîssa e si fan gueira A la femina il masdiio non la hoc.

Concluez, Monsieur, concluez ; c'est grand dommage que les influences de notre Opéra ne m aient pas été aussi

f uxiestes qu'à toutes les autres françaises ! Je n aurois pas repoussé , avec le secours d un idiome étranger > les injures que vous nous dites avec t^nt de ménagement dans le nôtre. Mais ne parlons plus musique : tous en avez tfait une affaire si importante , qu'ilnem apparr

tient pas de- la traiter Pardon , >

Monsieur , pardon ^ vous voilà trop grondé , si vous êtes assez délicat pour être blessé par une femme : si vous ne Têtes pas, je ne me repentirai pas d'avoir cru que vous 1 étiez. Une opinion trop avantageuse à un homme de mérite, ne dégrade jamais Famé qui la conçoit.

Revenons au traiù accolé de tieux points ^ui termine toutes mes lettres :

î oublie tout, dès quil s'agit de m'ins-; truire. On peut être femme , entendre.

Vitalien , savoir Tarthographe , lier son, écnture , ponctuer correctement ^ et

xj6 correspondance

ignorer bien des choses ; personne ne sait mieux cela que moi. Ce trait qui TOUS a âont désolé , \est4L ridicub par-tout ailleurs que dans Mb bureau ?

Je ne sais où je Tai péché , ni pourquoi je le fais : je crois pourtant que cette habitude tué Tieht de ce que j'aime les choses achevée». «S'il est mieux que je la perde, dites4e moi sérieusement; j'ai besoin qu'on me parle clair ; je Vous en ai prérehû ; je n'ai point d>sprity«t j'hésite toujours quand il faut que j'in^terpréte*

Vous m'avefe donné une marca d'intérêt bien touchante , par la façon dont Tous ave^ écrit à Glaire , au sujet de ma maladie. Jamais laconisme lie fut plus éloquent. Je crois nepouToir mieix TOUS en remercier , qu'en vous assurant que je l'ai sentie. Adieu, Monsieur:

mettez ^ je tous prie , au haut de toutes

D^E J.^ . ROUSSEAU. x«7

les lettres que tous m'adresserez, à Julie : j'ai été tentée de renvoyer la dernière y parce que cqs mots n'y étoient pas (pour que vous les y missiez , s'entend), je ne yeux avoir que ce nooi auprès de vx>us. Quand je le vois tracé par ^ous , qui en avez fait un si précieux usage , c'est pour moi un instant d'illusion , que je n'échangerois peutêtre pas contre beaucoup de choses , ^'on a coutume de regarder comme des biens réels. Enfin > tous me l'avez donné ce nom , puisque vous ne me l'avez pas Até ; et ce seroit me Tôter que de ne pas continuer à me le dônnet.

nS CORRESPONDANCK

De moi.

Le 37 novexnbre i76ré

JN ous sommes sérieusement inquiètes de vous y Monsieur \ pourquoi ne nous écriTez-You pas un mot? Ce n'est pas que nous comptions avec tous , ni que nous voulions vqus imposer aucux^ gêne. Nous souffririons votre inexacti-* tude sans nous plaindre > si vous nq nous aviez pas alarmées . sur votr^

santé , en nous disant : je suis encore moins bien ifu*à V ordinaire. Votre négligence répond bien mal au soin que Glaire a pris de vous donner de mes nouvelles , et prouve bien qu'il ne vous étoit pas nécessaire : car enfin, si vous aviez pris le moindre intérêt à moi , vous y en prendriez encore. Qu'ai-

BE J.^ . ROUSSEAU. xif

je î&t pour raffoiblir ? Et ; si roas en preniez /m abandonneriez •> TOUS à une situation, dont votre empressement, en pareil cas , m*a donné Uea de croire que TOUS connoissez Tamertume et les' dangers? Après le portrait qu*on vous a fait de moi; après la façon dont je me suis comportée avec voas, bien moins suspect^ que les pinceaux d^ Tamitiè, pouvez -TOUS douter que j« sois sensible ? Et pouvez - vous la croire , et me laisser dans la plus pro* fonde ignorance sur votre santé ? Ah !

j'ai eu tort d'établir une sorte de liaison entre nous : vous êtes tout comme le»

autres hommes , toujours prêts à saisir une occasion d'amusement , et inca^ pable d'une attention suivie. Saint-.

Preux , Saint-Preux , que votre auteur vods ressemble peu !
Vous .n'aviez pas besoin d'idmer pour vouloir du bien ,

x5o CORRESPONDANCE

pour en faire ; et loi , qtl se pr^téncl prévenu pour moi de tout
rattachement qu*on peut prendre pour une femme y dont on ne
connoit que Tesprit et le ttom , n'a , pour me rendre service ^
qu'à, dire un mot , et ne le dit pasi Monsieur ^ entre toutes les
conjectures que votre silence autorise , en voici deux auxquelles
je m'artète i ou notre commerce ne tous convient plus ^ ou TOUS
êtes -hors d'état d'écrire. Dans le premier cas , tous nous deVez
assert peu pour ne pas balancer à nous Ta- Touer \ et , dans le se-
cond das , Touâ êtes impardonnable de ne pas nouâ flaire infor-
mer de votre état par une des personnes qui vous entourent. Youi
BOUS allégueriez en Tain la prudence.

L'inconTénient que vous évites n'est pas comparable à celui
dans lequel TOUS tombez ; et , d'aiJleurs ^ on est

DE J^. ROUSSEAD: iSi

moins blâmable de se permettre une indiscretion de cette na-
ture que la plus

petite cruauté ; petite s'il en est aus

yeux de rhusiaiiiité*

i3s CORRESPONDANCE

L'infinimeni peûîte Claire, à Saint:

Preux,

Le d8 noiembre 1761 .

t^u*saT-CB à dire , s*U vous plait.

Monsieur ? f^ous /ailes ùoiu ce que vous pouvez y vous eu
votre amie y pour éfue je ne sois jamais contenu de voiM. Vous ,
et votre amie ! Comme si c'étoit ma faate à moi, si Julie, la plus
délicate des femmes, s'avise une fois en sa vie de se méprendre
en vraie délicatesse ! Je ne m*y suis pas méprise , moi, indigne;
j'ai très-bien senti que c'étoit pour être trop occupé d elle que
vous n écriviez qu'à moi , me supposant plus en état de vous don-
ner promptement des nouvelles^ puisqu'elle étoit dans son Ut ,
et moi sur mes jambes. J ai en vain déployé toute ma rhétorique

DE J.-J. ROUSSEAtf; i5S

pour lui faire voir la chose comiueTe la ▼oyoies ; elle n a pas
démordu de son idée ; et moi , sans renoncer à la inienne, j ai
écrit sous sa dictée tout' ce q,ïï elle a voulu j, persuadée qu'il fal-
loir se jprêter à une fantaisie de malade qui âe passeroit avec la
maladie : elle s est en effEt passée , comme vous Vav^z vi^. Jus-
quelà, je ne vois pas uop qud eft mon crime. A qui en aVez-vous
encore avec votre eu l'autre ? Et l'autrç est yraiinent très-bien dit;
mais ceue autre n'e^t pas moi. Il vqns plait de faire MO^g^iUçia-
tias de ce que nous vo.us.jBçritQn9^ , ^de «nous confondre , Ju-
lie e,t «not (et voilà ce qu on peut appeler: »fie bétis^ . bien étof-
fée) ; ce seroit à elle. à s'^n ficher ; c est pouTt^t moi qui m en
fâche ; attendu que.^a gloire , Je vous Tai déjà dit , m'est plus
chère que la mienne.

Lisez , Monsieur y lisez ^ vous dls-je.

la

«t TOUo verrez que c'est elle qui dit béiemeni dans toutes ses lettres qu'elle n'a point d'esprit ; et qu'enfin , révoltée de cela , j'ai dit dans une ou deux des miennes , qu'elle en a infinîn^ent plus que moi. Elle le prouve; vous'encon* venez' judicieusement dans votre der* nière: De quoi vous gendarmo^ - vous donc tant? Oh! ne vous mettez pas , je vous prie , sur le pied de me quereller 'poiit lès fautes d'autrui : vous trouverez as^séz à mordre sur les ïniennes.

En vétité, voBS autrer, vous me tournéai le sang. Me diriez«vous bien, par exemple , pourquoi je n'ai reçu qu'hier 27 , Vôtife lettre da^ée du 24 ?

Cela a fait une belle croisade et un beau tapage. Je Sa porte ce marin chez Julie , '<5[ûi iJ^e reçoit avec Thumeur d'un dogue. Madame , furieuse de s'être mise dans son tort par sa lettre d'hier ,

DE J.-J. ROUSSEAU. i3!î

en vous en reprochant un que vout n^viez pas, trouye joli de s'en prendro à moi , et de me retenir à diner pour m'ayaier à son aise. Il failoit lui porter la yôtre plutôt; il failoit même la lui porter avant que de la recevoir ; puisque je x\e lai reçue qu'hier soir , et que la sienne étoit partie avant midi. Je n'ai pas mis dans son pané* gyrique qu'elle étoit folle , parce qu'elle ne letoit pas avant que de* vous connoître. Tâchez , je vous prie ^ de lui rendre une tête que je serois fâchée de lui voir perdre ; tachez tous deux de mettre un peu plus d'ordrv dans votre commerce ^ ou commerces tous seuls , car vous m'impatientez.

Ëlle vdus écrira , ou ne vous écrira point ; elle n'est pas ehcore bien décidée là-dessus. Elle Teit seulement à ne

i56 CORRESPONDANCE

te plus fier au contre -.seing, depuis notre paquet, perdu. Pour moi, f en yeux essayer encore une fois ; Élités - moi savoir s'il m*aura réussi , afin que }j revienne , oit y renonce pour toujours.

Ne la voilà-t-il pas qui veut vous faire mon histoire ? Gomme je n en vois pas la nécessité , je le lui ai défendu.

Quoique mon amitié pour elle ne cède point à la sienne , je n'ai rien pu vous dire qui ne fût au-dessous d'elle; mais elle ne vous diroit rien qui ne fut au« dessus de moi. Apprenez -là donc de moi-même cette belle histoire , si voue voulez la savoir sans fard y puisqu'elle a la rage que vous la sachiez ; elle ne sera paa longue.

Je suis badaude ^ archi - badaude , fille d un assez bon soldat , qui a consomméau service une fortune plus

DE J.-J. ROÏSSEAÿ; tSf

qu'honnéie ; femme d un homme , plus riche en probité qu'en revenus ; bonne femme ..;,>. comme ça ; bonneâsière, JDsqu a la foiblesse 5 amie inutile , dixL

%i^ CORRESPONDAKCE

^ Julie.

A HâlttiD<jK%h€S| le 99 novembre 1701»

iliNCORE une lettre perdue ^ Madame î cela devient fréquent , et il est bizarre que ce malheur ne m*arrive qu'avec vous. Dans le premier transport que me donna la relation de votre amie , je

vous écrivis, le cœur plein d'attendrissement , d admiration , et les yeux en larmes. Ma lettre fut mise à la poste,

sous son adresse, rue comme elle

me Tavoit marqué. Le lendemain , je reçus la vôtre , où vous me tancez de mon impolitesse, et je craignis de-là que la dernière ne vous eût encore déplu ; car je n'ai qu'un ton, Madame, et je n'en saurois changer , même avec vous. Si mon style vous déplait , il faut me taire ^ mais il me semble que mes

DE J^e. ROUSSEAU. 159

sentiens devroient me le faire pardonner. Adieu , Madame ; je ne puis maintenant vous parler de mon état , ni vous écrire de quelque temps ; mais soyez sûre que quoiqu'il arrive , votre souvenir me sera cher..

Mille choses de ma part à Taimable Claire ; j'ai du regret de ne pouvoir écrire à toutes deux*

Vo CORRESPONDANCE

De moi.

Le sQioTeiQbre i7^er.

vTr Acs , Monsieur ; mais,... n'est - ce pas à moi à vous. la faire, à vous ^ qu»

U' accusez de caprice , quoique je vous eusse écrit deux fois avant de recevoir votre dernière lettre qui ne me parvint qu'hier ? Tout cela n'arriveroit pas, sans la bizarre idée que vous avez de n'écrire que quand il vous plaît , sans aucun égard à la liaison qui doit être dans notre correspondance , et que vous interrompez

toujours , par le perpétuel croisement de nos lettres. Aussi , ressemblent - elles parfaitement à ces conversations , où tout le monde parlant à-la-fois y personne ne peut s entendre. Vous aimez l'indépendance ; vous la portez par- tout : moi , j aime

DE J.-J. RôirssEAir; ut

Tordre , c est là ma liberté , et Je tous conseille de Taimer à cause de moi ; car sûrement je ne m'en détacherai pas à cause de tous. Je ne tiens pas beaucoup à àe» engagements aussi firiroles; que celui oit tous dites injustement que j'ai manqué : mais , quand j en ai formé de précis, d^utiles aux autres, je sais mi'en souTenir , et m'acquitter.

Par exemple, je tous dois Thistoire de Claire ; et je Tais tous la faire , aTec d autant plus de plaisir , que c est ici l'instant où je serai Traitement intéres« santé. J'ai à tous dire d'elle de bien plus belles choses qu'elle n'a pu tous en dire de moi , et j'^spère que tous me baiserez la main aussi ; du moins si TOUS croyez qu*un sentiment Taille une caresse. A la Térité « tous jugerea mal de ce que vaut celui qui m'anime ; ear il est assez Tif pour que mes ex-

U% CORRESPONDANCE

prenions ny. répondent pas. J'ai déjà fait une sottise^ en donnant le nom d hi^toir^ au détail de ce que devrait être , de ce quest , et .de ce cfiïe paroît Claire. Ce nom ne lui conriéiit pas : il jxy a point dan^ sa vie , de ces érène-»

mens frappans qui rendent les efforts publics , et conséquemment moins difficiles. Cent fois plus rare et plus estimable que le mien , son tnérîte consiste dans la pratique de mille vertus , que d affreuses circo stances jrendent obscures ; et on ne peut pas

mettre en questiofn , si c est au bien même , ou à la gloire qui en est le prix , qu'elle est si inviolablement «attachée. Celte aimable femme , qui , à mon gré , a un droit de trap au respect des honnêtes gens^eftt

Dî J^. ROUSSEAU. u\$

Voilà 9 Monsieur , où le hasard avoit placé mon amie ; voilà aussi ne qu'il y avoit de plus facile à dire : de ce moment, chacun de ses traits deviendra moins facile à saisir. Je ne tqus parlerai point de son esprit ; il n'en est poii^t qu'on apperceive plus aisément.

Vous saurez seulement que sa figure Tanjionce, et faitdesirerdelaconnohre.

Mais, comment vous rendi^ai-je les perfections de son aœe, Télévation de ses sentimens , la droiture de ses intentions, la régularité de ses mœurs , [étendue de ses lumières qui embrasse tous ses devoirs , et la scrupuleuse délicat<>s^ qui les remplit tous ; Toubli de ses malheurs à l'aspect de ceux des aures , la fermeté de son inaractère , 1 égalité de son humeur,! affabilité dé ses manières, et sa patience inaltérable dans la triste situation où une longue sucoe^si^a de

ïU CORRESPONDANCE

revers*, tous amenés par trop de con* •fiance dans la bonne foi d'autnii , a précipité sa famille ? Il n*est pas besoin de louer Claire , Monsieur ; il ne faut que la peindre , et c est à quoi mes talens ne suffiront pas. Ah !. sans doute elle est plus malheureuse que moi ; non •pas qu'elle ne jouisse des dédommageioens qui vous empêchent de xdb .plaindre; mais c'est quelle tous a fait

mon portrait , et que je vous fais le sien 'j c'est que Téné[^]ie de son styk m'a valu de votre estime, plus que je n'en méritois, et que la foiblesse du mien lui enlèvera une partie de celle que vous lui devez. Elle n en murmurera point f j'en suis sure ; elle est trop accoutumée à se trouver riche des bieis qu'elle me procure. Pourquoi la même façon >-de penser ne peut-elle pas ch[^] moi , se manifester de mém«?

DE J.-J. ROUSSE Air. U5

ie vais prendre le bon parti : puisque je ne saurois vous dire assez de bien da Glaire , je Teux vous en dire du mal* Ainsi , quoiqu'elle ne tous ait pas parlé d*un seul des défauts qu elle me connoit f dussiez - vous me juger moins bonne amie qu*elle , je Tais vous entretenir du seul que je lui connoisse. Est* ce ma faute à moi , si elle n'a pas besoin dindulgence ? Cette même femme , qui fait si bien mon éloge , et qui parconaequent sait tout faire valoir, a la manie, insupportable à ses amis y de ne jamais terminer une phrase y sans s'être dit une injure* J ai beau me tuer a lui répéter , que pour ne blesser , ni la vérité , ni Tamour[^]propre des autres, il ne faut dire ni bien ni mal de soi ; Thabitude remporte[^] et elle prend à tâche de faire naître l'occasion de se dépriser. Si sa

perfection tous est chère [^] Monsieur [^]

ii6 CORRESPONDANCE

corrigez>la dW tic , qui rend équivoque sa franchise ou son 'discerne* ment ; représentez-lui qu'il ddune un continuel démenti à une famille bharmante , qui partage sa destinée , et qui fait tout ce qui dépend d elle pour en adoucie les rigueurs ; enfin , mena* cez - là de faire moins de cas d*elle ; et , si elle ne se corrige pas , je la répute incorrigible. Apres cette imparfaite esquisse

y qui cependant a épuisé tout mon savoir, je brise mes cramons ^ et je me promets bien de n'en remanier de ma vie. Que n'est-ce assez expier lusâge que j 'en ai fait.

A dieu , Monsieur. Pourquoi me ditesvous délie Julie ? J^ai-mois mieux cetta phrase; elle étoit bien plus à vous.

A Julie , je joindrois une èpithète , H j'en savais ^uelfu^uns fui pu^ ajouter à ce mot*

SE J.-J. ROUSSEAU¹⁷

Vous êtes accablé de chagrins de toute espèce, me dites- vous. Eh!

^elle espèce de chagrin peut éprouTer un philosophe qui n a rien à sç reprocher ? Adieu y encore une fob. Je vous déclare y à mon tour, que je ne roui écrirai plus , que vous n'ayiez répondu à cette lettre , m'eussiez-vous écrit une heure avant de la recevoir. Yojez ce que vous avez à faire*

i48 CORRESPONDANCE

A Julie.

▲ Mommored, le 19 décembre 1761.

J E Toudrois continuer de vous écrire , Madame., à vous et à votre digne amie, mais je ne puis , et je ne supporterois pas ridée que ydus attribuassiez à négligence ou â indifférence un silence que je compte parmi les malheurs de mon état. Vous exigez de l'exactitude dans le commerce , et cVst bien le moins que je doive à celui que tous daignez Her avec moi ; mais cette exactitude m'est impossible : ma sittiâ« tion empirée partage mon temps

entre l'occupation et la souffrance ; il ne m'en reste plus à donner à mon plaisir.

Il n'est pas naturel que vous vous mettiez à ma place , vous qui avez du loisir

et de la santé ^ mais ^ faites donc comme les dieux :

Donnez en commandant le pouvoir d'obéir:

Il faut y malgré moi , finir une correspondance , dans laquelle il m'est impossible de mettre assez du mien , et qu'avec raison vous n'êtes point d'humeur d'entretenir seules. Si peut-être dans la suite... mais..... c'est une folie de vouloir s'aveugler, et une bêtise de résister contre la nécessité. Adieu donc y Mesdames ; forcé , par mon état , je cesse de vous écrire ^ mais je ne cesse point de penser à vous.

Je découvre à l'instant que toutes vos lettres ont été à Beaumont , avant que de me parvenir. Il ne falloit que Montmorency sur l'adresse y sans parler de la route de Beaumont.

950 CORRESPONDANCE

De Julie.

(Billet qui renfermoit la lettre précédente.)

Le 10 décembre 1761.

VOilà , ma Claire, une lettre que je viens de recevoir dans l'instant. Je n'ai assurément pas besoin de savoir sous les yeux pour y répondre, mais de ton côté , et tu me la rendras

mardi par ta sœur , à qui je* ' donnerai ma réponse^ à condition qu'elle m'ap* portera la tienne. Adieu*

DjE J;-J. aOVSSerAEI ^Hz

De Julie*

Leaodéoemlire 1761;

lAiEN n^est sans conséquence pour les âmes sensibles. Je ré-
prouve bien douloureusement y Monsieur ; je ne tous dissimule-
rai point que votre lettre m*a coûté des larmes , d autant plus
amères, que la Tue de vos caractères m'avoit iait le plus grand
plaisir. Voilà donc la fin de ce commerce . dont le commen* ce-
mentaété marqué par radmiration,er, ce qui est biex) j)Ius flat-
teur encore, par le plus tendre intérêt ! Ne valoit-il pas mieux ne
pas m'écrire , que de m'écrire pour mannpncer que vous pe
aooi'écrivez plus ? L'impression eût été moins TJTe ; et dailleufs
Tespérance de r^ceToir une lettre le lendemain, ip'eût aidée

i5a CORRESPONDANCE

tous les jours à supporter le chagrin de n eH point recevoir.
Avec quelle ambignité vous me parles de l'augmentation de vos
souffrances , et des occupations qui TOUS forcent à rompre avec
moi*!

Vous n^^aviez tant dit que vous saviez mettre dans upe liai-
son d'amitié les égards de Testime et les épanchemens de là
confiance!. , . .Mais aucun détail ne s'échappe de votre cœur. Ah!
du moins , en me les refusant , croyez que le mien étoit fait pour
les recevoir.

Si jV paru exiger de l'exactitude , ce n'étoit pas que je voulusse. obtenir de VOUS précisément autant que j'étois disposée à vous donner ; c'étoit parce que je n'avois jamais assez de ce, qui me vénoit de vous , et qu*abusé.e par vos ex{>ressions affectueuses , j'avois la sottise de croire que notre correspondance vous étoit assez chère pour que vous

DE J.^ . ROtJSSEAU. i5l

Tacietasslez à ce prix. Adieu , Monsieur, puisque vous Toulez que nous nous anéantissions lun pour Vautre :

car , qu est-ce pour moi , qu*entendre parler de tous ? Vous m'ayez affligée ; c^est un point de rue que je voudrois vous épargner ; mais j*ai besoin de consolation; je' suis foible, et j'en trouve à me plaindre. Et puis , pourriez -vous oublier que Totre adieu est éternel, et que c'est à Julie que vous le dites.

Claire tous écrira , sans doute : je lui enrôle votre dernière\ellTe\ (je n'écris pas ce mot de sang froid) ; elle pense , elle sent autrement que moi ; mes expressions ne conviennent point à ses idées.

' Je vous prie de vouloir bien brûler toutes mes lettres.

iH CORRESPONDANCE'

Le «19 déoenbce 1761.

JliH bien ! ne me Toilà-t-il pas encore , dans les caquets , et confondue avec notre Julie ? J en serois singulièrement flattée , en toute occasion exclusivement, jusqu'à celle où elle se fait des querelles avec tous. Dans laquelle de mes lettres ayez-vous vu j s'il vous plait.

Monsieur , que f exige de Vûxactitude; que je ne veux pas faire seule les frais de noire commerce? J'ai dit précisément le con^aire, et amen à tous YQS oremus. FaitesS'VOus con^' noître , ou je 7ne tais. Ces parolessont tirées de la troisième de vos épîtres. Nous avons , depuis cette me-; nace , gardé V incognito encore longtemps , pendant lequel vous avez jase

DE J.-J. ROUSSEAU. iSS

cfoQlme une pie; et c*eût du moment que vous nous oonnoissez , qail tous pMt de nous planter4à f Je ae sait si cela est bien conséquent; mais je sais bien que cela n^est pas flatteur. Parlez vrai f Julie rous/obstinç , ou voua intéresse trop ; la pauvre Claire tous ennuie ; voilà rhistoire ; et^ saais antre forme de procès , vous les congédies toutes deux très-philosophiquement. G est trèsbien fait à vous. Il me semble pourtant que , sans s'assujétir à écrire régulièrement , et méthodiquement , on peut du moins , de temps à autre , donner de ses nouvelles à gens qui s 7 intéressent.

Vous boudez Julie , parce que vous la connoissez mal y et j'en paie les pots cassés. Adieu , Mesdames ; laissez-moi en repos. Voilà la conclusion d'une correspondance que vous assuriez ne pouvoir pas voir cesser sans quelque inquié-

iS6 CORRESPONDANCE

tude ; ce sont vos propres terme». Allez, TOUS êtes fait tout comme les autres hommes. Ce qui me désespère , c'esi de le sentir , sans pouvoir résoudre mon lâche cœur à rien riibattre de la haute estime. que tous lui av<e2 inspirée.

P. «9. Je vous arois prié » Monsieur , de m^apprendre si vous aviez reçu ma lettre contre-signée Chauvelin, Daignerès-Tous m

en instruire par quelqu'un de vos entours ? Votre silence à cet égard, m'empêche de risquer celles-ci par la même voie.

DE J.-J. ROUSSEAU. 1^{re} 7 De Julie.

Le 30 décembre 1761.

CKXKAi-JE à Saint-Preux ? (Mon cœur ne vous connaît que sous ce nom, et c'est ici lui qui parle.) D prétend que mes lettres charment et me font, et parent sa solitude ; il m'attribue plus de pouvoir sur lui, qu'à la fortune même. N'est-ce pas me faire un devoir de remployer à son bonheur ?

Est-on fondé à dire qu'on voudrait faire le bien qu'on ne peut pas, quand on ne fait pas celui qu'on peut ? Non :

mais c'est aux dernières intentions des gens qu'on a dessein d'obliger que ce dessein veut qu'on s'arrête. A peine Saint-Preux me connaissait-il quand il a paru faire cas de mon commerce ; et depuis qu'il sait mon nom, mon

i\$& CORRESPONDANCE

état, mes malheurs, et les principaux traits qui constatent mon caractère, son empressement s'est affaibli par degrés jusqu'à extinction totale ; et rien de tout ce qu'il m'a dit, n'a été si médisamment dit, si clair, si positif que le congé

qu'il me donne Ici, la mort de

, mon sexe s'est fait entendre et sa négative éloquence a soutenu que je n'avais pas mérité un détachement si désobligeant ; que j'avais plus accordé que demandé ; que Saint-Preux avait reçu > tant de Claire que de Julie, dix-neuf lettres, et n'en avait écrit que neuf et que des prévenances trop soutenues pourroient

dégénérer en inopportunité ; que du sentiment qu'elles excitent , il n'y avoit qu'un pas jusqu'au dégoût, et

qu'enfin St.-Preux étoit un homme

En vérité, elle semble n'avoir parlé .que pour assurer mon triomphe.

St.-Preux est un homme! la belle objection! Est-ce sous ce point de vue qu'il m'a intéressée ? S'il n'avoit été que cela , ne me serois-je pas tentée d'être femme par rapport à lui y et m'a-t-il inspiré un attachement que d'autres hommes ont dû concevoir pour lui, et que je concevrois pour une femme qui Téga^.

seroit en mérité? Il est homme! Un individu quelconque doit-il être considéré par la moindre des qualités qu'il possède? et la frivole distinction des sexes doit-elle être admise dans un commerce dont l'ame fait tous les frais ? -^ Cette décence de convention , qui m'interdisoit le plaisir de vous prouver combien je vous estime , est enfin âmeurée sans réplique , Monsieur ; et il a été décidé entre moi et moi , que je vous écrirais. La plus forte de mes raisons est pourtant celle que je n'ai pat

160 CORRESPONDANCE

déduite : c'est le remède de chagrin que portent vos dernières lettres. Je ne sais si les miennes sont réellement une consolation pour vous. Pour déterminer .

quel est le remède propre à vos maux, il faudroit connoître leur nature. Mais

dans l'incertitude où votre dissimulation me plonge , j'ai préféré le risque de vous écrire , inutilement pour vous , et conséquemment pis que cela pour moi , à celui de vous priver du plus léger adoucissement, si je suis assez heureuse»

pour qu'il dépende de moi de vous en procurer. Je suis suffisamment justifiée à mes yeux, quel que soit le sujet de ma démarche. Il n'y en a point qui ne puisse être ennoblie ^ par la beauté du motif qui m'anime.

Votre Traité de VJ^ducation va donc paroître. J'aurais voulu l'appren»

dre par vous \ mais tout Paris le dit ; il faut bien que je Fentende. Avec quelle

DE J.-J. ROUSSEAU. 161

à l'idée je vais dévorer cet ouvrage!

Oh! je n'y trouverai point de paradoxes ; jamais vos idées n'en contiennent pour moi : je n'ose pas toujours m'en vanter ; car plutôt que de croire que je pense comme vous , on imagineroit que je ne vous admire , que parce que je ne vous entends pas. Il est pourtant vrai que je n'ai encore rien trouvé dans vos écrits (la musique à part)^ qui ne m'ait paru avoir toujours été dans mon âme. Celui qujs nous attendons y seroit aussi utile qu'il est néces«»

saire , si tout le monde avoit autant de penchant que moi à suivre le plan qu'il tracera. Votre raison lumineuse se sera sans doute attachée à répandre le plus grand jour sur les objets qu'il est le plus important de bien voir , et vous aurez prescrit qu'on.

s'appliquât à former le cœur des hommes , d&t-on négliger leur esprit.

j€» correspondance

De la même au même,

Po V R Dieu j Madame j ^oUs ^ui devez faire des nmracles ,
méiomot* phosÊz en femme voire chimériéfue Julie, et je vous
donnerai à tourne deux les cœurs de mille St-Pren»

dans un seul. Ainsi s'expUquoic) le 19 octobre demior , sur le
compte de Glairo et de Julie , Jean^ac^ues Rousseau , citoyen de
Genève, ni plus ^ ni m^ins.

On imagineroît qo nn homme de ce (Ml-* tactère ne s'avance
pas jusque «U , sant avoir de fortes raisons de croire quill ma Te-
culera pas. Point du tout : cdsméfîM»

Ibuimes qiii, sous le votle de ranonyme, hii paroisoient si in-
téressantes, n'at« tirent plus son attention. JSiles ont tout perdu
ensQ Êtiaeat bonooltre^ quoique

SE J.^ . ROUSSEAU. ta

peinteft Tune par Fautre , elles n'aient rien dû montrer qnî
puisse déroger à ridée qu il en aroit prise. Une inconfcéquence si
subite y si complète , o£firi»> toit une «mjde matière de ré-
flexions aMigeantes à tout esprit sensé. A quel taux, elle réduit
l'humanité! Où peut- On se flatter de trourer un sentiment Solide
y quand on Ta inutilement cheiv dhté chez tous? Heureusement
pour SDoi, qui chéris votre gloire , votre coa^ "duite envers moi
est presque généralement ignorée. Ceci ne vous semUera qu^un
médiocre avantage , je le sais , isi fai peur qu'à £Dice d'être insen-

sible é Topinion qu'on a de vous y vous ne négUgieeun peu trop de mériter qu'elle «oit bonne. Claire , son digne mari , et «on aimable fismille y seuls témojas du désobligeant procédé, que j'éprouve , isom tous prêts à vous. accuser da, ca-

i64 CORRESPONDANCE

price ; et puis , ne pouvant penser que TOUS trouviez dans votre propre fond de quoi résister à un intérêt que si peu de personnes inspirent , et dont aucune ne peut se dispenser de savoir gré , ils suspectent tout ce qui vous approche , et croient voir dans vorre changement le fruit de quelques propos tenus à moç désavantage. A cela je répons :

Sl- Preux partir d'après de mauvais propos , pour mortifier quiconque en est Tobjet , au risque de faire une injus* tice ! Peuvent-ils quelque chose sur un cœur de la trempe du sien ? £6t-il £Eà seulement pour les entendre? Tel est l'ascendant des favorables impressions que vous m avez faites , Monsieur. Les apparences ont beau déposer contre vous^ je ne puis me résoudre à vous croire coupable. Je pense, je dis que vottvpouvez avoir des motifs que je ne

DE J.-J. ROUSSEAU. i66

péné^e pas , et dont la manifestation TOUS rihabiliteroit dans notre société. "

A la vérité , tous m'en devez compte, et vous ne pouvez me le refuser sans vous nuire à vous-même : car , enfin , qiiioiqu il n*y ait aucun danger appa« rent à manquer de ménagemens pour moi , une ame comme la vôtre ne saa« roit échapper à la punition de se^ torts.

Une ame comme la v6tre* . . . oui, je la distingue encore. L*auteur SHèloïse doit être le meUleur ou le plus faux de tous les hommes; et comment croire

que vous n êtes pas le meilleur ?

Ici , je reçois un billet d*ùn homme qui fait grand cas de vous. Ce billet est en réponse à une invitation , aussi modeste qu'elle . doive Têtre , quand on a peu de mérite et de fortune. Il me prend envie de vous le copier, il me paroie original \ le voici :

i66 CORRESPONDANCE

i< Il n'est point d engagement qu*on () né sacrifie au plaisir d'un tête à tête >) avec les belles , à plus forte raison >) quand une belle est en même-temps >) un sage. Mardi, Monsieur de *^^ aura >) rhonneur de se rendre chez Madame ») de ***, Pour tous cette dame se »y nomme Julie. L'ennui ne sera point ») de la fêt^. Monsieur de ^*^^^ doit Mre, » ce j6ur-là une visite â un grave ») prélat : i! aura soin de laisser ce dieu >» chez sa grandeur. C'est à Madame , à %> mettre de la partie Tesprit , la raison, ^> et les grâces ».

Cette copie est exacte : te trait , les deuK points , tout est tel que le voilà.

Le pauvre homme! il s'y connoitbien!

L'esprit, ta raison , Us grâces: St.- Preux seroit bien muet^ si je possédois tout cela ? En vérité , je suis bien folle : aussi vous voulez que je vous

écrive ; et je ne puis pas tous parler de ce que vous m'écrivez , il faut bien que je vous parle de ce que m'écrivent les autres ; si je

vous parlois toujours diaprés moi , je vous gronderois toujours.

Adieu 9 désespérant St.-Preux, ne vous scandalisez pas de ce que je déraisonne; si je raisoiinois , je ne vous écrirais pas.

Le 20 décembre , le 30 décembre , voilà les dates de mes deux dernières lettres; les avez-vous reçues? faites. au moins que je le sache*

i68 CORRESPONDANCE

AMontmarend, le ii janvier 176a.

OT.-PREuxarait trente ans , se portait bien y et n'étoit occupé que de ses plaisirs ; rien ne ressemble moins à St> Preux que J. J. Rousseau. Sur une lettre pareille L ma dernière , Julie se fût moins offensée de mon silence qu'alar« mée de mon état ; elle ne se' fût point i en pareil cas ^ amusée à compter des lettres et à souligner des mots ; rien ne

ressemble moins à Julie que M*''*, de

Vous avez beaucoup d'esprit , Madame, TOUS êtes bien aise de le montrer , et tout ce que voulez de moi ce sont des lettres : tous êtes plus de votre quartier que j'ocpensois.

J. J. RoUSSEAU

DE J.-J. ROUSSEAU. i«9

De Julie»

Le x4 janvier 1763.

J E reçois T Otre lettre dans T instant , quoique datée du 1 1 , et je suis bien plus portée à croire que c est la faute de la poste qu'une distraction de votre part ; car elle a bien Tair d'être le fruit d'un premier mouvement. Peut • être vous seroit-il plus agréable que je n'y répondisse pas ; mais ce n'est pas ici le moment de me taire. Bien moins différente ^ de Julê que vous n affectez de le penser , il ne me convient pas de me condamner à un silence , qui n'étant qu'e l'effet de ma déférence à vos idées , ne manqueroit pas d'hêtre attribué au ressentiment de mon amour^ propre.

Voilà donc cette femme à qui il falloit^/?^ adorations y que vous vouliez

aimer autrement que tous ceux qui l'approcfini , dont Its procédés vous ont touché jusqu'aux larmes , dont le mérite étoit supérieur aux éloges j dont le sourenêr , quoi qu il arrivât , devoit vous être, toujours cher, La voilà déchuë du rang qu'elle occupoit dans votre estime , parce que , dans la . crainte que la monotonie nt'âjoutât au , dégoût que vous laissiez déjà entrevoir, ^ elle 'S*est permis une innocente plaisanterie ! On m'assura avant-hier que vous étiez Jieureux ; on ne me convainquit point : votre brusque incartade me per- .suade. Quand on est injuste et dur^ il y . a cent contre un à parier qu on est heureux. Vous Tavez dû vous-méiiae d'une façon plus affirmative , parce qu il vous sied de décidejr. De votre propre aveu^ .vous êtes donc .heureux ? Vous m'en devenez bien moins cher ; mais du

moins c est perdi-e l'intérêt que je prenois à vous , de la seule manière dont je pusse ne pas le regretter.

Je me suis alarmée de votre état , ' Monsieur , et beaucoup trop , puisque vous ne le sentez plus.

J'ai bien moins souligné mes mois pour mon amusement que pour le vôtre ; la preuve en existe dans le billet que* j'écrivis à Claire (en lui envova'^^ ^^ dernière lettre â vous * , où je ilie rappelle que je lui disois , après m'être étendue sur le chagrin que me cause la mort d'un de mes oncles , à qui j'étois fort attachée^ et que je perdis le 8 de ce mois : « N'est-ii pas ridicule de t'eniS voyer, à côté' de mes plaintes, la >> letnre que j'écris à St.-Preu;x. Non , les » regrets que Ton donne à la perte d un w ami , ne^ déparent point les efforts

» que Ton fait pour aider à la conser*

ijt CORRESPONDANCE

» Tatiodt d*aa autre* Pour cette fois , ^ je ne dénigre , ni ne défends ma >^ lettre; si j'ai bien pensé, elle^ est >) bonne; car j'y dis bien ce que je » pense. Le commencement en est cpn- .

^) forme à ma situation; une circons- » tance en a rendu la fin badine : St.- » Preux a plus besoin de folie que de >> raison , Toi- là mon apologie. »

Monsieur , je ne rois rien dans mes motifs ^ue je doire me reprocher, sinon une trop grande confiance dans l'efficacité de mes attentions pour vous ; TOUS en avez fourni le fondement , je l'ai bêtement adopté : qui dé nouK deux TOUS paroît le plus coupable ? Pour moi , je vois entre nous la différence qu il y a entre un homme fin et sa dupe»

Tout ce que je reux de vous , ce sont des leur es , dites-vous« Eh ! que sont donc vos lettres , s'il vous plait, quand

elles ne contiennent pas l'expression d'un sentiment flatteur? Est-il un être que vos dédains honorent? Et, s'il en est un, croyez-vous pouvoir penser que c'est moi? L'enthousiasme peut bien me faire trouver à une chose plus de valeur qu'elle n'en a, sans m'aveugler jusqu'à en trouver à celle qui n'en a point du tout. J'ai voulu de vous de l'estime, de l'amitié des égards \ de tout cela plus qu'on n'en a commun des gens en qui on reconnoît du mérite, et je n'en ai rien désiré que je ne dusse l'obtenir. Malgré cela si mon âme pouvoit désavouer un de ses mouvements je désavouerois celui qui me porta à vouloir vous connoître. En vérité, on pardonneroit à un homme aux trente ans de St.-Preux, ce que l'expérience de J. J. Rousseau ne l'empêche pas de faire.

Au reste ; vous avez beau me ôter le nom

ijl CORRESPONDANCE

de Julie, je vous défie de m'en ôter la coëquité. C'est dommage que tous ne puissiez pas me faire tout le mal que tous me souhaitez ; d'autant plus que si j'en fais peu que vous m'en faites, me paroît encore trop difficile à soutenir y je suis habile de penser que le nom de Julie même me contenoit, mais ne me releroit pas.

Je n'insiste plus sur la continuation d'un commerce qui ne me promet plus de douceurs, et qui, sans doute, ne ▼ous en a jamais procuré. Vous savez que j'ai de l'esprit; je sais moi que TOUS n'avez que de l'esprit. Ce caractère m'a détrompé de la philosophie ; que pourroit-il me valoir encore ? Il faut bien qu'il finisse : c'est le sort de tout ce qui commence. Si tous devez le subir avant moi, votre injustice présente me rend inutile à service. Adieu,

Monsieur , je serois bien fâchée d avoir empoisonné les derniers moroens de notre existence relative , par quoi que ce fût qui eût pu vous router un sentiment pénible. Grâces au ciel , tout est dans Tordre ; vous avez les torts et lo courage qull faut pour les supporter.

Dernière lettre de ilf "•«. * * *

Le 15 janvier 176a.

VJ*BST sans doute,, ma Julie, parce que Molière consultoit sa servante , que tu veux avoir mon avis sur ta lettre à lean-Jacques. Eh bien ! la voilà : elle est délicieuse ; non moins pleine de dignité que de délicatesse et d'esprit.

J'aimerois mieux lavoir faite que le roman d'Héloïse. Je ne puis t*exprimer^ ni bien comprendre moi-même , tou^ ce que m*inspire , en revanche , la lettre de ton ours. Si je n y avois remarqué que du caprice , cela ne me surprendroit pas ; mais en me rappelant les précédentes, je trouve dans Tensemble de l'inconséquence , de la fausseté , de rimpertinence, etc. Je me suis^ donné troi^ fiers coups de poing sur la poi-

trîne , du commerce que je me suis avisée de lier entre tous. Socrate disoit qu'il se miroit , quand il vouloit voir un fou. Donnons cette recette à notre animal , pour lui épargner la peine de quitter son antre, quand il aura pareille curiosité. En vérité , si Diogène vivoit , il brûleroit encore plus d'une chandelle. Comme tu Tas très-bien dit un jour, ma Julie , la portion d'estime que Dieu t'a départie ne sera pas perdue.

Tu peux en ajouter pour toi , tout ce que tu en oteras à bien des gens. La mienne va toujours en augmentant , et n est pour-

tant que le moindre des sentimens que je t'ai voués. Mon mari , qui se prie chez toi pour jeudi, prétend qu'il faut enterrer Jean-Jacques auprès de son chien. Je trouve[^] moi[^] qu'il lui taxi encore trop d'honneur.

Dé Julie.

Le »3 \mkii f ^d».

*I*APPiENrs que vous ayez eu une violente attaque de la cruelle maladie, que vous avez trop négligée. De grâce, faites - moi instruire de votre état par la personne qui vous sert. Je serois au désespoir que rintérêt que j'y prends iut satisfait aux dépens de votre tranquil* lité ; que mes inquiétudes soient cal-, mées , c'est tout ce qu'il me faut.

Je vous écris à Tinsu de Claire ; elle vous blâme trop pour m'approuver.

Que n'avez -vous confirmé lopinion que j'avois de vous! Mais j'eusse été trop contente. Adieu. Avec quelle amer-»

tume je sens que c'est pour moi que J9 vous écris !

DE J.-J. ROUSSEAU. 179 De la méms au même.

Le Bojanvieri[^]Ga.

O u t. TOUS est-il donc arrivé ? Narez»

vous pas reçu une lettre du zS , par la,-' quelle je tous prlois en grâce de me faire instruire de votre état par la personne qui tous sert? Ou bienétoitcô encore trop prétendre? A qui Toulez- TOUS que je m'adresse pour avoir de vos nouvelles, étant obligée pour vous-méine de cacher Tintérêt que ^e prends à vous ?

Je ne sais à quelle idée m'arrêter ; toutes celles qui vous sont défavorables me répugnent ; je ne puis me déterminer à r Tous croire aussi ingrat que tous consentez à le paroître. Je suis dans la plus fatigante perplexité ; si mon cœur n étoit pas hors de la classe commune , je n oserois m'aTouer jusqu a quel point

i8o CORRESPONDANCE

je m'occupe de vous. A quel nom tous demanderai- je de dissiper mes alarmes ?

Que faire valoir auprès d'un homme aux yeux de qui lamidé la plus pure n'est d'aucun prix ? Faites donc que je TOUS oublie. Adieu ; prolongez mes in* quiétudes , si c est une jouissance pour TOUS j' mais ne vous flattez pas que Finutilité de mes démarches m'engage à me les reprocher ; j'ai besoin de vous rendre toute mon estime ^ ou de perdre jusqu'au désir de vous estimer ; si vous me réduisez à cette extrémité , j en gémirai , mais je ne rougirai pas de m être trompée : la vertu est si belle , qu il est même beau de se laisser séduire par ce qui n'en a que lapparence.

DE J.-J. ROUSSEAU. i8t

A Moncmçrexici , le 3 1 janvier 1 760.

J ^ TOUS ai écrit , Ma(aiDe , espérant 4 peine dç revoir }e soleil ; je tqiu ai écrit 4aps un é%^\ où, si vpusavi^x souffert la centième partie de ^1ea maux , voui n'aurie;& çiiirçpiçnt guiraa songé à m décrire î je TOUS ai éerit dans des niomens qil ux^ s^ule ligne est sans prix. Là4e|su\$ j tput ce que vous aves^ fait de votM p^té § éti de cotapter les içttxies , et Toyant que j*étots en reste avec tous de ce CQi\$ f de m-enToy^ pour toute Gon« solation, des ji^iates, desreproehes , et même des invectives. Après cela,

vous apprenez dans le public que j'ai été très mal , et que je le suis encore ; cela fait nouvelle pour vous. Vous n'en avez rien T'a dans mes lettres ; c'est , Madame , que votre cœur n'a pas autant d'esprit que I. 16

À U CORRESPONDANTE

voire esprit. Vous voulez alors être instruite de mon état; vous demandez que ma gouvernante vous écrive ; mais ma gouvernante n'a pas d'autre secrétaire que moi , et quand dans ma situation Ton est obligé de faire ses bulletins soi-même I en vérité , Ton est bien dispensé d'être exact. D'ailleurs, je vous avoue qu'un commerce de querelles n a pas pour moi d'assez grands charmes pour me fatiguer à l'entretenir. Vous pouvez Vous dispenser de mettre à prix la destitution de votre estime ; car je vous jure , Madame , que c'est une restitution dont je ne me soucie point*

J. J. Rousseau.

SE J^e. ROUSSEAU. 18\$

(De Julie.)

Le 2 février 176^e

XYLIXIS grâces, Monsieur, de la lettre que je reçois de vous. Toute dure qu'elle est , je préfère son effet , à ceux de l'inquiétude dont j'étois tourmentée à votre sujet. Si mon cœur manque d'es»

prit , heureusement il a des yeux ^ et votre écriture me paroît assez assurée pour en conclure que votre santé est moins mauvaise que je ne l'ai craint..

Ma douleur change donc d'objet : tant mieux , elle en sera moins vive : je souffre bien plus de vos maux que je ne souffre de vos outrages.

A Dieu ne plaise , Monsieur, qu'

m'obstinant à jouer le rôle d'importune ^ je vous fatigue par la continuation d'un

commerce que je n'ai commencé-

i84 CORRESPONDANCE

ni entretenu dans le dessein de quereller ! Je ne vous demande plus qu'un éclaircissement qui m'est de la dernière importance , et que vous ne pouvez m'« refuser , sans choquer toutes les règles de l'équité. Comment est-il possible que vous me juriez que vous ne vous souciez point de la restitution de mon estime , après m'avoir dit il y a quelque temps, que vous étiez bien aise de me connoître sans m'avoir vue , afin de dérober à ma figure un cœur qui m'appartient , et de m'aimer autrement que tous ceux qui m'approchent ? Si cette précieuse façon de penser étoit une erreur , qu'en Ta détruite ? Au reste , Monsieur , ne vous offensez pas de ce que je vous rappelle un temps que vous avez rendu trop court : c'est celui du triomphe de la vérité , et du mien , il s'est toujours présent à ma mémoire.

DE J.-J. ROUSSEAU. i85

Ost sans doute l'imposture qui lui en a fait succéder une que vous n'avez point à insulter sans lâcher ^ < cette même vertu que vous n'avez pas admirée % moi ■ ; et qui n'ayant pas pour but l'estime des hommes , ne sera point découragée par la perte de l'âme Tôt , quoique jamais allé ne b* dlibUé jusqu'au point de là mé-

priser. Rompe* tout coinn^ercè aVcè itooi v si cela peut dimitit-
 ter la somttè de yos eïtibdxtaSy si llitimamté Vous 4oit iime vic-
 time , acCàblee-inoi dae procédés liumiKan^ dont mon sexe, et
 bien plus encore mon caractère et me^ moeurs auroient dvL me
 garantir ; mais ne me' refusez pas les lumières que je vous de-
 mande ; dîtes-moi quels sont mes torts ; je vous promets de ne
 point entrer en justification. Si je me reconnois coupable , j'ap-
 prendrai que de bonnes intentions ne sont pas toujours des
 guides

sûrs. Si je ^ suis obligée d attribuer tos accusations ou à Talté-
 ration que la violence des douleurs, apporte dans les idées y ou
 aux calomnie^ de cpielques ennemis cachés , je mettrai à profit
 les ressources que , lorsque tous me ren-^ diez justice , vous di-
 siez être à mon usage ; et Réprouverai plus que jamais ^ fiiiine
 ame hannéie et noble^u^ avoir des affiicdous , mais qu*elle a
 des iiédommagfimens ignorés de ioutes les autres» Adieu^ Moù-
 sieur , adieu pour jamais , puisqu il vous est indif- .

fèrent de savoir que je pense à vous ^ j« Vous croyois le cœur
 sensible.

»E J.-J. ROUSSEAU; j^ (De la même.)

d* IL vous est possible 4^ me donner àe vos nouvelles.^ fut-ce
 aussi laconique^ ment que je tous en demande , Moik sieur , je
 serai charmée d apprendre que^ votre situation ne soit pas empi-
 rée. Degrâce^y ne consultez pas votre premier^ mouvement ; je
 sais que depuis nik temps il ne m'est pas favorable ; mais», j'es-
 père tout de vos réflexions.

Un homme qui a inuûlement vouli»

me persuader que vous faisiez grand., cas da lui , et dont j'ai réprimé les im--.

pertinentes saillies, a résolu, pour s'en, fenger ^ de vous dire du mal de moi.^ Je ne vous le nommerai point ; s'il exé*-^ çute son indigne projet ,\p veux que îs^ méchanceté vous fasse connoître le mé*-

xSa CORRESPONDANCE

chant; s'il ne Texécute paà^ je serois fâchée que tous sussiez qu'il a pu le former. Mais dans loutes les suppositions possibles , j'ai cru que Tintérêt de la rérité m*obligeoit à vbis prévenir.

DE J.-J. ROUSSEAU. i8\$

(De la mente.)

Le 8 mars 176a.

Vous avez beau ne pas me répondre»

Monsieur , il y a des choses incroyables ^ de quelqu'autorité qu'elles soient appuyées , et je ne croirai jamais que tous 6oye2^ insensible aux marques de mon souvenir. Si lestime étoit un sentiment arbitraire , je pourrois craindre sérieusement d'avoir perdu la vôtre ; mais il y a dfes qualités qui captivent celle de toute ame honnête \ et ces qualités-là sont dans mon amè -» vous le savez. Cela posé , comme il est impossible que voua ne soyez pas ûaflté de ma persévérance , je vous écris , malgré les petites consi* dératiøDS personnelles qui pourroient m'arrêter , et la parole que je vous ai indiscrètement donnée de ne plus fixer

Totre attention sur moi. Je ne puis tenif contre Tidée de tous faire plaisir ; et certainement , en multipliant mes soins^ je sers ,

ou Tinclination que tous m'a Tez autrefois marquée , on Totre amourpropre , ou Totre ressentiment , peut* être tous les trois ensemble. Tenez , TOUS êtes précisément par rapport à moi y ce que seroit par rapport à un amateur de sculpture , un des chefs* d'œuTres de Phidias^ que le temps au« roit endommagé ; Taltération qu'il en auroit reçue n'empêcheroitpas qu'il ne fût un monument précieux de Thabilité de ce fameux artiste , et loin de diminuer de son prix aux yeux du connoisseur , elle serriroit de preuTe à son authenticité. De même le traTers que TOUS aTez pris contre moi , est le cachet de la nature ; comme Thumanité a toujours un côté déf^^ctueux , si je ne con-

noissois pas le vôtre, les vertus que j'admire en vous me paroîtroirnt suspectes d affectation , et je vous supposerois peut-être des défauts plus considérables que ceux que vous me montrez* Je me défie des gens en qui tout est louable. Yoilà sous quel jour j'envisage votre conduite ; aussi le cas que je faî^ sois de vous n'en est point affoibli , et je regarderois comme une injustice qu'il le fut 'y car enfin , je navois pu vous imaginer un être parfait , et les choses qui m'ont prévenue pour vous nen subsistent pas moins. Pour avoir des torts avec moi , vous n*en êtes pas moins le plus éloquent des hommee , et celui qui me smble avoir porté le plue loin la connoissance du cceurhumain; je ne vous endcHS pas moins les plaisirs in* Jinis que j'ai goûtés en lisant vos écrits , et les voluptueuses larmes qu'ils m'ont

tg% CORRESPONDANCE

mille fois arrachées ; enfin , tos idées quelquefois singulières , mais toujours i^^hles et heureuses , ne m*en paroissent pas moins rachèvement des miennes.

Aiasi , dussiez-Tous éternellement garder le ^iUnce avec moi , tous ne Timposer^» jamais au sentiment distingué qui me pñrle pour tous. Votre existence, votre santé , Totre bonheur seront des objets extrêmement intéressans pour moi ; je rechercherai toujours tout ce qui sortira de votre plume , avec plus d'empressement qu'il n'en appartient à mes foibles connaissances , dut-on s'ap pecc voir que mon cœur aide mon esprit y d.4n^ l^pprécia-tioa de vos ouyrage^ ; et j'ai isi peur qu'il m'échappe quelque pha\$e de vous , que je £ais venir çLe Ii^pplanê. i^ nouvelle Héloïse, Adieu y Moïisieur ; sans 1 iritolèraïfole ri* gaeur dui t^mps ^ i i auroi« envoyé savoir

de vos nouTelles ; il s'adoucira ; Yj en- Terrai sans doute. Tout c« que je tous demande , c'est de ne pas recevoir trop mal celui de mes gens qui sera encore une fois chargé de cette commission, ie serois bien humiliée quii pûtobserrer dans la diminution de tos bontés pour lui , la révolution qui s'est faite dans votre façon de penser pour moi.

iSi CORRESPONDANCE

(De la même.) ,

Le !•»• avril 1763.

J E demande de vos nouvelles à tout ce que je vois , Monsieur ; mais je vois si peu de monde , que personne ne me satisfait pleinement sur ce chapitre , qui ne cessera jamais d'être intéressant pour moi. ySll Vous est possible d'écrire deux mots y de grâce accordez-les à mon inquiétude. Vous m'aviez tant promis que mon souvenir vous.seroit toujours cher! Qu'ai- je donc fait ?..... Pardonnez : les âmes tendres ont toujours trop de propension à se plaindre.

DE J.J. ROUSSEAU. 5 (De Rousseau.)

JVI ▲ dkuation , Madame , est toujours la même , et j avoue que sa durée me la rend quelijuefois pénible à supporter; elle me met hors d'état d'entretenir aucune correspondance suivie , et le ton de vos précédentes lettres achevoit de me déterminer à n'y plus répondre ; mais vous en avez pris un dans les dernières^ auquel j'aurai toujours peine à résister, N abusez pas de ma foiblesse ^ Madan^ ; de grâce , devenez moint exigeante, et ne faites^ pas le tourment de ma vie d'un commerce qui , dana tout autre état , en feroit l'agrément.

Ce 4 *^ 1763.

(De Julie,)

Le 8avrill^6)*

J B ne suis pas aussi malheureuse que je le croyois , puisque j'ai raine u votre silence , Monsieur \ mais je le Suis eh-> core ; achevez votre ouvrage ^ rendezmoi le nom de Julie , rendez-moi les sentimelis dont voustB'aviei flattée ,~en consentant a me le donner. Pourriez-vous refuser quelque chose à la satisfac-* tion d une personne qni voudroit tout faire pour là votre f Ce n>est point sur les charmes de ma figure , ce .n'e\$t poinf sur les agréments de ma conversatioh ^ que vous vous êtes déclaré pour moi \ c'est sur Texposé fidèle , je lose dire , de la conduite que j'ai tenue dans -les circonstances les plus épineuses où une

j«uiié îètùTùe puisse se trouver. Perd^A le mérite dWe i)eHe aîné , s'éclipâe-t-il ians retour) put qu^lqi^ês tons passai gers f Satis àonte jVn ai eus , puisque roui vo«5 pkiguMA du tM de quelqtfestmét de mes lettrés; lAais pourois^iè toieûx ppoÉVUr

q«k*il ii**étoit pas à moi^^ ee ton, qu\)ti le q«ît tant sans m'en ap»

peiccroîrt Où Favois^je donc pris?

Pourquoi m'en servois-)6 f Je n'en sais rien. On voit toiifl les jours, sans »en étdmier / le pkft vilain masque sur le |dm joli Tîsagdk

Quliique faim £ott â «œur que vous me randiee les biens que je réclame '«, Monsieur , il mlmporff tnliniment davantage que TOTis soyez persuadé que , faite pour désirer de vous bien des choses, je suis incapable d'en rien exiger.

Votre liberté me paroi t si précieuse, je suis si éloignée de vouloir lacontraindr^,

que si on rouloit me fournir des moyens honnêtes d acquérir des droits sur elle , faurois le courage de les refuser. Quand TOUS Toiidrez faire diversion à vos maux f par un plaisir bien digne de TOUS , rappelés-vous que vous m'avez souhaité du bien ; dites-moi que tous m en souhaitez encore , et ne doutez pas que ce ne soit là la fsiçonla plus s&re de m*en procurer.

Je vois revenir le printemps avec une jpie extrême ; on m'a assuré qpe cette saison étoit la plus favorable à votre santé. Que mes Toeux ne peuvent*ils la fixer! Adieu , Monsieur, mon commerce est déjà si peu piquant pour vous , que je vous prie de ne pas regarder le soitf de me répondre , comme un de ceux qui demandent de la célérité. Il est bien vrai quen m'écrivant^vousme rendrek service ; mais je n'ai jamais été si dis-

posée à attendre ce qae fattendcâs de ▼oas , parce qu'en tous trouvant mieux disposé pour moi , j'obtiens déjà bien plus que je

n'avois espéré.

sQO CoRRËSPoItDAK6£

{ J)é lamême.)

J*EiïVoiE saToir de tos nouvelles , Monsieur ; ne prenez point cette attention pour une importunité ; elle ne vous engage à rien autre cliose qu'à dire à mon commissionnaire comment vous TOUS portez. Vous auriez plus souvent celte réponse à faire , si je pouvois me confier à d autres qu'à mes gens , et si les ménagemens que j'ai pour eux me permettoient de risquer souvent de leg fatiguer.

Je n*ose vous parler de Claire , et je suis inquiète de ce que vous pensez du.

silence que je garde à son égard. Il doit vous paroître singulier ^ ou bien , c* qui seroit pire pour moi , vous imaginez que je ne m'acquitte pas des commis^?

DE J.-J. ROUSSEAU. «w

fions dont elle me charge pour tous. Je vais vous dire la chose tout comme eiie est : j'ai{}o\i)' principe de né choquer les idées de personnis. Claire , qui est plus capable que toute autre de sentir les agrémens de votre commerce , mais dont Tesprit s'intéresse plus volontiers que le cœur , a été Irés-piquée de l'indifférence que vous m'avez marquée.

Cliacuh a sa façon de voir ; son avis étoit que je ne m'exposasse plus à la se- . cheresse de vos réponses. Je n ai pas dit autrement qu'elle , parce que je ne savois à quoi me déterminer ; et , lorsque mon extrême prévention pour vous la emporté sur les

raisons d amour-propre qui auroient pu m'arrêter, le mauvais succès d^ mes démarches m'a empêché de les lui avouer. Ainsi , elle croit notre correspondance terminée du mois de janvier. Adieu , monsieur , je souhaite

SOS CORRESPONDANCE

passionnément cpe le beau temps calm*^ ▼ os douleurs , et ranime vos inclinations bienfaisantes. Je me fais honneur de tout ce qu'il y a de personnel dans ce desir*

DE J^ . ROUSSEAU. jol (De Rousseau.)

J 'iTOXS si occupé , Madame , à Tar^ rivée de votre exprés y que je fus contraint d user de la permission de ne lui donner qu'une réponse verbale. Je n'ai pas un cœur insensible à l'intérêt qu'on paroît prendre à moi , et je ne puis qu'être touché de la persévérance d'une personne faite pour éprouver celle d autrui ; mais^ quand je songe que mon âge et mon état ne me laissent plus Sentir que la gêne du commerce avec les dames y quand je vois ma vie pleine d'assujettissemens , auxquels vous en ajoutez un nouveau y je voudrois bien pouvoir accorder le retour que je vous dois avec la liberté de ne vous écrire que lorsqu'il m'en prend envie. Quant

toi CORRESPONDANCE

au silence de votre amie , ' j'en aurois deviné la cause', et ne lui en savois point mauvais gré ^ quoiqu'elle rendit en cela plus de justice à ,ma négligence qu'à mes senti mens. Du reste y cette fierté ne me déplaît pas^ çt je la trouve de fort bon exemple. Bon jour: , Madame y on n'a pas besoin d'être bienfaisant pour ▼OU6

rendre ce qui tous est dû ; il suffit d'être justf ^ et c'est ce que je serai toujours avec tous , tgu au moins.

DE J.-J. ROUSSEAU. «oS (De Julie,)

Le a8 avril 1762.

U B grâce , Monsieur^ n'attribuez point ce que je vais vous dire â Tenrie de chicaner sur les roots ; le sentiment , qui dicte tout ce qu'on tous adresse, doit en vérité tout faire passer. H y a , dans la réponse que .vqus avez bien vocilu.me faire , une phrase qui ma été jpsqu au cœur ; car avec vous je n'ai point de vanité. La. voici , cette phrase : Au reste , ia fierté de votre amie ne n^e dépJàit P^ ^ tf/7> la trouvé de fart bon exemple^ E^t-ce que vous me blâmeriez de ne l'avoir pas imitée ? Faites attention 9 je vo^ p(rie , Monsieur , que ÇUife 4Toit à venges ma délicatesse outragée \j^ue c'étoit pour moi qu'elle

m6 correspondance

TOUS aroît écrit ; que c'étoit en mol qa*elle aroit cru appercevoir assez de conformité avec Julie pour imaginer que mon existence deyoit tous intéres^ ser , que c'étoit moi , enRn , qu'il s'agissait de lier avec tous , et qu'elle ne se regardoit elle-même que comme Fin^strument honnéli d'un commerce honnête aussi , dans son principe et dans sa fin. Si Claire s'étoit passionnée comme moi pour le génie qui a produit vos ouvrages ; si j'arois tu ses larmes attester sa sensibilité à tout ce qui Yenoit de Tous ; si , après aToir goûté le plaisir d'être le premier objet de Totre attendrissement , elle étoit deTenue la Tictim de Totre dureté ; enfin , si j'aTois plaisanté comme elle ^ et qu'elle eût senti comme moi , je ne sais si elle feroit à présent comme moi , mais ceiv tainement je ferois comme eUe.

Vous ne sentez plus actuellement que la gêne du commerce avec les dames ^ Monsieur ? Je ne vois pas que cela doive TOUS dégoûter du mien ^ qui ne tous en impose aucun. Puisque, malgré Totro.

justice et mes instances, tous ne Toules pas me rendre le nom de Julie , je ne ▼ eux plus être femme à tos jreux ; honorez-moi du titre de Totre aîni ; mon cœur a toutes les qualités et tous lee sentimens qui y répondent ; je m accomodérai bien mieux de la liberté aTec laquelle on traite un ami , que de ce que Tou^ ne rendriez qu*à mon sexe. Ne m'écnTez que lorsque TenTierous en pren* dra : cela ne m empêchera pas de tous écrire de temps à autre. S'il tous con- Tient mieux que je ne tous écrive point du tout , dites «-le moi îî;anchement i quoi quil m'en coûte, je Ferai ce sacri* jice , et je regretterai toujours que ce-

«oit le seul que la fortune ait mis en pion pouvoir.

M. de Sirejean ma dit qu'il vous aToit constitué juge dun diff<^rend qu'il ayec Une femme y et que tous aviez prononcé contre elle une décision fort amère : ce sont ses termes. Cette femme, Monsieur , c'est moi ; il m'a juré qu il nem'aVoit pas nommée ; car je le lui ai demandé bien plus par curiosité que par crainte. Ce ménagement me pai^t insultant I et je suis bien-aise de le rend|i^ inutile. La personne qui laToît prié de lui rendre un léger serrice , c'est Claire ; elle lui avoit donné rendez-Tous chez moi pour savoir le succès de ses soins , dont elle ne fut pas contente. A la vérité , l'intérêt que je prends à elle , s exprima chaudement ; mais je ne parle qu a condition de dire vrai , et d ailleurs j'étois déjà si indisposée centre

DE J.J. R-^OTISSEAU. È09

M. de aire -Jean pour mon propre ooiippte, que j'aurois rêf
 «séide le rtce^ voir , dés ce jour-U , coittmte je l'ai toi^ fours fait
 depuis , san8left^esp43be^éle\$ malheurs de Glaire fnè donnent
 pout ses intentions. Elle m'a dispensée d'en pousser plus loin les
 témoignages; aussi est -ce au Palais-Royal que M. de Sire- Jean
 ma dit qu'il vous avoit vu , et qu'il comptoit vous voir mardi der-
 nier ou mardi prochain. Je Taurois peutêtre fort embarrassé , si
 je lui avois dit que j'ai l'honneur d'être en correspon* dance avec
 vous; mais j 'avois plus d'une raison pour ne le lui pas dire. Je ne
 doute pas qu'il ne,,^ plaigne beaucoup de moi ; c^r j'ai beaucoup
 à me plaindre de lui ; et j'ai remarqué qu'on ne pardonne jamais
 plus difficilement , que lorsqu'on a tort. Il m'en feroit un bien

plus essentiel, qu'il ne le pense ^ s'il

CORRESPONDANCĬ

Jbrtiiioit léloigoement que wiu» avw «ri. poor moi. Cependant
 , jempR»- 5rai coffltte cenMl*>«« aucune ptécan- ^oa indigné de
 mon caractère. Puisque ^aus . onnoiMe» mon accusateur, c'ert

DE 3.J. ROUSSEAU. su (De Rousseau.)

A MonaiKvenci, le 9i mai 1769.

Vous avez fait , Madame , un petit ^uipro^uo \ voilà la lettre
 de votre heureux papa ; redemandez - lui la mienne , je vous prie
 ; étant pour moi y elle est à moi , je ne v^ux pas la perdre ; car
 depuis que vous avez changé de toli| Totre douceur me gagne , et
 je m'affectionne de plus en plus à tout ce qui me vient de vous. Ce
 petit accident même ne vous rend pas , dans mon esprit , un
 mauvais office ; et dût*il entrer du bonheur dans cette af&ire, on

ne peut que bien penser des mœurs d'une jeune femme, dont les méprises ne sont plus dangereuses.

Mais à juger de vos sociétés par les gens dont vous m'avez parlé, j'aToue

41S correspondance'

que ce préjugé tous seroit bien moins favorable. Je n'avois de ma vie ouï parl[^] de M[<] de S. < . », non plus que de M. M. • . . , dont vous m'avez fait mention ci-derant. Mon prétendu jugement contre vous a été controuvé par le premier, ainsi que mon prétendu voyage à Paris par TcHitre : je n'aime point à prononçât[^] \ je ne blâme qti*aYeC pumoissance ^ «t ne vais ^àtnais à Paris.

Qttë .faiut[^] il donc penser de ces messieurs-là[^] Madame[^] «t <|H[^]lle liaison doit exister <ntré tobs et dé'teUes gens ?

DE 3.-J. ROTISSEAU. ii5 (De fuHe,)

Le aa mai 176[^].

Jj A lettre qui tous appartient, et que TOUS daigner redemander, Monsieur, est allée en Suisse, comme vous avez dû le voir, par celle que le hasard a fait tomber entre vos mains. Je ne doute pas qu'on ne me la renvoie ; vous l'aurez assurément : elle ne convient qu'[^]à Vous, et doit faire, dans l'esprit de mon papa, un effet aussi boh que celui que la sienne a fait dans le vôtre. Il me connoit trop pour se méprendre au tott qui Y règne : il en conclura que je sui[^] en relation avec un homme du premier mérite ; ainsi je suis toute consolée de ma mé|)rise. Elle humilieroit ptiur tant bien un peuTamour-propte d'in autre ; car cette lettre ne prouve pas une grande

\$ii CORRESPONDANCE

tupériorité de sentimens entre vous et moi ; mais dans ma
fkrön de voir , ceux que j ai conçus pour tous ïgl ont pas besoin
d'être heureux pour être honorâbles.

Votre lettre ma étonnée au-delà de toute eiLpression ; quelque
mince opi* nion que j'eusse de M. de Sire-Jean je ue le croyois
pas capable de tant de fausseté ! Il faut être bien accoutumé au
mensonge , pour fabriquer une liis* toire pareille é celle qu il m'a
faite , et pour la débiter avec autant d effronté* rie 1 Je suis bien
fâchée que le mystère dont cent raisons m obligent d ^envelopper
notre correspondance ^ ne me permette pas de lui montrer votre
lettre. Je lenverrois chercher tout ex*' prés : on peut voir un im-
pudent , peut* être le doit-<on, quand c'est pour le confondre. Au
siuplus , Monsieur i cet

DE J.-J. ROUSSEAU. m5

homme n'est point de ma société : vout auriez bien dû le juger
à là façon dont je TOUS en ai parlé. J ai eu l'honneur dd TOUS
dire , qu'il avoit été présenté chez moi par Glaire , que je n*ai ja-
mais pu dé^abituer de m amener » malgré mol , tout ce qui met
le pied chez elle ; et qu'après sa troisième Tisite , que je n'ai
même reçue que parce que j'en atten« dois quelqu'aTantage pour
Claire^ j« lui aTois fait fermer ma porte irréTo* Gablement. La
crainte de faire de la peine aux autres , me met trop souTent dans
lé cas d en éprouTer moi-même ; j'ai Toulu ménager Claire, et je
ma auis sans doute fait, d'une connois* sance méprisable, un en-
nemi dangereux. Je TOUS prie , Monsieur , de na pas ranger M.
Maillard dans ia même classe que M* de Sir6-Jean« Ce Mon*
aieur MailUrd) que je connois aussi par

1x6 CORRESPONDANCE

Glaire^ est un homme très-honnête , qui m'a beaucoup aimée , et qui m'est encore attaché , quoiqu'il n'ait pu Être de moi que son amie (j'appuie sur cette circonstance , parce qu'il y a peu d'hommes dans l'éloge de qui elle pût entrer }. Il y a long-temps que je le connois ; il a l'estime de beaucoup de gens de bien. Il a des obligations, et nous n'avons rien à lui reprocher si ce.

n'est de voir trop présumé de son crédit , lorsqu'il se flatta de vous engagera venir chez moi. Il de voir effectivement dîner avec vous à ma maison , je crois , aux environs de Paris. Il m'a dit tout naturellement depuis , que vous n'avez pas pu y venir. Cela ne ressemblerait point à la conduite de M. de Sire-Jean; adieu, Monsieur je vous prie de vous porter mieux, et j'en suis enchanté. Je vous déclare

que, si je le puis, je vous ferai tant avancer cet été- dans les dispositions' favorables que vous paraissez reprendre pour moi , que cet hiver vous ne pourrez plus vous en dire.

P. S, Pardonnez-moi cette enveloppe. En vérité) je ne vaux pas ce que je vous coûte, mais en relisant votre lettre je m'aperçois que je n'ai pas assez justifié M. Maillard. - Beau coup de gens dont vous n'entendez point parler, entendent parler de vous :

il est tout simple qu'on- s'est flatté de lui faire faire connoissances avec vous ; et qu'on lui ait dit comme nouvelle que vous alliez venir à Paris. Je suis bien sûr , moi ; la chose n'est pas impossible , croyable) peut-être s'en est-il dit , et certainement je ne voulois pas mentir ; il est peut-être , il est sûrement dans ce

cas-là.

•it CORRESPONDANCE (27o Julie.)

Le »7 mai 1761;

Xisr arrivant hier de Pabb^ae de Bon- Secours , où je passe un jour de chaque semaine, je troirrai chez moi quatre Tolumes, -qui portoient mon adresse bien circonstanciée , et dont il me sembla que je ne comioissois pas récriture.

Je lea défioebd fiTsc empressemîent , et je fus d'autant plus encliantée de recon« n(4:trfl[^] l-auteur , au titre de Touvrage , que je ne m*attendois pas de votre part[^] Monsieur , à une attention si marquée.

Mais quand on m'apporta un second exemplaire desitiné à Claire ,. car on ne me j[^] vernit pas en même-temps , ma joie diminua de moitié. Pourquoi balancerois-je à vous avouer ce mouve-

DE J.-J. ROUSSEAU. %if,

ment ? J'ose croire quull n'est pas Coûtà -fait condamnable) puisqu'il s'est trouvé dans mon ame. Je me distingue assez parle degré d'attachement qqej'ai pris pour vous , pour qu'il me soit permis de souhaiter que tous me distin-

guiez aussi. D'ailleurs | ceci n*est pat une affaire purement de délicatesse : le présent que vous me faites > dont je sens tout le prix , et dont je vous faia de sincères remercimens , m'a d'abord sensiblement flattée. Celui que vous faites à Claire , me jette dans la plus critique position. Faite[^]moi la grâce de m[^]éçouter un xuoment , et vous con*cevrez combien ce double cadeau m'em*

barrasse. Il n'est pas vraisemblable qu'ayant rompu durement avec nous, ce que Claire croit, et ce qui seroit y saxis mon acharnement à vous écrire , vous nous envoyez vos ouvrages.; ceU

tso CORRESPONDANCE

,a Tair d un retour, que les dernières do vos lettres que Claire a vues , n'annonçoient point du tout. Si je lui donne Emile de votre part ^ elle me fera cent questions. Je ne sais point mentir ^ et je xie veux pa& ; à cet égard , lui dire la vérité. Elle , sa famille , et sur-tout son mari , ont pris si fort au grave la façon dont VoU6 m*avez traitée, que je déehoirois beaucoup dans leur ôpihion y s'ils savôient qu*elle ne ma pas rebutée. On blâme toupurs ce qu on ne feroit pas. Jamais ils ne me parlent de vous; je ne leur en parle pas non plus ; et la courte correspondance dont ils ont connoissance^ est , entr'eux et moi , au rang des choses non avenues. Tenez y Monsieur ,*vous m^obligerez infiniment •i vous voulez bien me permettre de vous reiivoyer \ Emile que vous m avez adressé pour Glaire : assurément jq

BE J.-J. ROUSSEAU, »i»c

serai foit*aise qu'elle Tait, pourra que ce soit moi qui, le lui donne«..Il faut même qu elle ignore que je le tiens ^e vous ; il sera tout simple qu'elle p^nsf que je Tai acheté, et tout simple aus^ qi;i en en .faisai9)t. grand cas-^ je^ le lui procure. Mon Dieu ! que je suis malhekireuse d'être enchaînée de tpu^ çoié^i Vous ne sauriez croire ce que me coûte le rôle que je suis forcé de jouer vis-à-vis de vous dans cette occasion. Pour lui donner une apparence plus honnête, il faudroit que dans le fond il le fût mbins. Il y a bien des sortes de liens pour une ame sensible , Monsieur . . . -.

J^ ferai pourtant ce que vous voudrez ; et ce n'est que parce que je suis disposée à suivre vos intentions à mes propres risques , que je fais partir cette lettre par la poste , au lieu d'en charger un de mes gens,, en vous renvoyant

n» CORRESPONDANCâ

▼ otre livre. Ayez la bonté de me mail* der promptement à quoi vous vous décidez : si vous persistez dans votre première idée, je ne puis trop tôt m acquitter de votre désespérante commission.

J aurois grand besoin , dans ce moment* ci, que vous me connussiez davan*»

lage ; • . . Adieu.

DE J.-J. ROUSSEAU. <aS

(jy» Raussean.) «

€e samedi 99.

JLj a preuve , Madame , que je n'ai point voulu mettre en égalité votr« amie et vous , est que son exemplaire vous a été remis, quoique j'eusse son adresse ainsi que la vôtre. J*ai pensé qu ayant une Hlle à élever , elle seroit peut-être bien-aise de voir ce livre; et comme ^e libraire le vend fort cher , et qu'elle n'est pas riche , j'ai pensé encore que vous seriez bien-aise de le lui offrir. Offrez -le lui donc , Madame, non de ma part , mais de la vôtre ^ et ne lui faites aucune mention de moi. Du reste , quoi que vous puissiez dire , je n'appellerai jamais ni Julie , ni Claire deux femmes^ dont l'une aura des seçrett

«si CORRESPONDANCE

pour la autre ; car , si j'imagine bien les cœurs de Julie et de Claire , ils étoient transparens Tun pour Tautre ; il leur étoit impossible de se caclier : centen»

tez-lrous, croyez-moi, d'être Marianne^; et si cette Marianne est telle que je me la figure , elle n a pas trop à se plaindre de son lot.

DE J..J. ROUSSEAU. 2sS

Le premier juin 1769.

«Lja force Ses circonstances pouvoit seule m'obliger à priver M""®.*** d'un avantage que j apprécie tout ce qu'il vaut. II m'en a plus coûté que je n'ai pu TOUS le dii::e , Monsieur ; et si Tat-tention que vous avez eue pour moi pouvoit ^ payet , en vérité , je Taurois achetée.

Vous ne voudriez pas que je me fisse vne seconde violence sans motifs et sans dédommagera ens , en faisant honneur à ma générosité auprès de M"»**** , de ce qu elle devoit à la vôtre. Yous n« trouverez pas mauvais que je vous ren« voie V Éducation ; je ne lavois gardée qu au cas que vous exigeassiez que je U présentasse de votre part , ce que j au* rois fait ; malgré toutes mes répugnan* ots I je. nren suis eo^pliquée. Sur-tout ,

Monsieur , ne voyez dans le refus que je fais de ce second exemplaire, que mon attachement à la vérité; soyez persuadé que j'ai accepté Fautre avec transport , et que je vous estime trop pour compter ce que je reçois de vous.

S'il faut être aussi heureuse que Julie pour prétendre à Thonneur de porter ion nom , j y renonce ; mais quelque qualité que vous me supposiez , si vous •upposez que je ne lui ressemble pas ,

comment voulez- vous que je sois contente de mon lot ? Ne Fa-
vez-vous pas iftiaginée telle qu'il faut èt^e , pour être bien à votre
gré ? Au surplus, que votre imagination me fasse grâce ou non , je
aie lasse de n'être connue de vous que par elle ; et si le préjugé
n'étoit pas contre ma visite^ je ne tiendrois pas à Tenvie d'aller
détruire ou perfectionner ridée que vous avez de moi. Je ne vous

DE J^X ROUSSEAU. %i^

dirai rien à* Emile ; je n*ai pas Toulu le lire qu'il ne fbt relié :
c'est une pré* caution que j'ai coutume de prendre pour les livres
des auteurs que j'aime.

Vos intentions seront reiàplies :

j^me**» l'aura. Malheureusement, sa fille est née trop tôt ,
pour être élevée suivant vos principes ; elle a actuellement quinze
ans. 'Mais, que dis-je? A cet âge 1 éducation est-^Ue achevée
.^L'estelle jamais.^ Quant à moi, je compte bien faire mon profit
de ce que vous en dites. Je veux que vous ayez travaillé pour moi.

Le refroidissement du temps m'a beaucoup affligée. A peine
goûté - je le plaisir d'espérer que vous vous portez mieux, que je
voudroîsvous savoir guéri ! Vous ne sauriez croire combien je
mlntéresse à votre santé. Quoique je haïsse les chaleurs , jusqu'à
préférer

m8 correspondance

rhiver à 1 été / vous m'avez appris à let supporter sans impa-
tience , à les désirer même. Julie auroit senti comme cela.

MaRIAN17S.

(De Rousseau.)

Vteaàeir \mn 1763.

J E suis mortifié , Madame , que mon exemplaire n'ait pu être employé , et peut-être ne tous sera-t-il pas si aisé de le remplacer que vous avez pu croire ;* car on dit que mon lirre est arrêté et ne se Tend plus. A tout éTenement y il reste ici à tos ordres» Je ne renonce qu'à regret à Tespoir de vous en voir disposer, et je TOUS avoue que la délicatesse qui vous en empêche n'est pas de mon goût. Mais il faut se soumettre ; noua parlerons du reste plus à loisir. Votre voyage est une affaire à méditer; car je vous avoue qne^ malgré mon état, j ai grand peur de vous.

t: ao

Oo CORRESPONDANCK (Du même)•

A M. M* , 4 jou^ ffix,

J*Aiy Madame» une requête à roue présenter. Le cœur plein de vous , feu ai parlé à M<^*. la maréchale de Laxemr bourg; et^ sans préroir Teffet de moa zèle y je loi ai inspiré le désir de savoir qui vous êtes , et peut-être d'aller plua loin. Elle ma donc chargé de vous demander la permission de vous nommer à elle, et je dois ajouter que vous m'obligerez de l'accorder. Mais, du reste, vous pouvez me signifier vos volontéa en toute confiance , vous serez fidèlr* mentobéie. La seule chose que je vous demande pour lacquit de ma commission, est, en cas de refus , de vouloir bien tourner votre lettre de manière que je puisse la lui montrer.

BE J.jr. ROUSSEAU. iSi

Dois-je désirer ou craindre la visite" que Tou\$ semblés me promettre? Je crois , en vérité , qu'elle m'ôte le repos d'avance : que sera-ce après Tévenement? Mon Dieu! que voulez -vous ve-

nir faire ici de ces beaux yeux vainqueurs désunisses? Ne sauroient-ils du moins laisser en paix les Genevois ? Ah ! respectez mes maux et ma barbe grise ; ne venez pas grêler sur le persil. Il faut pourtant achever de m'humilier y en TOUS ^disant combien les préjugés que TOUS craignez sont chimériques. Hélas !

mt n est pas d'aujourd'hui que de jolies Jbmme viennent impudemment insulter à Una misère j et me faire â-la-fois de leurs visites un honneur et un affront f Je ne sais pourquoi le cœur me dit que je me tirerai mal de la vôtre. Non y je ti'ai jamais redouté femme autant que TOUS. Cependant , je dois vous prév nir

23â. CORRESPONDANCE

que si vous Toules tout de bon faire c« pèlerinage , il faut nous concerter d'avance , et convenir du jour entre nous^ sur-tout dans une saison où sans cesse accablé d'importuns dé toutes les sortes, je suis réduit à me ménager d avance , et même avec peine , un jour de pleine liberté. Vous pouvez renvoyer la réponse à cet article à qu*elqu'autre lettre^ et n'en point parler dans la réponse à celle-ci.

Je n'ai encore montré aucune de vos lettres à M"^. de Luxembourg; et si je lui en montre^ et que vous ne vouliez pas être connue , soyez sûre que j'y mettrai le choix nécessaire , et qu'elle ne saura jamais qui vous êtes , à moins que vous n'y consentiez. Excusez mon barbouillage ; j'écris à la hâte , fort distrait , et du monde dans ma chambre.

DE J.-J, ROUSSEAU; â35 (Dé Marianne.)

« Le 5 ion 176».

A H ! Monsieur , et à moi < } u il faut parler de moi. A quel dessein aller entretenir M^{***}, la maréchale de Luxem^{*} iKmrgr y d'une femme dont Tunique am^{*}bition est maintenant d'être éternellement ignorée ? De grâce, ne me nommez pas : j'ai les plus fortes raisons pour vous en prier ; et d ailleurs , mon nom n'est ni assez connu , ni assez obscur y pour ajouter à mon éloge. Mon mari, ma famille^ tout respire ; le cœur m'en bat encore. Placée ailleurs, je me trouverois trop heureuse d'obtenir un rang dans Testime de M^{***}, la maréchale , et de TOUS le devoir ; mais. . . ma position me défend de travailler à la rendre

%H CORRESPONDANCE

meilleure. Je me hâte de vous répondre ; je tremble que vous ne preniez un jour de retard pour un acquiescement. Que ne me demandez-vous des choses que je puisse faire !

SE J.-J. ROUSSEAU. aSS (De la même. !)

Le 7 iuin 1763.

U E grâce y Monsieur , un mot qui me tranquillise sur TOtre sort : il couft^ à votre égard , des bruits fort itiquiétans.

Je saisi , à la vérité , que Paris est fertile en fausses nouvelles ; mais celles qui sont mauvaises y et qui le sont par- «xculiérement pour moi , me trouvent toujoats disposée à les croire. Et puis je t^rains toujours les carrières pour les ^ens qui osent dire vrai. Informez-moi , je vous prie , de ce que je dois espérer j vous devez cette marque de confiance à rînté^ét distingué qui me la rend né^{*} cessaîre.

(^ De Rousseau.)

A Montmorend, le 7 juin 176a.

Jl\ i^ ss u REz-Tous , Madame, je vous supplie j vous ne serez ni nommée, ni coimue : je n ai fait que ce que je pou- ;Vois faire sans indiscretion. Je Tisîterai y dès aujourd'hui^ toutes vos lettres ; et n'ayant pas le courage de les brûler, è^ moins que yo-fis ne l'ordonniez , 3 'ea oterai du moins avec le plus grand soin tout ce qui ppunroit servir de rensset' gnement ou d'indice pour tous recon- ^oitre. Au reste ^ attendez quelques jours à m 'écrire. On 4^1 que le parlement de Paris veut disposer de moi :

il faut le laisser faire , et ne pas compromettre vos lettres dans cette occasion.

DE J.jr. ROUSSEAU. ^57

Je r ouvre ma lettre pour vous dire que j'aurai soin d'&ter aussi votre ca* chet , et de mettre toutes vos lettres en sûreté : ainsi ^ soyez tranquille.

s5t CORRESPONDANCE (De Marianne.)

A H ! vous m^arez totalement oubliée.

Pourriez -vous séparer de mon idée, celle des mortelles inquiétudes que Totre position et votre silence doivent me causer ? Et manqueriez - vous dq moyens pour adoucir mes peines ^ si vous daigniez vous en occuper? Je ne sais comment vous supportez Torage; je ne sais où il vous a conduit ; mais je sens qu'il m*accable. Avoir à craindre tout-à-la-fois pour votre liberté , votre santé , et les sentimens que vous mV viez promis , c'en est

trop pour mon courage. La douleur s'est tout-à-fait emparée de moi; tout m'est devenu insipide; tout l'agrément de ma vie en est

retranché. Ce n'est pas que je veuille ^ous faire entenâre que vous soyez la seule personne dont le bien-être importe à mon bonheur : j'ai des amis de Tun et de l'autre sexei; leur nombre est petit , leur qualité est exquise , et ils me font goûter tous les charmes de l'amitié ; mais la situation d'aucun d'eux n'étant aussi intéressante que la vôtre , Vous remportez dans ce moment-ci sur eux tous. Ah! combien l'inestimable livre que vous m'avez donné , m'a coûté de larmes ! Combien j'en ai Versé en le lisant ! Combien Tef fte qu'il a produit m'en arrache tous les jours! Quelle Source d'amertume il ^ ouverte en moi !

Qu'il m'est cher dans tous les sens ! . . .

Mais si vous aviez jJrîs quelque 'confiance en moi \ si vous me croyez digne d'être votre amie , me laisseriez-Vous , comme le reste du monde ^ dans la plus

sio CORRESPONDANCE

profonde ignorance sur ce qui vous re« garde ? Ne pouvez-vous imaginer combien le ^ désirs de mon cœur appellent les épanchemens du vôtre ? Pensez-vous que tout rattachement que je vous ai marqué, ne fut qu'un simple amusement , ou qu'un manège de mon amour* propre , pour me f éhausser à mes propres yeux ? Ah ! Monsieur , je serois bien plus humiliée d'être capable de le feindre , qu'incapable de le sentir i Croiriez-vous encore que tout ce que je veux de vous y ce soient des lettres ?

Gardez-vous pour vous-même d'offenser par cette opinion une ame bien faite pour tenir à la vôtre , une ame que vous croiriez

vous-même avoir for« mée y si vous pouviez suivre tous ses mouvements? ^

Je fais passer cette lettre à M^^. de Luxembourg ^ par la poste , sans qu'elle

DE J.-J. ROUSSEAU. Ui

sache de qui elle vient , et sans aucune recommandation. Je ne sais quel usage elle en fera; mais je penche à croire qu'elle justifiera votre estime, en respectant un dépôt qui porte votre nom.

Adieu, Monsieur; si vous pouvez m'écrire sans danger pour vous-même , si vous le voulez, et que ce soit la crainte de me faire connaître qui vous retienne , mettez votre lettre sans adresse ^ sous une enveloppe à l'adresse de M'^^Ja marquede Solar. Faites mettre cette adresse par une personne de confiance , de peur que- votre écriture étant reconnue , le timbre de la poste n'indiquât où vous êtes , s'il faut encore le cacher , et sur-tout ne cachetez pas' avec, votre devise , tant pour vous que pour moi :

elle est actuellement trop connue; dirai-je trop prouvée ? Ah ! sans doute , s'il faut que j'en perde une liaison, que

fin CORRESPONDANCE

j'ai eu tant de peine à conserver • « • • Mai » j'attendrez-vous me connaître votre secret à moi-même ? Eh bien ! ne datez pas votre lettre ; faites-la mettre à la poste y à un autre endroit que celui que TOUS habitez. Si vous croyez de« voir prendre ces flétrissantes précautions , je vous donne ma parole de ne faire aucune recherche. Que je sache seulement que vous êtes ^ • • Je ne sais ce que je dis : ma délicatesse m'égare \$ toutes les entourbes sont inutiles ; il suffira que vous ne datiez pas votre lettre , puisque ne

me parvenant pas directement , lenveloppe qui seule portera le timbre , ne viendra pas jusqu à moi. Quant à M'^^ de Solar , elle n*en pourra rien conclure ; elle ne sait pas que c est vous qui marez écrit par son moyen , et je le lui dirai l>ien moins que jamais. Elle se charge de me rendre

ce service sans scrupule et sans curiosité.

Nen augurez pas moins bien de ses mœurs : rien de ce qui vient de moi , n est suspect aux yeux des gens qui me connoissent.

344 CORRESPONDANCE (De la même.) ^

LeaS juînetT769.

Vous savez si votre silence m^est sensible, Monsieur 4 vous connoissee mieux qu'un autre tout ce que vaut le plaisir de calmer les inquiétudes que Ton cause ; et ce que vous lui préférez , mérite sans doute d'être connu. Ainsi, je ne me plains pas de vous; mais je crois devoir vous dire , que j'adressai , le a de ce mois, une lettre pour vous à MTM«. de Luxembourg , parce que jl-ignorois où vous prendre. Si elle ne vous Ta pas fait tenir , pouvois-je le prévoir ?

C'est votre amie : en m'en rapportant à sa bonne foi , je me suis égarée sur vos traces : je n'ai rien à me reprocher.

DE J.-J. ROUSSE!BcP. siS

^i von) ares reeu ma lettre. • • • r j'étoufferai le murmure de mon cœur.;

Mal si contrasta quel di^oidina il cielo.

D'ailleurs , vous m'avez appris à souffrir; et je vous en remercie. Quelle science- pouvoit être pour moi d'un plus fréquent usage .« ^ Ne croyez pas que je me fasse honneur d'une résignation qui ne me coûte rien ; elle n'est point l'effet de mon indifférence ; plus vive que jamais sur 'ce qui vous intéresse^ je ne m'occupe qu'à recueillir tout ce que j'entends dire de vous; et Vair avec lequel j'en saisis une partie et rejette l'autre , décèle ai yeux de tout le monde des sentimens qu'on appelle partialité, et dont il ne m'importeroit point persuader que vous, qui ne pourriez vous méprendre sur leur nature.

Yotre éloignement m'a fait un effet

•46 CIMITESPOKDAIS^CE

quo je ne comprends pas bien moi-même : j'ai voulu perdre infiniment plus que je n'ai possédé. Aussi pouvoit-il arriver dans un moment plus désavantageux pour moi ? Vous désiriez presque de me voir ; mes lettres vous devoient précieuses; cela annonçoit un degré d'affection assez fort pour rem- plir mes vœux, et vous m'avez dit sur ce qu'il m'est permis de prétendre ; mais peut-être trop faibles pour résister à la diversion que votre déplacement et ses causes y ont faits. Monsieur^ je ne nie plus ni mon estime » ni mon attachement à prix.' De., quelque façon , que TOUS vous conduisiez avec moi, l'un et l'autre avoient inaltérables ; vous ne pouvez nuire à mon bonheur. Il est eu bien <notre^ d'obstacles^ si je m'en étois tenu à voir^ sans^ irer » et si ma déférence pour une femme d'esprit ne

il n'avoit pas engagée dans une démarche qui, me donnant plus de moyens de vous connoître, ne pouvoit manquer de convertir en sentimens mes opinions sur votre compte.

PerigUoso è <iercar quel die trorato Soddisfa si, qia più ton-
nenta assai Nontitrûvato:

Pourquoi Madaïpe m'a-t-elle excitée k rechercher votre amitié
P-Sans %^h encouragemens , je ne Taurois jamais osé :

ma timidité naturelle m'auroit tenu lieu de prudence* Que
d'alarmes elle m'ûroit épargnées ! Dans quelle anxiété vous te-
nez mon esprit! Aussi ^ c'est une témérité que d'espérer d'être
tranquille, quand on {ait dépendre sa tranquillité de ce qui ne dé-
pend pas^ de soi.

»i% CORRESPONDANCE

{Delaméme.y

. Le 10 août 1763..

J £ suis au désespoir ; votre silence ^ toujours cruel pour moi,
le devient plus encore par ^a réunion de plusieurs circonstances
qui , bien qu'elles n'aient aucun rapport' à tous, aigrissent la dou-
leur que votre oubli lië cause. Eh quòil en vous éloignant de ce
Paris > *que vous détestez et que j'abhorre , Vous semblez m'a-
voîr enveloppée dans la 'haine que vous lui portez? Moi, dont la
persévérance est peut-être sans exemple , quelque reconnu qiie
soit le mérité de son objet f moi, dont votre cœur étoit assez plein
pour avoir besoin de s'épancher dans celui d'une équi>^ voque
amie 5 car cette M"*®), de Luxem-

bourg a sans doute cMé à la curiosité de savoir avec qui vous
étiez en com<r inerce , ou du moins , de quelle nature étoit ce
commerce , dont on lui &isoit mystère. Si elle vous avoit enroyé
une lettre que je lui fis remettre pour vous , le 2 du mois dernier,
n auriez^vous pas pris sur vos occupations, quel* que sacrées

qu'elles pussent être , le temps de me dire que vous me saviez gré de mes inquiétudes ? Une maréchale de France croit pouvoir traiter légèrement tout ce qui ne s'annonce pas par des titres illustres , et ne s'aperçoit pas qu'au poids de la raison : rien n'est si léger que ces titres. Mais M^r Roguin , cet heureux et digne ami , que vous aimez , qui vous oblige , et qui m'a adressé une lettre pour vous ^

le 23 juillet , auroit - il je m'y

perds. De grâce , Monsieur , écrivez*

SEs CORRESPONDANCE

{ De Rousseau.) Blois - Tkbvni 9 leip «oAt 1768.

J'ai reçu , Madame , vos trois lettres en leur temps. J'ai tort de ne vous avoir pas à l'instant accusé la réception de celle que vous avez envoyée à M^r de Luxembourg , et sur laquelle vous jugez si mal d'une personne dont le cœur m'a fait oublier le rang. Parfois même que ma situation vous feroit excuser des retards auxquels vous deviez être accoutumée, et que vous m'accuseriez plutôt de négligence que M^r de L. d'infidélité.

Je m'efforcerai d'oublier que je me suis trompé. Du reste , puisque même dans la circonstance présente , vous ne savez que gronder avec moi ni m'écrire que des reproches^ contentez-vous, Madame,

SE X-J. ROUSSEAU. iSS

ai cela vous amuse; je m'en complairai peut-être un peu moi-même à vous répondre , mais cela n'empêchera pas que je ne « reçoive

Tos lettres avec plaisir j et que ▼otre amitié ne me soit toujours chère.

Vous pouvez m'écrire en: dpeikvtt ici , en ajoutant par Fontarli^r, vMais.il faut faire affiranbhir jusqu'à t'dmàriier^ ' ians qooi]»t lettres ne passent pas U £rontière.

' s5i CORRESPONDANCE

^ .{JOTL Marianne^)

. , , ' .[') -y Le3i.«côn769L .

J S «^i^s; ge^QW de.M?5« de ZouEem- }>ouiig., AlQP\$ieur y et je lui £3i« devant you3 , qai i(es le «eid %èàiom de 1 injure que ie lui. ai f^ite^ toutes les réparations que vous croyez que je Juijdaîa.

Qu'il me soit cependant permis de faire valoir ce qui peut diminuer ma faute, puisque , contre mon espérance , mon excuse ne se trouve pas en vous-même.

Si j'ai porté de MTM», de Luxembourg un jugement faux et téméraire , il n'a du moins pas été précipité ; ce nest qu'après plus de deux mois d'un silence désolant , que je me suis déterminée à soupçonner sa bonne foi. Il est vrai que rien n autorise une injustice \ ainsi ,

Dĩ J.^ . ROUSSEAU; mH

j*arûuè qiie , malgré toutes mes raisons, j'ai eu tort. Quant aux circonstances présentées , que tous prétendez avoir d& me faire supporter patiemment , de n^entendrâ pas parler de vous, cette allégation est uxle bêtise j'passet-rooi lo terme , et qui pis est , une bêtise de cœur. C'est précisément parce que vous étiez dans

une position où i avois tout à craindre , qu'il m'étoit plus insupportable d'ignorer ce qui Vous arrivoit.' Quelqu 'honorable y quelque belle que JP&t la cause de la révolution survenue dans votre sort , j'en craigpois les influences sur votre santé , et il me semble que quand on est ému par un intérêt si cher » on est bien pardonnable de mal combiner ses démarches , et de mal juger de celles des autres.

Si je suis bien informée , je vous dois des remercimens -, Monsieur ; et je ne

Ah6 CORRESPONDANCE

puis vous dire combien je sois flattée de la distinction qvte j'ai Ijj^ii de croire qu^ Toi)S m'avez accordée. On m'a assuré c[ue M. Lenieps et M. labbé d'Arty:

vous avpi^nt écrit, et que, quoiqu'ils fussent tous deux de vos amis , vous n'aviez; ç^icoce répondu ni à lun m â Tautre. La satisfaction que j'ai^tes6en,tie de cette préférence , auroit été bien-pluf pure , si je n'avois pu croire que vous eussiez cédé à mon impottunité. Pour* quoi vous ai- je écrit trois lettres^? C'est ma faute, et ce n'est pas la p^eniiéret fois que mon empressement me nuit auprès de vous. Mais aussi , peut-être ne m'auriez-vous pas écrite et une lettre de vous mérite bien d'être payée par la petite mortification d<5 ne la.devoir qu'à votre impatience. Vous voyez bien, Monsieur^ que je ne gronde pas tou* jpprs. Oli! comment vous , quiconnois^

BÉ J.J. ROTJSSEAT. %^

^z si bien le langage du sentiïcienti arezYQus pu le confondre avec celui de rhuneqr , et dire que je vous gron-r dois , quand je

n ai voulu exprimer que des inquiétudes ? ^ ^

Je vous envoie cette lettre , qui a ^éyk fait un voyage en Suisse , et que vou\$ ine redemandâtes da^is yn temps où je me ^t^o^s de Tespéi^ncç de vous voir. ^ Elle ne pi'a été renvoyée que depuis peu : peut-éi;re avez-vous oublié tout cela ; peyt-être ne vou\$ en souciez-vous plus. En ce ça\$ j il vous sera plu^ aisé de la bjpîler sans la lire , qu*^ Qioi de, négliger un^ chosie que vous ayez paru»

désirer,

C'est siug^liérçmeQt ^'y prendra pour vous plaire (objet que j,e ne perds pas^ ^e vue) , que de vous adresser de^ vers , quand on est femme et qif on a Ifi vos écrits» Aussi j f^-^l long-tempi^

mie ceux que je joins â cette lettre , sotil faits : c'étoit a:Kaartrue l'EducaHon parût ; je n'osai pas tous les envoyer ; la tournure qu'avoit alors notre commerce ne prétoit pas à cette témérité :

if me semble qu'il en a pris un autre , plus propre à me concilier votre indulgence ; et ce qui achève de m*encourager, c'est qu'on prétend que vous n'êtes plus si rigide sur l'analogie que doivent avoir les occupations d'une personne , avec les facultés attachées à son sexe* On m'a dit que vous appreniez à faire des lacets; peut-être n'est-ce qu'un conte, n'importe : je veux tenir la chose pour vraie, jusqu'à ce que mes vers, qui ne contiennent que des vérités , soient Teçus de vous , bien.-ou mal. Au surplus , vous devez me pardonner de penser en vers , quand je suis vivement afCectée; car c'est ainsi que j'en fais , et

VOUS ne deres pas ine savoir mauvais gré de vous communi-
quer ceux-ci, qui expriment quelques idées justes , et des senti-
mens que je ne croirai jamais vous avoir assez prouvée. Cet atu-
sement ne me fait point dédaigner ceux qui conviennent plus
spécialement à mon sexe ^ et sans doute à ma capacité : il n'em-
pêche pas que je ne sache coudre , broder , tricoter aussi bien
qu'il soit pos< sible ; que je ne joue du clavecin, de la guitarre , de
la harpe, que je ne veille avec le plus grand soin aux besoins et à
la conduite d'un domestique assez nombreux à mon gré , et assez
heureux au sien même : je n'ai point d'enfans ; et cVst en adop-
tant pour tels les gens qui me servent , que je sais m'en dédom-
mager. Vous croirez peut-être que la vanité , qui ne fait rien de
bon , m'a fait poète. Point du tout ; je ne crains

|6p CORRESPONDANCE

i^en- tant que d en avoir la réputation ; ç est iDalgré nioi quf
mon ix^ari me Ta donnée ; je ne prôr^e ni ne montre mesi yers ;
tX notamment ceux que Je von« ^nToïe , n'ont été Tys que d une
amie , pour qui je n ai riei^ de caclié , qi^i n e^t point celle que
voys ^connoissçz , et ^ont l^i|nérite me convient à merveille ;
cjE^v j JQ Tavoue , toute espèce de mérite n est pa\$ celle qu il
me faut. . . . Mais i^ çst temps 4e mapperceypir que ybilà Vne
lettre énorme ; il ine semble pourtant que si je m'en çroyois , jë-
criroi) encore long-temps. S^ cet exemple pouyoit TOUS gagner,
combien je me féli<>

çiterois de vous Fayoir donné ! Adieu ^ Monsieur ; pairiez-
moi de votre santç.; mais parler m'en quand, vous voudrez :

^çi ina vie je ne yons fers^ de reproches.

DE J. ^ . lipUSSEÀU, tf%

Leure daée du 19 mai y insérée dans la précédente.

Il 7 a bientôt un mois que jç ne youf ai demandé de vos nouvelles, Monrieur ; et très-certainement il ne s'est pas passé un seul jour sans qye j aie désiré d'en savoir. J'^i eu beau en imposer à ce désir , il ne s est point éteint ; mais en revancke , la crainte de vous importuner s'est affoiblie ; car , enfin , plus mes questions sont rares , mieux elles doivent être reçues ; ainsi je me détermine â tenter encore une fois votre complaisance. De grâce, man7 dez-moi comment vous vous . portez :

quoique de votre part j'aimasse bien de longues lettres , je sens parfaitement gue vous fichez avoir peu de choses é|

i6è correspondance

dire à une femme sur le compte de la« quelle vous aVez si désayantageuse-^ ment yarié ; et quelque brièvelnment que TOUS m'appreniez que vous êtes plus content de TOtre santé , je serai toujours contente. En effet, je m y inté»

resse assez pour que le fond emporte la forme. Avez-vous revu M. de Sire- Jean.^ Monsieur, est-ce au tort qu'il m'a fait dans votre esprit que je dois attribuer votre silence.^ Me Jugerezvous toujours avec votre esprit? Votre cœur ne sera-t-il jamais intéressé par la droiture et V sensibilité du mien .^ Je ne sais si je dois insister sur la réponse , et je reviens à M. de Sire-jFean. Je lai encore rencontré au Palais-Royal depuis que je ne vous ai écrit : vraisemblentil avoît été trop blessé de la réception que je lui avois faite le jour que je liii parlai de vous ; il ne m*a-

BK 3.^ . ROUSSEAU. à6i

borda point c[^]tte dermèrefoi[^]. J'avoue que j'en âis fâchée : j'en aurois tivé quelques luipières sur votre étaty et quelque désa-gréables que me . soient son ton et sa personne y j!^aYois tant d>nyie de savoir si les clialeurè ont produit le jbon effet que j en. attendois pour vous , que j aurois consenti à l'apprendre de lui.

Savez- vous bien, Monsieur, qu'il est fort désobligeant de ne pas répondre à une femme qui vous demande si TOUS voulez, ou non, qu'elle continue à vous écrire ; et que si vos ouvrages ne mavoient pas donné de vous une toute autre opinion , que celle que j'ai du général des hommes , je ne vous écrirois plus , dans la crainte de compromettre la pureté de mes sentimens ? Je crois cependant vous faire justice en l'attendant de vous , et je

i6i CORRESPONDANCE

me persuade qtie roùs h[^]atiribueres ina persévérance qu'à la haute estime que TOUS m'avez inspirée ; à ladmiration qde tout ce qui vous entend vous doit; et a Hieureûx penchant qui me porfeia ▼ «rs tottt homme distingué par son génie et par seà mœurs.

DE J.-J. ROUSSEÂt. lés

(De la même.)

Le iCceptembr* 176[^]4

S VOUS ai bien promis de ne plus vous tourmenter pour que vous m'é" crissiez, mais non pas de ne plus Tous tourmenter en vous écrivant ; et si par mallieur mes lettres vous tourmentent , vous seirez tourmenté \ à moins que vous ne preniez sur. vous 4[^] me le dire : auquel cas[^] le même motif qui m'a toujours fait parler, me fera taire .| je vous en réponds. Cela dit une fois, jusqu a ce que vous m ayez imposé silence , vous ne serez plus étonné àe

voir arriver des lettres de moi , au moment où vous vous y attendrez le moins ; et , comme il n'y aura rien de forcé dans votre eauictitude à me ré*

. t66 CORRESPONDANCE

pondre, rien n'empêchera que tous ne TOUS Y complaisiez, autant que tous pouvez tous complaire à me faire grand plaisir. Bien entendu que j'etit'^rai toujours le ton grondeur, quoique le ton plaisant ne m'aille point bien du tout, -et que tous ne tous prêtiez guères au ton de 4a confiance.

J'ai déToré Emile ; je Ta! relu , et je le i^elirai jusqu'à ce que le charme de l'expression ayant un peu perdu de son pouvoir sur mon esprit , je puisse me répondre que ce sont bien TéritaWelement les choses qui m'attachent. 'Vous écrivez si bien qu'il n'y a point d'illusion que tous ne puissiez faire* Cet ouvrage contient tant de choses auxquelles nous ne sommes point accoutumés ; et je l'aime tant , que je ne puis me défendre de me défier de mon attachement pour l'auteur, et des gazettes

enchanteresses du style. Il me siérait bien à moi^ femme, et femme élevée comme cent: Ànne les autres , de n'avoir point de préjugés à vaincre pour penser comme vous! Non , cela ne saurait être : vous avez séduit mon imagination-^* tfon. Cependant , il y a une petite circonstance qui me rassure , c'est que mon cœur n'a point pris le change , et que j'ai trouvé dans ce livre délicieux ytm certain tais-toi Jean-Jacques qui m'a fait faire la grimace ; et que je ne pardonnerais qu'à madame de Luxembourg ; devinez pourquoi ? ce n'est assurément pas parce qu'elle t!sx: maréchale de France.

Dites-moi , je vous prie , quel est le jeune homme dont vous faites un si' magnifique éloge page 363 de l'exemplaire que vous m'avez donné. Tout le monde croit que vous avez eu en vue

t68 CORRESPONDANCE

M. de Gizors : moi, je ne croirai ri^ i qpe Vous ne m'avez dit ce qu'il îavX croire. A prppos du monde , c'est qu^-r que choie de curieux que d'observer la d^fférencp dei opinions sur votre compte. Voi^ n'êtes indifférent â per* soime; les créatures priW-légiées que vos ouyrages ont formées ou rassurées , TOUS adorent , les autres vous détestent.

Et le moyen de ne pas détester un hon^me dont les écrits foudroient les Tice\$ chéris , . et dont les mœurs no laissent à découvert aucun côté qu'on puisse attaquer avec avantage ! Avoir toujours raison , soit qu'on dise ^. soit qu'on fasse , c'est être le Aéau de lamourrprppre des autres; et Pieu sait si Tamour-propre pardonna ! Adieu , Monsieur, voilà bien des mot\$ d^écrits, sans qu'il y en ait un seul de. ma teindre affection pour vo^s. Ma^ ,

Dï J.^ . ROUSSEAU. %6^

fpie dis-je ? Chaque mot que je tous adresse n en est-il pas une preuve ?

Quel autre eût résisté aux épreuves où vous lavez mise? Mais aussi , quel autre que vous mériteroi(4e l^pirei^?

sidt;:

x^o CORRESPONDANCE

(JD 6 Rousseau.) A Moden y le 96 septembre 1762.

J E suis encore prêt à me fâcher , Madame, de la crainte que tous marquez de me tourmenter par tos lettres.

Croyez, je tous supplie, que quand vous ne m y gronderiez pas , elles ne me tourmenteroient que par le désir dcn Toir Tuteur, de lui rendre me& hommages, et je vous avoue que de cette manière vous me tourmentez plus de jour en jour. Vous m'avez plus d'obligation que tous ne pensez de la douceur que je vous force d'avoir avec^ moi , car elle vous donne â mon ima-^ gination , toutes Içs grâces que tous.

pourriez avoir à mes yeùx^ et moins

DE J.-J. ROUSSEAlr. s^i

TOUS me reprochez ma négligence, plut TOUS me forcez à me la reprocher.

La femme qui me dit le iais-toi Jean^ac^ties n'étoit point Madame 4e Luxembourg que je ne connoissoii pas même dans ce temps-là ; c'est une personne que je n ai jamais revue ^ mais qui dit avoir pour moi une estime dont je me tiens très-honoré. Vous dites que je ne suis indifférent à personne.

Tant mieux ; jo ne puis souffrir lés tiédes , et j'aime mieux être haï de mille â outrance, et aimé v de même d'un seul. Qui-conque ne se passionne paa pour moi , n>st pas digne de moi.

Comme je ne sais point haïr , je paie en mépris la haine des autres , et cela ne me tourmente point : ils sont pour moi comme n'existant pas. A Tégard de mon livre , vous le jugerez comme il Vous plaira ; vous saVez que)*ai taii«>

i^s CORRESPONDANCE

jours séparé Fauteur de Thomme : oa peut ne pas aimer mes livres , et je n% trouve point cela mauvais ; mais qui* conque ne m'aime, pas à cause de mes livres est un fripon ; jamais on ne m'fitera cela de lesprit.

Cest en effet, M. de Gizors, dont j ai voulu parler : je n'ai pas cru qu on • s'yipût tromper. Nous n'avons pas le l^onlieui; de vivre dans un siècle où le même éloge se puisse appliquer à plu* sieurs jeunes gens.

Je crois que vous connoissez M. du Terreaux ; il faut que je vous dise una chose que je souhaite qu'il sache. J an vois den^andé par une lettre qui a passé dans ses mains, un exemplaire du mandement que M* Tarchevêque de Paris a donné contre moi. M. du Ter*.

reaux voulant m'obliger, a prévenu, 4djû à qui je m'^djces^pîs , et m'a en->

Vôyé un exemplaire de ce mandement par Monsieur spn frère , qiâ , avant de me le donner , a pris le soin de le faire promener par-tout Motiers ; ce qui ne peut faire qu'un fort mauvais effet dan^ un pays où les jugemens de Paris ser« yentde règle, et où il m'importe d'écre bien voulu. Entre nous il y a bien de la différence entre les deux frères pour le mérite. Engagez M. du Terreaux , si jamais il m*honore de queIqn*envoi ,de ne le point faire passer par les mains

de son frère , et prenez , s'il Vous.

plaît , la même requête pour vous.

. Bonjour^ Madame^ si vous ressem-r

blez â vos lettres, vous êtes mon ange ^

si j'étois des vôtres, ie vous ferois ma

prière tous les matin³.

»⁷ⁱ CORRESPONDANCE

(De Marianne,)

³Le premier octobre 1769*

£Lr sz - V o u s reçu une lettre de moi, datée du 3i août , qui avoit été confiés à M. du Terreaux y et 'qui en contenoit une autre arec une pièce de vers , dont l'intention du moins uieritoitun éloge?

Ce que vous me dîtes de l'usage que cà M. du Terreaux a fait du mandement qui vous étoit destiné, me donne des soupçons que vous confirmez encore ^ en me disant : je crois que vous con* noissez M. du Terreaux. Qela exprime un doute que vous n'auriez pas, si vous aviez reçu la lettre en question ; car, je vous Y mandois que je le connoissois^ quoiqu'il ignorât mon commerce avec TOUS. D'ailleurs , quelquihdifférent qu«

DE J.-J. ROFSSEAU. ayS

TOUS soyez aux louanges qu'on tous donne , il n'est pas naturel que tous ne fassiez aucune mention de mes lettres et de mes vers ; tous devrez croire que je sais supporter une critique ; «t pcaindre a\$sez dé me inot-tiier, pour ne -pas me faire seicdr que je n'en suie pas digite. Répondefe-oioi stuvle-champ, je vous prie , Monsi^rcloepoint mérite d'être éclairci^ avant qtrie)eTotis fessé le j^ orifice de mettre M. du Terreaux 4lans mon seci^t r ce^que.jene balan^ cerjBa pas à faise dès que vos intérêts le

de^iandejot. Adiéb.^ Monsieur , puis- .qjae TOUS .êtes ^llé si }oin> ne vous mon*trez pas si aimable : th^us me laissez déjÂ assez de choses ^ ngreite»:'.

A7(CORRESPONDANCE

(De Rousseaiu)

A MotMxs^ le 5 octobre 1769.

J 'ai reçu daoa leur temps , Madame / .la lettre que tous m'a-vez envoyée pat M^ du Terreaux 9 et Tépître qui y étoit jointe. J ai oublié de tous en remercier; j*ai eu grand tort^ mais enfin je ne jaurais faire que je ne Taie pas oublié.

Au reste,- je pe sais point louer les louanges quonme donné , ni critiquer les vers que 1 on fait pour moi , et comme je n*aime pas qu'on me fasse .plus de bien que je nen demande ^ je n aime, pas non plus à remercier. Je suis excédé de lettres , de mémoires j de vers, de louanges, de critiques , de dissertations; tout veut des réponses, il me faudroit dix mains et dix secré*

DE J.J. ftQtJSSEAïï. ^77

taires ; je n^y puis plus tenir. Ainsi, Ma-^ dame, puisque de quelque manière que je m'y prenne , tous avez lobstinatiozi d exiger toujours iiné prompte réponse^ et Fart delà rendre toujours nécessaire, je vous demande en grâce de finir notfe commerce, comme je vous demanderois dfele cultiver dions'un autre teidps*

pourtant moyen de me senrir d*ex-* pressions propres à lever 1 équivoque ^ mais grâce à ce que vous m aves en-^ vironnée d'écueils , ce seroit éviter Carybde pour tomber dans Seilla. Je n'ai point oublié que vous m'avez dit que j etois de mon quartier.

Oui :)« suis du quartier où je demeure , comme TOUS êtes du siècle où vous vivez. Ce<^ pendant, tout déplacé , tout injuste qu'étoit le mauvais compliment que vous avez prétendu me faire , il met mie gêne affreuse d'^s ma façon d agir avec vous.

J'ai rêvé de vous toute la nuit.

Quoique je sache bien quel cas on doit faire des rêves , un de ces dangereux préjugés d enfance y que la raison combat trop long-temps sans succès y ajoute à mes inquiétudes sur votre ^nté , et me détermine à vo^s récrire»

DE J.JT. ROUSSEAU. sS>

Je TOUS avoue cette foiblesse , d'autant plus volontiers , que je croirai toujours faire un bon marché , quand je vous & donnerai lieu de penser que j'ai l'esprit .

moins fort^ et le cœur plus sensible que vous ne l'aviez imaginé d abord. Il m'est aussi bien venu dans la tête que TOUS étiez convenu avec vous-même y , en consentant à prolonger notre correspondance, de n écrire qu'une fois quand je vous écrirais deux ; et qu'en conséquence-

qu'en conséquence vous attendiez une autre lettre. Si^^ cela est^ j^ souscrirai à cet arrangement quand je n'aurai pas de raisons particulières.

culières de compter sur votre exactitude ; mais je vous prie , ne le poussez, pas plus loin ; car si-. l'esprit d ordre vous saisissoit au point de vouloir com^c penser la valeur par le nombre , il?

faudrait tout au moins que je vous

écrivisse autant de Lettres, que left

iH CORRESPONDANCE

yfttres contiennent de lignes. Adien , Monsieur , de l'éloignement , du si* ' lence j du £n>id , peut - être de la froi* deur
.et vous voulez pourtant qae je sois toujours contente !

DE J^ . ROUSSEAU: s83

(Da la même.)

Le 9 novembre 17^.

J'ai reçu, Monsieur, le 25 du mois^ dernier , votre lettre du i5. Vous ne savez sans* doute plus combien elle ' étoit dure ; et je. ne vous le rappelle , qu'afin que vous n'imaginiez pas qu'ayant commencé à vous écrire par enthousiasme > je cesse par humeur. Ce même jour , ^5 , M. du Terreaux vint me voir; je lui £s part du sujet de plainte que vous avez de monsieur son frère : il m en parut pénétré , et m'assu* ra que s'il étoit assez heureux pour avoir encore quelque chose à vous faire parvenir , il prendroit ses me--
• sures de façon que personne n en pour* roit disposer. Je suis fâchée que vous

a64 CORRESPONDANCE

ayez chargé M. de Rougemont de Ix même commission : cela annonce un défaut de confiance en moi , qui me paroît déplacé en vous , et dont j'avois déjà prouvé Tinjustice en prévenant le zèle de M. de Bopgemont.

J'ai donné V Éducation à Ma-^ dame *'^* ; c'est tous taèvae qui me la- Tez fournie. Un des trois, exemplaires que vous avez permis qu'on délivrât à M. de Rougemont , étoit pour moi , et destiné k cet usage : vous savez qui a eu les deux autres, ie crois

avoir rempli toutes vos intentions , Monsieur , il ne jne reste plus qu'à vous expliquer les miennes.

Je nai jamais eu d autres mes, en cherchant à vous engager dans une coi^spondance suivie , que de profitec de voa lumières , et d'avoir des nou-t vçlle^ sÔTQs 4 une \$a«kté qui m'est chère,,

et Eur laquelle le public fait trop courir de bruits faux , pour qu on puisse s'em rapporter à lui ; mon premier but a été manqué de prime-abord , par la totup* nure que tous avez donnée à vos lettres , et je d'en suis point étonnée ; unliomme fort occupé s avise rarement 4e dissenter avec une femme, sans sa* voir si elle est capable de lui répondre j ou même de lentendre. Quoiqu'un des deux objets que mon. ambition s'étoic proposés m'échappât I celui' qui me restoit suffisoit pour me rendre notre commerce infiniment précieux ;. mais quelque pressant que soit l'intérêt qui me porteroit à faire de nouveaux ef <« forts pour le retenir, je labandonne.

J aurai du moins le plaisir d avoir faib lotit ce que j'aurai pu faire pour vous je vous épargnerai des instances inû*' tile^^ fatigantes , et à la fin odieuses.

Plus nous avons] ame bonne ^ et plus , malgré nous-mêmes, nous savons mau- ' rais gré à quelqu'un qui ne nous a janivtis souhaité que du bien y de nous prouver sans cesse que nous lui faisons du mal. Persuadée de cela , Je désire de tout mon cœur que vous m'oubliez; et je m'engage à ne jamais vous faire ressouvenir de moi. Au surplus , ce n'est pas votre faute si j'attache à ce qui vient de vous , assez de prix pour être sincèrement , afEigée d'une privation que les circonstances rendent nécessaire : si elle

laisse dans mes jours un vide difficile à supporter, 'c'est l'affaire de ma raison que de le remplir :

en vous prêtant à mes désirs , vous ne Tous êtes pas rendu comptable de ma tranquillité ; et accablé de toutes les importunités dont vous me faites le détail , il est tout simple que le retrans<«

clément que vous jugez à. prpj^os de £àire dans vos liaisons épistolaires ^pibe sur iQpi : je me xends. justice.; et le parfait attachement . que je tous ai voué, ne sera point olt^ré de. c^ que Tous .me la rendez aussi ; ce. n'est pas de Tpus que je dois ine plaindre, c est .du sort t^ui fl&*a pas mi^ en moi>que qui!

, falloit. pour ^ue j obtîntae de Tous une préférence que j^au-rois si bien sentie.

^ Vous n'aimez pas , dites-vous, qu'on vous (asfe plus de bûen ^ue. vousnen demandez^.Ne pensez pas, Monsieur, que je sois assez vaine pour .avoir cru vous faire du bien, en en dÊsant de ,TOus. Je sais trop que personne n a moins que vous besoin d etce loué ; et qu'aucunes louangesn^ie méritentmoins d'être re-gardées comme un èien que les miennes. J'ai dit ce que je pendis j je penserai toujçurs ce que j'ai dit ,

àis

îeCterafTecj^as de hanteor qoe îaskaby les hommages que mon aâHnzatÎQtT TOUS piésente. £h! qu'est-ce qoe tos procédé» pour moi pcorre&t eonclsie contxe TOK Tertns^ et tos o w T ijges ?

Un g^iie comme le TÔtrCy Yaste^ profond , occupé deTues gêmérales, Tole* rent à ronî^en toute Tattention qu'il donneroit

à la satisfaction d'un être inutile y isolé , médiocre en tout sens
^ tel que moi! Toute ma Vie je lespecterai vos moeurs , f estimerai
vos écrits, j'adorerai vos talents, et }e chérirai Totre personne,
sans que cela tous oblige -à rien. Adieu , Monsieur; fâtes grâce à
la longueur de cette lettre : rien ne doit encourager l'indulgence
comme la certitude de n être plus mise à Tépr^re^ et tous l'aitez.

DE J.-J. ROUSSEAU. «89 (De Rousseau.)

Motien, ai novembre 1769.

V m* a duH, ma iumi piacù Q
faut se rendre. Madame; ie se^is tous le»
jours mieux qu'il est impossible à mon
cœur de vous résister) plus je gronde ,
plus je m'enlace; et à la manière donc
vous me permettez de ne vous plus
écrire , vous, êtes bien sûre que n être
pas prise au mot. Oui : tous él^
femme y je le sens à votre ascendant
sur moi , je le sens à Totre adresse , et
il y a long-temps qu(p je ne m'avise plus
d'en douter. Je ne tenterai donc pjus de
briser ces chaînes si pesantes que vous
me ^^onnez si légèrement ;. m^s. da

grâce y allégez-ⁱ le poids voi^s-jiuême ,

soyez aussi bonne que charmante ^{acm: %}

%⁹à CORRESPONDANCE

ceptez mes hommages en compensation de ma négligence , et ne comptez pas si rigoureusement avec votre serviteur-

Il est certain , Madame , que j ai eu tort de parler encore à M. âe Rougemont dé ce que je vous avois dit au isuiet de M. du Terreaux[^] mais la manière dont vous m'aviez répondu[^] me faisoit douter que vous en parlassiez à Monsieur son frère, et il convenoit x[^]ependant qu'il le sût : voilà, non 9*excuse, mais la raison de mon tort.

Je vous prie , Madame , d être bien persuadée de deux choses ; Tune, que si TOUS eussiez gardé avec moi le silence que i'avois mérité , je n'aurois eu garde de vous laisser faire , du moins jusqu^U^à m'oublier ; pour peu que vour Missiez encore différé à m écrire , je vous aurois sûrement prévenue ; et quelque

DE Ji-J. ROtTSSEAU> 99[^]

touché que je «ois de votre lettre, je suis presque fâché que tous ne m'ayez pas donné cette occasion de tous marquer mon empressement et mon re-[^] pendr. L*autre vérité que je vous sup« plie de croire , est que bien que Fon ne se corrige plus à mon âge , et que je ne puisse sans tous tromper Toue promettre plus d'esactttude qiie par le passé 9 j'ai pourtant le cœur pénétfi[^] de Tos bontés , et très - sélé peur m'-en rendre digne. ToUà , Madame , que j'écrive ou non , sar . quoi tous devin toujours eoeipter.

à^k CORRESPONDANCE

(De Marianne.)

Le aS BOfembrè 1769^

Oi Tons ne rnaviez pas interdit les qqerelles , 'j*en aurois une bonne à vous JBsiire sur rotre phrase italienne :

pouvoit^on rappliq[uer plus mal ? Je vous plais , dites-You : ah ! dites plu** tôt qu a titre d amusement vous vous plaisez à m'occuper. Vous n avez pas mieux rencontré en m'accusant de TOUS âatter , ce n'est point au hasard que je dis en ni accusant : je pense avec Voltaire, avec qui toutefois je m accorde rarement , que

LWtle pins innocent tient de la perfidie ,

La franchise de mon caractère repousse toute idée de séduction : si j emploie

quelquefois des moyens heureux , c>st riu^tinct , et non la réflexion , qui me les suggère ^ les ressources de ladressa me paroissent indignes de moi ; et, loin que j'aie voulu vous gagner , je voudrois avoir le courage de me fâcher de ce que , par un retour inattendu , vous venez de donner un nouveau degré de vivacité à un sentiment dont la seule existence"* est de trop. Je ne puis nier cependant que mes regards ne se détournent souvent des inconvénients de ce retour , et ne se fixent avec complaisance sur ce qu'il a d'agréable.

Mais , jugez si je veux vous flatter , je vous cite Voltaire.

Puisque je suis encore dans le cas de TOUS écrire , Monsieur , il faut que je TOUS fasse une question à laquelle j a-^ Tois renon-

cé ; et , pour être en état d'y répondre y il faut que vous essayez
un

J94 CORRESPONDANCE

narré d autant plus ennuyeux que je narré fort mal : prenez
donc patience , et écoutez :

U 7 a quelque têtardé que j'-allai à une assez sotté comédie, ti-
rée des contes de Marmontel , et intitulée le prétendu -philo-
sophe . . . non , c'est le philo^ êophe prétendu \ il faut être exact.

Le public encore plus sot que cette pièce, croyoit y voir des al-
lusions sans nombre , et votre nom retentissoit tout autour de
moi. Comme ma loge n'étoit pas louée , il y étoit entré des
hommes que je ne connoissois pas ; et ils remplissoient les entré-
actes par une conversation très>Tiye sans votre compte. Pour j'en
boxihémer , il s'en trouva un bien digne de faire votre apologie^
par 1 eq>rit et la chaleur qu'il y mettoit. L'attention avec laquelle
je recoutois, la satisfaction qui m'alloit jimpit

DE J^ . ROUSSIE Aïï. ±^

mes yeux , et l'approbation que mon air donnoit aux inagni-
fiques éloges qu'il faisoit de vous, rengagèrent à m'adresser la
parole. Oh! sans cette décence par fois si ridicule , comme je lau-
rois prévenu. Enfin ^ sans beaucoup parler, je trouvai le secret
de faire taire les autres^ et la conversation se continuait seule-
ment entre mon inconnu et moi. Je ne puis pas vous>

rendre tout ce qu'il dit de vous ; il sembloit que je fusse son
génie : aussi Fentendois-je avec autant de plaisir qu'en procurent
les triomphes de Tamour-propre^ mais revenons à mon ora-
teur. Il dit qu'il vous connoissoit beaucoup qu'il vous avoit vo

pendant trois ans à Epinay^ qu'il vous avoît Tobligation de tout ce qm valoit quelque chose en lui» ; qu^m jour d'entretien avec vom^ étok pour U9;

esprit bien disposé,, plus utile qae'Mix ans d expérience ; que vos discoure étoient aussi lumineux que vos écrits ; que TOUS lui aviez donné des conseils qui vous avoient acquis des droits éternels sur sa reconnoissance ; que votre commerce étoit aussi doux (j'au* rois pu Tarrêter là) que vos talens sont supérieurs; enfin que vous aviez poussé la complaisance jusqu'à mettre en musique quelques vers qui étoient échappés au. dérèglement de son imagination. Voilà une partie de ce qu'il me dit ; venons à son signalement. Il est d'une taille médiocre ; il porte ses cheveux^ il est brun, et dune assk jolie figure. Il a le visage rond , lair jeune, les yeux très- vifs, lelocution très-facile , et le maintien très-honnête. A 1 égard du son de sa voix^ celle qui chante vos louanges ^ ne sauroit ma

DE J.-J: ROÏSSEAU. 197

paraître rauque ; il est mis sans affectation de négligence, ni de luxe ; mais ce qui lui est plus particulier , c'est qu'il a au défaut du sourcil droit , da côté de la tempe , un poireau trop con« sidérable pour n être pas remarqué. Si cet homme n est pas un menteur , tous devez le connoître. Qui est-il ? "V^jilà ce que je voudrois savoir ; ce désir ne doit pourtant pas hâter votre réponse , il ne me persécute pas. Ne m'écrivez que quand il vous plaira : même , quoi que j'en aie pu dire , le moins sera le mieux. Ne suffit-il pas d'estimer un homm^ dont on ne peut pas seulement attendre les douceurs de la société ? Si nos penchans nous appellent à l'amitié , nos positions nous ren« voient à Testime.

Adieu, Monsieur, ne me dites plus qu'il y a long-temps i|ue vous ne doutez pas que je sois

S98 GORRESPONDANÇS

Esinme ; il y a long-temps aussi que je ne i^e plains pas que vous en doutiez;, et si je ne sentoie à combien de modestie cette qualité m'oblige , j'oserois mer plaindre de ce que vous le croyes trop.

Bi; J.*J. ROUSSEAU. 199 (De Rousseau»)

A Metien ,1e iS déeemhra §76».

OU.K le coup, Madame, vous auriez contenle de mon ej^acd-code , ai j V <yoi\$ pu suivre , en recevrait irotre dcrinière lettre , la résoliit.ion que je pria d Y répondre des le lendemain; mais •il est dit quQ je voudrai toujours vous plaire , et que j^ny pieu: viendrai jamais.

4Jne laauditiiB fieTfe est venue traTerser ;ines Ixmnea résolutions i.cdle m*a abattu au pointd'engarder le.lû ; oe jquinem'écoit jamais arrivé dam mes plus grands ■ mauy. Sam doute le bon u^age que je vottlois faire de mes forces , m'a aidéià .les reeouT-Ver , .et je me syis dépêché de guérir ,pQur vous .ofirir les prémices, de 'jpa .conTalescencei si tant^est pourtant

Soo CORRESPONDANCE

qu on puisse appeler conyalescence Vi^ tat où je suis resté.

Je voudrois , Madame , pouvoir vous donner réclaircissement que vous désirez sur Thomme an gros poireau , et je voudrois pour moi-même connoitre un homme qui m'ose louer publiquement à Paris-; car , quoique je doive peut-être bien plus à Vous

qu'à lui la chaleur de son zèle , ce qu'il a dit pour vous complaire me le ^ait autant aimer que. s'il lavoit dit; pour moi. Mais ma mémoire ne me fournit rien d applicable en tout au signalement que vous m avez donné. J'ai fréquenté dix ans Epinay et la Chevrete ; pendant ce temps*4à , on a représenté beaucoup de pièces .et exécuté beaucoup de divertîs' semëns, où jai quelque-fois fait de la musique, et où divers auteurs ont fait des paroles. Mais depuis l<>rs , tant de

DE J.-J. ROUSSEAtf. ïoi

choses me sont arrivées , que je ne ma rappelle tout cela que fort confuse* ment. Le poireau sur -tout me déso* riente ; je ne me rappelle pas d'avoir vécu dwAs une certaine intimité avec quelqu'un qui en eût un , si ce n'est , ce me semblé , M. le marquis de G/oixmard , qui , à la vérité , a beaucoup d'esprit , mais qui n est plus ni jeune , ni d'une assez jolie figure, et auquel je ne me siiiis sûrement jamais mêlé de donner des conseils.

Il est vrai y Madame , que je ne doute plus que vous ne soyez femme; vous me Tavez trop bien fait sentir par l'empire que vous avez pris sur moi , et par le plaisir que je prends à m y soumettre; mais vous n'avez pas à vous plaindre d'un échange qui vous donne tant de nouveaux droits ^ en vous lais-

hnt tous ceux que je voulois revendi-

90s CORRESPONDANCE

quer pour mon sexe. Toutefois puisque TOUS deviez être Cemme j tous deyies bien aussi vous montrer. Je crois que votre figure me tounnente encore plus que si je lavois vue. Si vous ne voulez .pas me dire comment vous êtes faite , -dites -moi ^onc du

moins comment vous vous habillez , afin que mon imagination se fixe sur quelque chose que Je sois sûr vous appartenir, et que je puisse rendre honunage à la personne qui porte votre robe , sans crainte de TOUS fttre une infidélité.

DE J.-J. ROUSSEAD. SoS

(De Marianne,)

Le 93 décémhre 1769.

J E ne TOUS ayois pas pressé d'être exact Y Monsieur \ je n'espérois pas que TOUS le fussiez. Vous ne me deviez point d'excuse : il auroit mieux valu me laisser ignorer Tos bonnes dispositions pour moi , que de m apprendre Taccident qiii en a retardé Teffet. Me voilà bien avancée de vous savoir à cent lieues de xnoi , dans une convalescence qui mé* rîteroit le nom de maladie ! Il n'est pas question d envoyer à Motiers , comme à Montmorenci , savoir comment vous vous portez ; la poste est mon unique ressource , et mon imagination la laisse

bien loin derrière elle. Si je n'ai pas de

Tes nouvelles jeudi, je ne vous le par-

ti CORRESPONDANCE

donnerai jamais. Quand tous vous portez bien, taisez-vous aussi long-temps qu'il vous plaira; mais quand je vous suis malade, ne dussiez-vous me dire qu'un mot, parlez, afin de me prouver qu'il n'y a rien de pis. J'aurois mille choses à répondre à votre lettre; mais je n'ai pas l'esprit assez libre pour cela.

Je sors moi-même d'une indisposition inquiétante; j'ai actuellement mal à la gorge, et un autre mal encore plus importun y dont vous pouvez seul me guérir, les alarmes que vous m'avez données.

DE J.-J. ROUSSEAU. 305

(De la mime*)

Le premier janvier 1763[^]

Vous avez eu beau me dire, je n'aime pas que l'on me fasse plus de bien que je n'en demande, tous ne pourrez pas me savoir sérieusement mauvais gré d'oser vous offrir un al« manach, [^] dont la forme m'a paru commode pour quelqu'un qui écrit beaucoup. D'ailleurs, si une aussi petite attention peut être considérée comme un bien y c'est à moi que je le procure, puisque je m'assure le double avantage de me rappeler à votre souvenir tous les jours de votre vie, et de vous donner en même-temps un témoignage du mien. Adieu, Monsieur: Dieu seul est 'assez puissant pour répandre sur vous

tout le bonheur que je vous souhaite,

So« CORRESPONDANCE (De Rousseau. }

A Matien , le 4 janyier 1763.

u E reçus , Madame , le 28 du mois dernier, votre letti[^]e du 23 , par laquelle vous ime menaciez de' ne me pardonner jamais, si votrs n'aviez pas de mes nouvelles lè jeudi 30. J ai bien senti totit ce qu'il y avoit d'obligeant dans cette menace ; mais cela rie m'en rend pas moins sensible à la peine que vous m avez fait encfôûrir ; car vous pôuvea bied donner le âtar dû faire l'impossible , mais non pas l6 moyen d'y réussir, et il étoit dé tûuté impossibilité que vous reçûssiei[^] , Je 36 , la l'éponse à une lettre que j 'a vois reçue le 28.

Je suis à -peu -prés cotûnoie jeiois « ({uahd je Vous écriYis. L'Jiiver est si mde ici , qu*il m'est très-difficile de lô[^]

soutenir dans mon état. Ce n'est pas du moins sans souffrir beaucoup, et sans sentir que ne me permettre le siïence que quand je me porterai bien [^] c'est ne me le permettre que quand ye serai mort. J espère » Madame , qua cette lettre tous trouvera bien rétablie de votre mal de gorge [^] c'est un mal auquel il me paroît que vous êtes sujette ; c'est pourquoi je prendrai la liberté de vous donner un des récipés de ma médecine ; car faî été fort sujet aux esquinancies étant jeune ; mais [^]ei appris à m'en délivrer lorsqu'elles commencent y en mettant les pieds dans l'eau chaude, et les y tenant plusieurs heures. Ordinairement cela dégage la gorge, soit en attirant Thumeur en bas , soit de quel-qu'autre manière que j'ignore : je sais seulement que la recette a souvent du succès.

J'aimecois , Madame, à convenir avec vous à mon aise ; votre esprit est net et lumineux ; et tout ce qui vient «le vous, m'attache et m'attire y à quelque petite chose près. Pourquoi faut-il que la nécessité de vous écrire si souvent m'ôte le plaisir de vous écrire à mon aise ? Je voudrais vous écrire moins fréquemment, el fécirais de plus grandes lettres ; mais vous exigez toujours de promptes réponses ; cela fait que je ne puis vous écrire que des billets fort mal digérés et fort raturés.

(De Marianne.)

Le 15 jan^r 1763.

Jbi H , mon Dieu ! par où commencer ?

J ai un million de choses à tous dire ; car, indépendamment des réponses qu»

je dois k deux de vos lettres , il faut bien que je tous parle un peu du silence qui les a séparées. Allons , malgré le compliment que vous me faites sur la netteté de mon esprit , dont vous ne pouvez juger que par l'ordre que vous trouvez dans mes lettres , je ré« pondrai d'abord à la dernière des vôtres, parce qu'elle contient un article qui excite ma reconnaissance , et que ce sentiment doit avoir le premier rang par- tout. Je vous remercie donc
Ae.n sincèrement^ Monsieur , de votre

Sia CORRESPONDANCE

résumé ; j'en ferai usage dès que l'occasion s'en présentera. Il m,*est actuellement inutile y mon mal de gorge étant entièrement dissipé. Cela De m'empêche pas qu'il ne me soit très - précieux^ éomme preuve de l'intérêt que tous prenez à ma santé. Mais quelle différence de cette recette à l'aimable enthousiasme

qui Tous fit dire, il y a quatorze mois : Ah ! ces maudits méde^
einsj ils me la tueront avec leurs saignées! Aussi dâQ9S ce temps
-là, i'étois votre JuKe , et depuis que je De le suis plus , je ne tous
suis plus rien', du moins à mon avis. Monsmir , je tous en prie ,
ne me faites point de procès, comme par le passé , de ce que je
soibligne , ce que je rapporte de vos lettres.

Comme il n'y a pas d'apparence qu« TOUS teniez registre de
ce que tous m'écrivez, et que beaucoup d'autres

DE JJ. ROUSSEAU. 5u

choses que moi y et ce qui a rapport à moi , passent par votre
tête ; sans celte précaution de ma part , vous ne sauriez à quoi }e
réponds , ni qui de nous deux a dit ce que je répète. D ailleurs , je
n'écris jamais si bien que quand je TOUS copie ^ et je n*ai point
d'arantages à négliger.

Tout ce qui rient de iloî , vous attache f t TOUS attire y à
tfuelque petite chose près y dites -tous. Cette petite chose me pa-
roît aroir de griands inconvénients, sur-tout si elle afFoiblit 1 effet
agréable que le reste pourroit tous faire. De grâce , dites-mbi ce
que c'est ; je sais entendre la Térité tout aussi bien que la dire. Si
cette petite chose ne fait pas partie de moi , je m'en corrigerai
certainement; et si j'ai le malheur quelle tienne à mon existence,
du moins j'éviterai qu'elle offense m% yeux.

5is CORRESPONDANCE

Je TOUS jure qu'il n^est entré dans les instances que je tous
ai faites , pour obtenir que tous me répondissiez proinpement ,
aucune enTie de remporter sur tous, et de tous amener à faire ma
Tolonté, en dépit de la vôtre : ce seroit un enfantillage indigne du

sentiment que j'ai pour tous. Je ne me défends pas d'avoir quelquefois pris plaisir à dompter un petit-maitre. Quel autre parti en aurois-je pu tirer ? Mais vis-à-vis de TOUS, je ne connoitrai jamais d'autre motif que l'intérêt le plus respectable , et je TOUS demande pardon d'avance pour tous les écarts où il pourra m'entraîner, ses effets n'étant pas toujours aussi bien réglés que son principe.

J'ai été véritablement inquiète de TOUS : le froid excessif qu'il fait constamment ici ; m'a fait craindre la con-

DE J. ^ . ROUSSEAU. 515

lînuation de votre fièvre , et le redoublement de vos autres maux. Il étoit tout naturel que je désirasse d'être exactement informée de votre situation \ mais comment trouvez-vous que j'appelle instance , ce que vous appelez menace? C'est que, pour cette fois-ci, Tous vous arrêtez plus au mot y et moi plus à la chose.

Je me suis beaucoup entretenue de vous avec M. du Terreaux , qui , par une suite de la parfaite estime que tout homme honnête conçoit pour vous , m'a chargée de vous engager à prendre les eaux minérales de Motiers : elles ont , à sa connoissance, opéré des cures inespérées sur des malades plus âgés que vous , et elles sont souveraines pour toutes les maladies de vessie. Je ne pouvois mieux terminer ma réponse à votre lettre du 4 janvier^ qu'en m'ac-

3U CORRESPONDANCE

quittant de cette commission , qui a été donnée , reçue et exécutée avec le plus grand zélé.

Je rey-iens à présent à ventre lettre du 18 décemlnre.* Vous m'y parois\$ez ou** lieux de sav^oir comment ^ suis iaite :

je ne conçois pas tt&ff comment une figure pçttt tourmenter , parce qu'i^tt ne la jamais rue, quand on doit ne la, jamais voir. N'importe, vous n'aurez pas dosiré ^n vain ce qu'il dépend de moi de voue accorder : d ailleurs , c'est une confidence (si peu de gens m»

voient) , à laquelle ma vanité ne s^op* pose point du tout , Uen qu'elle ae se diarge pas de vous la faire. /

Avec qiiddiqu exactitude que je veuille vous détailler mes traits , il me sera impossible de vous donner une juste idée de leur ensemble. Je li'y saurois que faice ^ et j en suis ttchée y du inoinft

DE J.^ . ROUSSEAU. SiS

stiriâfia taille , je ne veinx coûter aucuns frais à votre imagination. Tai , raison<nablement chaussée , quatre pieds neuf pouces et dix lignes de haut, et de lemboiipoint tout ce qu'il faut en avoir.

Mon visage qui , grâce à la petite vérole^ dont je suis un peu marquée , est la partie la moins blanche de ma personne , ne Test pourtant pas encore trop mal pour une brune. Son contour est d'un ovale parfait , et son profil agréable. J*ai les cheveux fort bruns et trèsavantageusement placés^ le front vm peu élevé et d une forme réguHéi^e , les souf .

cils noirs et bien arqués , les yeux à fleur de tête , granids , d'un bleu foncé , la prunelle petite et les paupières noires ; mon nez , ni gros >ni fin , ni court , ni long , n est point aquilin , et cependant contribue à me donner la physionomie d'un aigle. Ma bouche est petite

Si6 CORRESPONDANCE

et suffisamment bordée ; mes dents sont saines , blanches et bien rangées ; mon menton est bien fait , et mon cou bien pris, quoiqu'un peu court. J ai les bras y les mains , les doigts , les ongles même , dessinés comme les auroit une fantaisie de peintre. Venons à présent à ma physionomie , puisque , grâce au ciel , j'en ai une. Elle annonce plus de contentement que de gaité , plus' de bonté que de douceur, plus de vivacité que de malice, plus d ame que d*esprit* J'ai le regard accueillant , le maintien naturel , et le sourire sincère. D'après ce portrait, qui est pourtant bien lo mien, tous allez me croire belle comme un ange. Point du tout : je n'ai qu'une de ces figures qu'on regarde à deux fois. Reste un article qui , à mon sens ^ tient assez à la personne pour qu on en fasse mention , et que vous-même n a*

rez pas dédaigné , la façon de se mettre j Mes cheyeux composent ordinairement toute ma coiffure : ie les relève le plus négligemment quHl m est possible , et je n y ajoute aucun ornement; à }a vérité, je les aime arec assez d'excès^ pour que cela dégénère en petitesse* Comme je suis modeste et frileuse ^ on Toit moins de moi , que d aucune femme de mon âge. Rien dans mon' habillement ne mérite le nom de parure. Aujourd'hui , par exemple , j'ai>* une robe de satin gris, parsemé demouches couleur de rose ; cela n'est pas brillant , mais c^la quadre à mer^ veille avec ma fortune et mon goût* On ne me dira point : ne pouvant l& faire belle , \$u te fais rieh. Je ne porte, de dorure ni de diamans que dans les cérémonies , et par égard pour la vanité des autres. Voilà ^ je crois ,

5iS CORRESPONDANCE

tout ce que je puis tous dire de cet ii^diridii qui excite tant votre curiosité.

S'il est échappé à mes recherches quelque trait caractéristique , ce n'est pas , en vérité^ la faute de ma bonne foi.

Loin d'avoir à me reprocher de tous cacher quelque chose , je craindrois de TOUS en avoir beaucoup trop dit, si vous ne m'aviez dit vous-même : dites* moi donc oommenù vous vous habillez , afin 4fue je puisse adresser mon hommage à la personne 4fui •porte votre robe , sans crainte de ^vous faire infidélité. Rien n'est si délicat assurément , que cette joKe phrase ; mais je trouve que le scrupule vous vient un peu tard : vous a*t*il arrêté, Monsieur, quand vous avez dGinn,é à une demoiselle un lacet que vous aviez fait, et que vdus lui avez écrit , à pe sujets une lettre qui a couru tout

Paris ? Où étoit pour lors Tidée de la fidélité que vous reconnoissez me de« Toir ? Croyez-vous que je n'eusse pas fait de cet hommage autant de cas qu'elle en a pu faire ? Non ; mais tous aviez plus de plaisir â le lui offrir qu'à moi. C'est , selon moi , si vous prenez la peine de m'en donner uile , la seule raison recevable. Adieu , Monsieur, écrivez -moi quand vous voudrez , tout à rotte aise. Ai l quand verrai-je sept pageâ et detnie remplies de Votre main^ et rei hplies pour moi!

tîe croyez pas que Je Télixge au moins ; mes prétentions sont, comme mes dfoit\$, absôlumeiit dépendantes de votre Volonté ; mes désirs seuls s'en affranchissent.

szo Correspondance

[De Rousseau,)

A Moitîczs , le 97 janvier 1763»

%Je reçois presque en même - temps ^ Madame, vos étrennes et votre portrait, deux présens qui me sont prè> cieux , Tun parce qu il^ vous représente y et lautre parce qu'il vient de vous. U semble que vous ave^ prévu le besoin que j aurois de Talmanach , pour contenir Teffet que feroit sur moi la description de votre personne , et poor m^avertir honnêtement qu'un homme né le 4 juillet 1712 , ne doit pas^ le 27 janvier 1763 , prendre un intérêt si curieux à certains articles, sous peine d être un vieux fou. Malheureusement , le poison me paroît plus fort que le remède , et votre lettre est plus propre

DE J..J. ROUSSEAU. Sai

à me faire oublier mon âge , que votre almanach à m'en faire souvenir. Il n'eût pas fallu d autre magie â Médée pour rajeunir le vieux Eson ; et si T Aurore étoit faite comme vous, Titon décrépît pouvoît être encore malade , que ses ans et ses maux dévoient dis^ paroître en la voyant. Pour moi , si loin de vous , je ne gagne à tout cela que des regrets et du ridicule ; un cœur rajeuni n'est qu'un nouveau mal avec tant d autres, et rien nVst plus sot qu'un barbon de vingt ans. Aussi , je ne voudrois pas , ponr tout au monde , être exposé désormais à voir ce joli vi* sage d'un ovale parfait , et qui n'est pas la partie la moins blanche de votre personne; j'aurois toujours peur que ces petites mouches , couleur de rose , ne devinssent pour moi transparentes , et que pour mieux apprécier le teint da

i%* CORRESPONDANCu

visage y quelque frileuse que tous puis* siez être , mon esprit indiscret n'allât | à travers mille voiles, chercher des piècea de

comparaisSn.

Corne per aqua o per criscaUo indero , Trapassa il raggio e noU divide o parte ; Per entro il cfaitiso manto o^ il pensiero y ai penetrar nella vietata psate.

Mais, Madame^ laissons un peu votre teint et votre figure, qu'il n'appartient pas à une imagination de cinquante ans de profaner , et parlons plutôt de cette aimable physionomie faite pcmr vous donner des amis de tout âge, et qui promet un cœur propre à les copserver. Il ne tiendra pas à moi qu'elle n'achève ce que vos lettres ont si bien commencé , et que je n'aie- pour vous , le reste de ma vie , un attachement digne d'un caractère aussi cliaimant. Combien

fl va m^être agréable de me faire dire, par une aussi jolie bouche , tout ce que vous m'écrivez d'obligeant , et de lire dans des yeux d'un bleu fonbé , armés d'une paupière noire , Famitié que vous me témoignez! Mais cette méiiâe amitiA m^impose des devoirs que je veux remplir^ et si mon âge rend les fadeurd ridicules , il fait excuser la sincérité. Je TOUS pardonne bien d'idolâtrer un peu rotre chevelure^ et je partage , même d'ici f cette idolâtrie ; mais Tapproba* tion que je puis donner à votre manière de vous coiffer , dépend d'une question qu'il ne faut jamais faire aux femmes , et que je vous ferai pourtant. Madame , quel âge avez-vous ?

Puisque vous s^vez lu le chiffon qui accompagnoit le lacet dont vous me parlez *, vous savez , Madame , à quelle occasion il a été envoyé ^ et sous quelles

su CORRESPONONCB

conditions on en peut obtenir un semblable. Ayez la bonté de redevenir fille , de TOUS marier tout de nouveau , de TOUS engager à nourrir tous -même votre premier enfant , et vous aurez le plus beau lacet que je puisse faire. Je me suis engagé à nen jamais donner qu'à ce prix : je ne puis violer ma promesse.

Je suis fort sensible à l'intérêt que M. du Terreaux veut bien prendre à ma santé , et plus encore au soin de la main qui ma fait passer sa recette; mais ayant depuis long -temps abandonné ma vie et mon corps à la seule nature , je ne veux point empiéter sur elle , ni me mêler de ce que je ne sais pas. J'ai appris à souffrir » Madame; cet art dispense d'apprendre à guérir , et nen a pas les inconvénients. Toutefois y s'il ne tient qu'à quelques verres

DE J.-J. RAÏSSÉAU. 515

d'eau pour vous complaire ^ • je veux bien les boire dans la saison, non pour ma santé , mais à la Titre. Je voudrois faire pour vous des choses plus difficiles , pourvu qu'elles eussent un autre objet.

3*6 CORRESPONDANCE

Où est-on jamais aisé de demander é une femme de mon âge , quel âge elle a ? Si TOUS m'aimiez Tue un instant^ je ne TOUS pardonnerois jamais cette indiscretion; car ma fraîcheur et mon air sensé tous auroient dit que je suis dans rage où Ton plaît encore ; quoiqu'avec de la raison on n'y prétende plus. Vous auriez du l'entendre , et m'épargner l'embarras de dire j'ai..., ah ! j'ai. ... Je ne n'y résoudrai jamais.

Plaisanterie cessante (il faut que je tous Ta voue pour m'en punir) , j'ai été tentée de TOUS tromper ; tant il est Traî qu'on

général y les femmes ne se détachent jamais totalement du désir de paroître

PE 3.^ . RoTJ\$8EAXr. . 5«7

aimables ; que U giacMl9 aaar ceitain»

chapitres est toujoim tmoihct de raisoa chez elles ; et qW en mcm ^airticnlier ^ je ne pen^^ p^ 99sea bien des JM)iiiiues , pour ne pas crcànce que quelques années de plua Qie nuisant auprès- d'eux^ Cependant , je veux , en votit disant la vérité , me rendre digne de la distiac* tion dont vous m'hànocez ^ en nieyàV san£ une question fu^tl ne faut ja^ mais faire aux femmes * Je suis née le 10 novembre lySo; il y a , par conséquent , trente-deux ans que j existe : jene sais quand ai'j i v ei 'a celas où je vivrai. C'est une chose bien étsMige qviela foiblesse qu'ont pre-siqpifi «outes le»

femmes et beúcoMpd'faotntoa , de cacher leur kfjb avec le plus^grand^oinî N'est-elle pas on aveu tacite (ki mauvais usage qu'on a fait de son temps ?" £t auroit-on tant de peine à jeter les,

ZiZ CORRESPONDANCE

yeux sur le passé , si on layoît employée à ^perfectionner ses mœurs et son câ* ractère ? Quoi qu'il en soit , cette manie y dont vous contribuerez à me pré- ^server , ou peut-être à me guérir , est d'autant plus ridicule dans les femmes ^ qu'on ne les en croit pas sur leur parole ; que la diminution de leurs charmes leur donne des démentis de plus on plus affirmatifs ; qu enfin

A cannto e Uvîda sembiente ,

]Çiî6 ben tomar amor , ma non amante.

Mais TOUS, Monsieur, qui mettez ma sincérité à une si rude épreuve , d« quelle autorité vous dispensez-vous de répondre à une question que contient ma dernière lettre , et dont il semble que les assurances de docilité qui Taccompagnoient f auroient dû vous faire appercevoir? Pourquoi ne me dites*

DE J.J. ROUSSEAU. d2g

Vous pas quelle est la petite chose qui empêche que tout en moi ne vous attache et ne vous attire ? Est-ce par ménagement ? Ce seroit bien mal entendre mes intérêts, que de laisser subsister ce qui vous déplaît dans ma façon d'être ; car , à coup sûr , ce qui vous déplaît est mal. Est-ce oubli ? Ah ! quel est rattachement que vous me consacrez , s'il oublie de me reprendre? . . .

J'ai eu lieu de croire plusieurs ibis que vous ne relisiez pas mes lettres avant de me répondre : de-là vient sans ^oute que vous sautez par-dessus des articles , jqui certainement vous inspireroient , si TOUS /les aviez sous les yeux. Si vous êtes dans Tusage de brûler mes lettres , ce que J'ai la présôilaption de ne. pas croire,, de grâce différez cette exécution jusqu'à ce que vous mayiez répondu. Les v&triss nen seront peut-être

pas plus amples ; mais du moins je n aurai pas la sorte d'inquiétude qui me tourmente ; et je croirai que ce que vous n aurez pas reléré, ne méritoit pas de rêtre.

A présent que vous savez mon âge , Vous ne craindres plus mon visage ovale y mes yeux d'un bleu foncé , ni mes paupières noires. Mais, dussiezvous les craindre encore , je vous crois

asaei géaéfeux et assez mon ami

lion^anxi! . . » . que ce nom est doux à donner «t IvononUe à
rceepoir! dai- ^nez l'accepttr de moi. Ponnettèz que Je bannisse
pour jtanaia. de mes lettres , cette £roid» ^ichète de Mémsieur ,
que 'j'ai tonjeurs eue en aversion , qui va si mal à la «implicite de
mes mœurs , à l'affifietftèifts dm mon caractère , à la tendresse
die mon ame ; qui dénature toutes mes phrases ^ et qui vous
^convient

DE J.^ . ROUSSEAU. 5Ii

d'autant moins , qu'elle convient à toue le mondes J'attendrai
poiataul: votxe permission pour em^Qy^ ayec- tous le mot d
amL . . . itêi& je m*4pfMfois ; qu'emportée par 1« s#iMi4iMH
fu'ii exprime , je sjuis hmk hm da)iMn nijiN > et, qu«kfue déli-
cieu&o q^ seit po%iY luoi la diversion %^> }'jf ^£^^ >ii foiAt
bien^ y r«y#¥iir»)^ VM^ 4iw« dpjpp qu^ }^ me Aa(((q\$ c|«4>
^«iHr t»e W^d§% mP-.

vice , Toi^ VQiidÂflf)^im p];efi4i»9; ta

peine do ^vom i^lpfiK^w ik'^ fiy aa/^m

point d^ufts q^fl^u^ fjWti» qiMt QiO soîi de^ la SuisMi «n«
(«rr^ ^ ve»4rç » ^HP^itprés de k "^ii^wr dd çinqiKMr wilbr

écus » il Mèff «Minfr q#e Vieilli «oom? ^

qui cpmp^ff a»|i dol,» if ^ timjre»lfWf«r la mort
d«SHmb.a«B«-p(«rfiy doni f nAtyévingt -cii^ an» e| iikQ# Qin-
ladie fmw»

menacent les jours. Je secois ene^astée^ de faire une acquisi-
tion qui m'appxCK

J3a CORRESPONDANCE

chat de vou« , pourvu que ce fut vm pays où Texeroice de ma religion fSt libre ; car, étant née catholique, je veux mourir telle , et je pense avec un grand • homme de ce sié|ie, que Dieu pardonnera plutôt Terreur où l'on fut nourri > que celle qu on osa choisir soi-même.

Vous pourriez , fe crois , me donner un lacet, sans violer votre promesse»

Je ne puis ni redevenir fille, ni me marier ; mais je puis avoir des enfans ^ et je vous promets d'autant plus volontiers de les nouritj que je me le suis promis ' , . sans qu aucun autre intérêt que celui 'de la nature m -y ait portée, et cela avant q\i Emile parut. Si, malgré cela, vous ne me trouvez pas dans le cas de lexception, contractez donc avec moi un engagement quelconque ; car ma délicatesse ne s accommode

{>oint du tout de supporter lexclusion , et de ne la donner à personne.

J Insiste pour que vous buviez quelques V€rrës d'eau minérale dans la saison, et je ne désespère pas que votre santé ne se trouve assez bien^ de ce que TOUS boirez à la mienne , pour que vous continuiez pour vous ce que vous aurez commencé pour moi. Tant mieux : vous faire du bien pour vous , ce sera répondre deux fois à mes vues.

(De la même.)

Le 13 février 1^63.

Jj^ESFRiT de vertige, et 1 ennui de soi-même j semblent avoir saisi tont Paris. Jamais le Carnaval n'a été plus bruyant que cette année : ce ne sont que fêtes , que festins , que bals. Pour moi , 1

uniformité de ma façon de vivre n'en reçoit pas le plus petit échec. Je suis presque toujours seule ; et , au Heu * de courir pour être courue , je lis , je pense à mes amis; et, comme vous voyez , je leur écris. Ce n'est pourtant pas a ma solitude que vous devez cette seconde lettre ; c est à l'abondance de clioses que contenoit la vôtre, quoi* qu'elb* ne fût pas , à beaucoup près , aussi grande que vous me laviez pro-

mis. Vous savez mon âge : } ai répondu à votre question , mais non pas à votre lettré , et Je à'e^pére pas d y répondre à fond dans belle-ci , ni dans aucune.

Savéz-vôus bien qu*elle est charmante, cette lettre , et que , p6ur ne vous pas trouver trop chiarmant vous-même , j*ai été obir^é Aè)be rappeler de combien de nùà'gè'i^ ^oùt aTèz t>b\$ctnrcî lés beaux jours qièt'iaiàtoi^ayéz (quelquefois procurés ! Je tàe suis iïVrileà cette considératioi ; feii ât g^txà , et puis f ai dit : tout est biéa. Eh etftbt , plus égal , votre commerce sé^it ti-ôp attathant; tel qu il est , il ifi\tiàt]ie -assez pour me faire plaisir et péihe ; plus , Beroit trop.

Revenons â vdtrê lèttire , dans laquelle , toute charîû^i)^ Qu'elle est , il f a bien quelque chose à reprendre. Pkt exem* pie , vous me dites que , si loin d^ moi y vous ne gagnez à me connoître ,

que des regrets ou du ridicule. Celle phrase ne me paroît pas juste dans tous ses points : il est possible que vous regrettiez de ne pas connoître davantage une femme à qui vous trouvez un esprit sain , un cœur droit , et une ame faite pour les douceurs de Tamitié; mais comment , en vous faisant de cette même femme une image séduisante , pouvez-vous craindre de gagner du ridi-

culé ? On n'est jamais ridicule que par des formes déterminées ; et qui sait mieux que vous effacer aujourd'hui l'impression d'hier ? Ah ! ne craignez pas que l'opinion que vous prendrez de moi , devienne un fond que ma vanité s'approprie. L'enflure que vos premiers suffrages a voient causée à mon cœur , est dissipée sans re- ,tour. Si j'avois mérité les sentimens qu'£ vqus m avez marqués dès l'origine

de notre cori^spondance , vous ne me les auriez pas retirés : ils étoient donc de purs. bienfaits de retour , ' et ce n'est pas* là le cas où possession vaut titre. Aussi y tout ce que vous pourrez dire ou faire en ma faveur , excitera mon émulation ^ et jamais mon amour-propre. Vous avez équivoqué sur mon teint ; et c'est une preuve de plus que TOUS lisez mes lettres une fois pour toutes. Je ne vous ai point dit que mon visage fut la partie la plus blanche de ma personne ; mais , au contraire , que , grâce à la petite vérole , mon visage étoit moins blanc que le reste de ma personne , quoiqu'il ne le fût pas encore trop mal pour une brune.

Cette erreur , qui paroît d'une si petite conséquence , n'est pas inutile à rectifier, si nous sommes destinés h nous

voir. Il n'en faudroit pas davantage I, -^9

pour YO^s faire croire que j'ai voulu TOUS en imposer ; ei ; ^ en vérité , rien n'est plus loüable mes intentions.

M. du TerafOMs m'a prié* de tous demander ce ign^ vpiis p^^^ d'un nommé M» BAïUod» que- Tous deTéz aToir vu à Motiws , et 49 k d^me qui est aTec hiî* Si ¥W3 evf z^ ppi la peine d'en penser q^mtif^ ahum^ «yea la bonté de me dire ce que ^'est.

J'ai été f<»rt inooQUBadée de douleurs dans les genoux , et d'^uie foiblesse excessive , aussi d^tti les geooui^ , qu'on attribue à un relâcheouiçnt de ner£s.

Apprenez - moi , |e v^om paria i à me guérir ou h m'en passer » scîfjdces d une utilité pr«sq<»'égilep. AfUen > j» a« ^oiis donne pet«t 4# lU^jc^^ «(V'WS^ «aves bien pourquoi.

DE j.^ . Rousseau: 339

^De Rousseau*) •

A Moders , le ao ^vrier 1763.

Vous trouverez ci-joint , Madame , une preuve que je suis plus négligent à répondre à vos lettres , qu'à m'acquitter de vos commissions , suiHout de celles qui sont d espèce à pouvoir me rapprocher de vous. Il s'agit , dans le mémoire ci-joint , d une terre qui est à quelques lieues de moi, et où je pourrois quelquefois vous aller voir. Ne soyez pas surprise de ma diligence. Le , seigneur de ladite terre , qui sans doute ne se soucie pas qu on sache ici '^sitot qu elle est à vendre , souhaite ^ en câl q^u'elle ne vous convienne pas y que le secret lui en soit gardé. Si elle peut vous convenir y c'est autre chose; il

Ho CORRESPONDANCE

faut bien alors que vous puissiez consulter et faire examiner \ je vous prie , quand vous me ferez réponse sur ce mémoire , de la faire de manière que je la puisse montrer pour preuve que j« n'ai pas pris la recherche, d'une teria sous mon bonnet.

Quoique j'aie été six mois voisin de M. Bailiod > je ne le connois que de vue , et je ne connois point du tout la personne

qui est avec lui. Voilà , Madame , tout ce que je puis dire de Vvat et de Tautre.

Je n'ai jamais entendu, sur la description de, votre personne , que le visage en fût 1^ partie la plus blanche ; et si j'ai dit cela dans ma lettre , il faut que j'aie pris un mot pour Fautre , er* reur que le sens de la phrase eût dû vous faire sentir. Je me suis représenté un joli visage délicat et blanc , à la vé-

DE J. ^ . ROUSSEAU. 54i

rite, mais, non pas anx dépens du reste ; et quelque blanchie. que puisse avoir Totre teint , en général , soyez persuadée que mon imagination ne le noircit pas. Je sais qu'un peu d'incrédulité peut avoir ses avantages ; mais je ne saurois mentir , même à ce prixJâ.

A leffort que vous a coûté l'aveu de Totre âge ^ je croyois que vous m'alliez dire au moins quarante ans. Je me sou* Tiens que ma dernière passion , et ça été certainement la .plus violente , fat pour une femme qui passoit trente ans.

Elle avoit pour sa coiffure le même goût que vous , et il est possible que le vôtre soit mieux fondé ; elle étoit charmante toujours ; coiffée en cheveux , elle étoit adorable. Mais mes^ yeux se fermèrent devant ma raison : j'osai lui dire qu'il j avoit plus de grâce que de décence dans sa coiffure, et qu'il la falloir laisser

aux jeunes personnes à marier. Elle en aimoit un autre, et neft» jattutts pour moi que à la bienyeiUaACE; Ifiais celte franchise ne me Tâca]Mis , <t d^lors elle m'en devant plus p i pfcA l U i» encore. Je TOUS dis vrai.

Je suis très^pmsié; le ttîMMrrier va pavtîr : nous tmtevoHis
4t â tè nszeur dans .uttd autrt knii»; au^i bien je cfsaias'^t (Ia3-
feitm*4l»«flllÉMNt ^é vous Ole r«n,i4efd% ipi iftw w mi titre ,■
m. m#1i MsuM^flMlKh^

(l^e Marianne.)

IMOTHS leflttis «M tO«% dans tin si giwid fn^Mims , i|ue)e
ne dlstingne bîM «É nioÂ) 4q€i* 4a «eo^ttiioisânce qui.
m'ims^re ^dtf» cMfi^dl» akftcti-

nbla , ^ «M De <|tte5è4ôiii& IVunpreswam\$, «vue
li^iiiA^^rt>M a^atHên vodlu

. L M >» l|itiM i t nt -yi p€Pt 8M1I ni6 ^o^ cuMrlMttirj-
peiiattVic^am un» terre y li^eM |MriM «MMe «Vf ivé ; cela tnV-
nipédie^fc ift» âfcier ^MBur celle dent voas m>Êmwfm Déui.
Don cété , le prix m*en convient assea , quoiqu'un

ZU CORRESPONDANCE

peu fort, et la situation m'en parolt charmante; De Tautre, il
me semble que ses revenus consistent dans une quantité de pe-
tites- parties , difficiles à rassembler pour une personne qui ,
comme moi , n y peut pas faire sa résidence ordinaire. Peut-être
que cet inconvénient disparaîtroit , s'il m étoit permis de consul-
ter ; .mais le secret qu exige le sei^eur.d^ . cette terre , me fixe
dans mon incertitude.. Je sais bien qu'au cas où eUe me conrien-
droit j il me permet de prepdre les conseils dont j ai.

besoin ; mais \e ne peux pas dire préoi*»

sèment qu'elle me convienne , puisque^ je n'ai ni les fonds
qu'il faut pour la payer , ni la liberté de la faire examiner..

Je ne rois dans tout ceci qu'un parti à prendre , et le voici. La circonstance qui doit me faire rentrer .d^ns mes.

droits y ne sauroit être fort éloignée.: i}

est presqu'linpossible qu'elle le soit. Si le seigneur de Bioley n'est pas pressé de vendre , et que ma parole lui sufBse , qu'il ait la bonté de me permettre de communiquer son mémoire à mes gens d'affaires ; pour lors , d'après leur décision y il aura la mienne. Si , au contraire y il est pressé y il est inutile- que }e consulte , puisque \e ne saurois hâter l'instant qui me mettra en état de conclure. Quelque parti qu'il prenne , son secret sera fidèlement gardé , jusqu'à ce que faie reçu sa réponse , et même toujours , s'il le faut. Je me flatte que vous lui en avez aussi fait un de mon nom , et de tout ce qui me regarde.

Adieu , Monsieur ; vous auriez ajouté anx obligations que je vous ai , si vous m'aviez parlé de votre santé ; je souhaite qu'elle fasse autant de progrès , que le ùncère intérêt que j'y prends.

H6 CORRESPONDANCE (Billet inséré dans la précédente.)

y^xtcvvt'R trainte ne tous empêche de traiter du Monsieur y que, malgré moi , il a bien fallu employer celte fois -ci. J'ai presque tous les goûts de Tobjet de votre plus violente passion :

f aime ma coiffure; mais j'aime enqore mieux votre sincérité. Je vous donne pour répondre à mes deux dernières lettres , autant de temps que vous en voudres prendre ; k condition , si vous en admettes , que vous répondrez à tout, et spécialement que vous ferez main-basse sur la petite chose qui' vous déplaît. J'cpi ai mille à vous dire , qui ne vous déplairont pas ; mais il faut au-

paravant que le chapitre de Monsieur soit traité à fond ; car la plus grande partie de ces choses dépend

de Id façon dont il le sera. On ne dit pas à un Monsieur tout ce qu'on dit à un ami. Sur-tout consultez bien votre cœur y et que ce soit lui seul qui décide* Je refiiserois des amis que la complai»

santé m*oJE&iroit.

348 CORRESPONDANCE (De Rousseau.)

Ce 7 awil 1763.

J E suis d^autant plus en peine de vous, Madame , que. n*ayant pas de vos nouvelles depuis long*temps^ je sais que M. Breguet n'en a pas non plus. Je me souviens bien cependant que vous m*avëz écrit la dernière; mais si vous comptiez à la rigueur avec moi, à combien d'égards ne resterois-je pas insol-« vable ? Vous m'avez accoutumé à plus d'indulgence^ et cela me fait craindre que votre silence actuel n'ait quelque cause , dont la erainte m^alarme beau* coup. De grâce , Madame , tranquillisez-moi par un mot de lettre ; dans Fincertitude de ce qui peut être arrivé , j« n'ose faire celle-ci plus longue, jusqu'à ce que je sois assuré que ce que j'écris^ continue à vous parvenir.

DE J.^ . ROUSSEAU. 34f [De Marianne.)

i6 aTtil 1763.

J E reçois , dans Tinstant , voire lettre du 7> Le plaisir qu'elle me fait seroit trop sensible , s'il né toit modéré par la crainte que le retard de la poste n'ail; prolongé votre inquiétude. Cependant | il est possible que vous sachiez à présent que M. Breguet a reçu de me^.

nouvelles , et que vous soyiez tranquille sur mon compte. Je le souhaite , en vérité , de tout mon cœur. Quelque flatteuses que vos alarmes soient pour moi, je ne veux point d'une satisfaction qui prenne sur la vôtre. Il ne m'est rien arrivé qui eût pu mettre obstacle à, notre correspondance : mon silence n'a

eu d'autre cause qu'un découragement I. 30

550 CORRESPONDANCE-

trop pénible pour m'être reproché.

Accablé de chagrins de tous genres; victime de la mauvaise foi de tous les gens que j'ai obligés , et surtout de l'ingratitude d'un mari, qui me doit son bien-être y son honneur et sa liberté, toutes mes idées se sont tournées du côté du désequilibre ; mon cœur s'est rempli d'humilité ; mes jours ont été consacrés à des occupations laborieuses et dégoûtantes. Dans cet état , je n'aurais pu vouloir que pour me plaindre , et je me moquais. J'ai craint que les épanchements de ma confiance ne vous fussent étonnants : j'ai si peu de part à la vôtre » que vous ne devez pas condamner cette timidité. D'ailleurs , vous l'aviez vous-même autorisée , en négligeant de me donner les éclaircissements que je vous avois demandés au sujet de la terre dont vous aviez bien

DE J.J. ROUSSEAU. 35x

voulu me donner le détail : en un mot , j'ai cru que vous ne pensiez plus à moi.

Ne vous offensez point de ce soupçon :

il ne vous rendoit point coupable à mes yeux ; il me paroissoit tout simple que le malheur qui me poursuit, eût mis l'espérance

que j'avois conçue de vous intéresser , au rang de celles qui m'ont trompée. Quand vous auriez confirmé cette opinion , que vous avez la bonté de détruire, elle ne relâcheroit point les nœuds qui m'attachent à vous : je ne reçois point de preuves de votre Souvenir, sans me dire que vous ne me devez rien. En effet, d'où et par qui me connoissez-vous ? Une démarche hasardée vous, a appris mon existence , et vous avez été obligé de vous en rapporter sur ma façon d'être à moi) et à une femme qui s'abaisseroit en ne m'élevant pas ^ Quand on n'a pas

3Si CORRESPONDANCE

de droits mieux établis sur l'amitié d'un homme , qui ne doit pas l'accorder légèrement , on seroit mal fondé à murmurer de son indifférence. Vous voyez combien il s'en falloit que le projet de ne faire pour vous , qu'autant que vous feriez pour moi , influât sur ma conduite. Perdez pour jamais l'habitude de m'en croire capable ; elle m'afflige sincèrement. Ah ! que vous êtes loin de savoir quel prix j'attache à ce qui vient de vous, si vous croyez que je veuille faire valoir les prérogatives de mon sexe, qui pourroient seules m'enhardir à calculer nos attentions réciproques ! Quelque chose que je pusse faire pour vous , vous avez trop fait pour moi , et je fais remonter ce trop à l'origine de notre commerce. La première fois qu'on vous a écrit de moi y il ne falloit pas répondre : vous

TOUS êtes imposable des obligations presque inaliénables avec votre genre de vie et vos inclinations , et ces obligations vous deviennent onéreuses ; car il est impossible que vous ne satisfriez pas de.

Aie faire souffrir. Vous auriez donc b  i fait pour vous. Pour moi , quand je ne vous connois'sois que comme tout le monde vous connoit , je vous admirois plus que personne ne vous admire.

Ce sentiment étoit de tout point avantageux pour moi ; en pouvez- vous dire autant de tous ceux que vous y sivez joints ? Si le désir de contribuer au bonheur d'une créature honnête vous étoit illusion jusqu'à vous en donner l'assurance , je vous démentirois. Indépendamment de ce que les traces de la peine sent toujours plus profondes que celles du plaisir , quelle différence entre la durée du temps que j'emploie'

ZH CORRESPONDANCE

à lire et relke i^os lettres , et celle de celui qne Je pawe 4 las
attendre ! Encore une fois, je «^euge^en ; mais Je ne puis me4-
peltif«r à tms dice que le silence que tous ^rdca sur les questions
que je vous^âis) jnte <laAl tncn ame une anaîm HMupftrialiit»
Ces questions sent «oiHes famwrtmtes pour moi : il y en'* uun
sur tniit# « .wk • mata c'est ici quil Smt m •eueuqioMlr; îl n 7 a
pas de oheu&a fkis iglililÉsiir ^ue celui qui mern >à Hintitoude»
et ie b ai que trop cdttedecmiecf tfueib onôns..

. Je dois nM&mf«io<lr«iillhiaature pour mon aitiit#. ^ ^n^it
^«usiû celle de M. Breguet , etia oimUoim tomme la plus aimal»b
qm Mot «grons l'un et Tautre. Je youdi^Mi fue Vous rissiez au
moins mon fiortraitit. Vimlez - tous le voir ? Si To149 net vous icti
souciez pas »

vous ne manquerez pas de tournure

honnêtes pour me dire que non ; si vous vous en souciez , et que vous vouliez me promettre de me le renvoyer par le premier courrier qui suivra celui qui vous 1 aura porté , je vous l'enverrai. Affilti , 'l'td^c^ieVft mille choses â vous direAéWcorè* Itiàit Jt lie sautois m y ré^Mthl» , ijat tm«:n\yëi5 rtpondu aux Cëttt 'ittflè ifU^ ^é Vtfti^ ai déjà dites ,

ou ^ "toft^^ qnè vtmt tie m'avez dit que irfkiiitff tkpôtAf&t pats.

OfHKt qûé iMis faites tih ftmiV'ëï ou-

riragt. Bèat'alEt^tik '^Ué Ce Soit touloutS pâi» lé *pÊ^t rffie 'î^^'ppténne ce qui tOt«t#g^r9fe!1fffe^f«llé'z p^Jirît feecî pour ntL t-épt-or^lè:~; dVst ^eùfelAent un regret , que |e lie pXih €Cùpké\riër â'allier jusqu'à Yôtf».

(De Ro4isseaii^ }

A Mouërs , le i4 mai 1763».

Vous avez des peines , Madame , qui ajoutent aux miennes , et moi , Ton me fait vivre dans un tumulte continuel ^ qui ne rend peut-être qpe trop excu* sable 1 inexactitude que vous avez la bonté de me reprocher* Je vous reûiercierois des choses vivesi que vous me dîtes là-dessus ^ si j.e n y voyois qu'en, rendant justice à ma négligence , vous, ne la rendez pas à mes senti mens. Mon coeur vous venge assez de mes torts, avec vous , pour vous épargner le soim de m en punir ; et ces torts ont pour principe un défaut^ mais non pas un vice. Comment pouvez-vous me soupçonner de tiédeur au milieu des ad ver-

DE J.-J. ROUSSEAU. SSy

sites que j'éproure? L'heureux i^ sait s'il est aimé , disoit un ancien poëte , et moi j'ajoute : Theureux ne sait pas aimer. Jamais je n'eus le cœœur si tendre pour mes amis , que depuis que mes malheurs m'en ont si peu laissé. Croyezm'en , Madame , je vous supplie ; je vous compte avec attendrissement dans ce petit nombre ; et , dans les convexiancea qui nous lient, j'en vois avec douleur une de trop.

Je vous avoue que je né relis pas vos lettres depuis assez longtemps : vous concluez de-là qu'elles me sont indifférentes , et c'est tout le contraire. Il faudroit, pour me juger équitablement, vous faire une idée de ma situation , et cela vous est impossible ; il faut la connoître pour la comprendre ; je ne dois pas même tenter de. vous l'expliquer : je vous dirai seulement que parmi des

ballots de lettres que je reçois continuellement y j eirmets à part des liasse»

qui me sont clières , et dans lesquelles»

les Tôtres n'occupent sûrement pas Is dernier rang ; mais le tout reste est mêlé et confondu jusqu a ce que j aie le loisir d'en faire le triage. Parmi les qualité»

que Vous ayez et qui me manquent ^ lesprit d arrangement^est une de celles dont la privation me cause , sinon le plus grand préjudice , au moins le plus continuel. Tous mes papiers sont pèlemêle ; pour en trouver un , il faut les feuilleter tous , et je passe ma vie et à chercher, et à brouiller davantage^ sans qu^après mille résolutions , il m'ait jamais été possible de me corriger làdessus. Il s'agit donc de trier vos lettres; et , pour cela -, il faut tout renverser , tout fureter , pour mettre tout en ordre j U faut commencer par tout mettre sens

dessus dessous : cela demandif un temps iqu'on me me laisse pas à présent , et un domicile assuré , que je suis, bien éloigtté d'avoir tn ce pays. Je hé prévois pas de pouvoir ^ie cette revue avant lliiver^ temps où la mauvaise, saison for« cera les importuns à me Uissçr quelque trêve j et où ma situation sera probablement plus stable qu'elle ne Test à présent. C'est un temps de plaisir que Je me ménage, que celui que je passerai à vous jpelîf e et â m'arranger , pour pouvoir vous relire souvent. Jusqu'à ce moment , qull ne dépend pas de moi d'accélérer , usez , de grâce , avec moi d'in« dulgence, et croyez que mon cœur n est indifférent sur rien de ce que vous m'écrivez, quoique je ne réponde pas à tout, et même que j'en oublie quelque, chose.

z6b correspondance

Quoîijae je fusse bien fâché de voir le Monsien:t dans Tos lettres , yà Toadroit bien , Madame y j trouver un titre, et il me semble que vous me Taviez promis. Je vous avertis que ce n'est pas de ces clioses qu'il soit permis d'oublier.. Il faut pourtant avouer que j'en ai oublié une , et que si vous me jugez à la rigueur , cet oubU me rend indigne de la savoir. C est votre nom de baptême que vous m'avez dit dans une de vos lettres , et que je rougis devant vous de ne pouvoir me rappeler.

Je n'ai que cet aveu pour ma justiHeation 'y mais vous qui lisez si bien dans les coeurs . vous excuserez le mien.

Quand un crime de cette espèce nou& rend vraiment coupables, on ne l'avoue jamais. De grâce , le joli nom de baptême j car note* que je ine souYi.eAs

DE J.-J. ROUSSEAU. S^r

très -bien qu'il Test. En yérité , vous êtes trop ma dame , pour que je tous appelle Madame plus long-temps.

Si je veux voir votre portrait î Ah !

xiori - seulement le voir , mais Ta voir , s'il étoit possible, A la vérité^ je suis bien éloigné d avoir du superflu ; mais «i une copie de ce précieux portrait , faite pourtant de bonne main , pou voit ne coûter que huit à dix pistoles , ce ne seroit pas les prendre sur mon né' cessaire, ce seroit y pourvoir. Voyez ce qui se peut faire , et ce que vous pou*-* vez permettre que je fasse. Un présent d*un prix inestimable sera votre ton- «entement : vous sentez que m^ proposition en exclut toute autre.

Je ne vous ai point envoyé , Madame ,

d'explication ultérieure , sur la terre

en question ; d'abord ^ parce que je

remis Votre lettre à monsieur notre

\$6i CORRESPONDANCE

Châtelain , qui lenToya à M. de Bioley , son beau-frère , et celui-ci Ta gardée un temps infini. Ensuite , je trouvai que les éclaircissemens qui me furent^donnés Terbalement, n'ajoutoient rien à ce que je tous avois déjà écrit. On consent, et Ton avoit déjà consenti à toutes les consultations qui peuvent vous être utiles. On vous prie seulement de n'en parler qu'autant qu'il convient à vos intérêts. Quant aux petites parties dont la recette est composée , elles ne causent aucun embarras , puisqu'elles s'apportent toutes au château le jour marqué , et qu'on peut af-

fermer le tout ou charger un receveur de ce détail. Une autre raison encore a un peu ralenti le zélé que j'avois de vous voir acquérir des possessions en ce pays ; mais cetta raison , ne regardant absolument que inoi> ne doit rien changer à vos pro

HE J.J. ROUSSEA!?. 365

jets 'y ainsi y nous en parlerons plus à loisir.

Me voilà bien en train de babiller , et tant pis pour vous , Madame ; ear quand je bararde tant , je ne sais plus, ce que je dis : tant pis aussi pour mc^^ peut-être ; j'ai peur , quand ma ferreiup se réchauffe , que la vôtre ne vienne k s'attiédir. N'auroit-elle point déjà com-^ mencé ?

ZH CORRESPONDANCE (De Marianne.)

Le 19 mai 1763. (

01 ma farceur n'a pets déjà comf mencé à s* attiédir ? Quel doute cruel!

Yous le pardonnercis-je , man inestimable ami^ si je pourois croire qu^il ne Teût pas été pour vous -même ?

Croyez-en la sincère Marianne ; le seul désir qui soit maintenant ralenti dans mon cœur , l55t celui d'aller m'é-* tablir en Suisse. Si je prends ce patti , il ne sera plus que le résultat d'uno combinaison froide , 'puisqu'elle n aura pour objet qu'une précaution , qu'il seroit bien à souhaiter que je ne !^xsse pas dans le cas de prendre. Je me flatle que vous m entendez, yotre lettre ma transportée j il n'y

a pas jusqu a lexactitude de Tadresse qui ne m'ait été jusqu'à Famé. Aussi, comme elle m'ti trouvée seule , mon premier mou-

vement a été de faire fermer, ma porte , afin que rien ne tentât de me distraire d'une impression si chère , et de partager un temps que \e veux tout vous donner. Quel charme inexprimable vous mettez dans tout ce que vous dites ! et vous vous offenses quand je me plains d'un silence que le plaisir de vous avoir entendu parler, me rend insupportable! Cela est-il juste? Cependant, mes idées sont si bien subordonnées aux vôtres , que je crois avoir tort de n'être pas toujours contente. Je crains de tout perdre en voulant tout' avoir : je me rappelle . que mon indiscret empressément a . déjà . changé Tenthouasme

flatteur que je vous avois inspiré , en
une frndear accablante. L'attacheifMli/ ei les soins gagnent les cœurs ^ mais ils ne les recouvrent guères.

Vous semblez laroir dit pour conte* nir Tavidité du mien ; et cet arrêt me Î2Î\t trembler. Mais, mon ami, qui peut avoir go&té les douceurs de rotre cpmmerce, pouvoir espérer de les entasser , et dire c'est assez ? Tous les importuns qui vous détournent de moi , méritent ils mieux que moi que vons vous occupiez d'eux ? A cet égard , comme à bien d'autres . la mesure du sentiment est celle du mérite \ je ne crains pas la concurrence, si vous pouviez savoir dans quelle situation me jette Tapparence de votre oubli !

Je me dis sans cesse, uniquement occupé d'*éclairer Tunivers , il smquiète peu que son abandon plonge mon àme dans d'afreuses ténèbres ; il sait

pourtant que rien n'approche plus du Béant que Tabandon d'un ami. Hélas !

ses sublimes écrits ne formeront peut* être pas un seul sage ;
il n'est point de bien plus sur pour lui que celui qu'il pourroit me
faire L' occasions de faire des heureux j'est plus rara fu*an ne
pense, la puni dan de Va* voir mané^uée est de ne ta plus re^
trouver .Vi est vrai que jamais ladiminution de mes sentimens
pour lui ,.

n'entraînera celle de Tinfluence qu'il a sur mon sort : il sera
toujours W maître de répandre la satisfaction sur mes jours. Mais
, si pour lui enlever un privilège qu'il néglige^ la providence alloit
me rappeler dans son Sein. là , j'aroue ma foiblesse y

mon cher ami, toutes mes idées sr iconfondent ; et je ri'appet-
nois plus que les horreurs qui doivent accompagner

les derniers moineus d'une personne sensible^ quand ils sont
dénusés des consolations de Tamitié 1 Pardonnez si mon atten-
drissement provoque le vôtre , et si je reviens toujours au besoin
que j'ai de recevoir des marques de votre souvenir ; mais , en vé-
rité , quand vous ne m'écrivez point , je ne saurois m'empêcher
de me croire aussi loin de votre esprit que de vos yeux.

Vous me parlez de l'instabilité de votre domicile actuel, avec
une obscurité qui me désolé^ et je n'ose ni faire expliquer Toracle
, ni Tinterpréter. Seriez-vous encore tourmenté ?

.Tous éloigneriez-vous encore ? On dît que le roi de Prusse
vous demande :

quel espace nos lettres auront à franchir ! Et ce qui est bien
pire encore , quel climat pour votre santé ! Ah ! la protection du
ciel sur un 4e ses plus

beaux ouvrages , n'est point assez spéciale.

Tous receres la proposition de voir mon portrait j mon aimable ami, avec une chaleur qui me glace .: non pas jusqu'à me faire rétracter ma parole ; mais jusqu'à me faire repentir de vous ravoir donnée, Entendez bien ce que Je vous dis ; et vous n'en serez ^oint blessé. Vous le verrez ce portrait : il me trompe , ou il sera frappant , mon ami. ..Faut-il qu'un refus suive ce délicieux titre ? Oui : eh ! où sont les plaisirs sans mélange de peine ? Je ne puis consentir à ce que vous vous procuriez y par quelque liïoyen que .ce soit , la copie de ce portrait ; notre amitié n'est, point assez connue; je veux trop qu'elle soit ignorée, pour que vous puissiez avoir mon portrait ouvertement ; et vous savez avec

CORRESPOND ANGE

Quelle rigueur le préjugé s'oppose à ce que vous I ayez sou» le sceau du mystère : ainsi renoncez-y. Vous m'avez rarement plus affligée, qu'en me mdr* quant ce désir. Je suis pourtant fâchée «de ce qu'en supposant que je consente à TOUS permettre d'aroir le portrait de votre amie , vous paraissez décidé à lui refuser l'avantage de vous rof&îr.

Je n'ai plus qu'une ressource , c'est qu'après l'avoir vu, il vous en coûte moins pour vous en détacher , que vous ne l'imaginez ; et en vérité , je le souhaite. Il ne seroit pas bon que les traits de mon visage ajoutassent à ce que ceux de mon caractère vous ont fait d'impression ; qu'ils n'y nuisent |>as, c'est tout ce que je demande.

Adieu , mon ami , soyez sur que je vous suis trop attachée , et qu'il n'y a kiuUe compensation entre ce que notre

liaison m'a causé de chagrin et de joie.

Si vous m'aTîez parlé à temps de votre lettre à M. l'archevêque , j'aurois pu me la procurer par des per* sonnes de la connoissance de M. du Terreaux, qui sont arrivées récemment de Suisse. Vous êtes d'une réserve sur tout ce qui vous regarde , dans laquelle je soupçonne du ménagement pour moi ; et cela posé , je vous en remercie. Mais, dans la crainte de m'ezposer à un mal imaginaire ^ vous me privez d'im bien réel et inestimable à mes ^eux , les preuves de votre confiance. Faites - vous un bon marché pour moi ?

VIN Dt7 TOMB FUEMIEIU

Ut

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/correspondance002rousgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.